

ROMANS

ET

CONTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

*Ouvrages de M. DE VOLTAIRE qui
paroissent.*

La Henriade 1 vol.

Poèmes, & Épîtres, 1 vol.

Contes & Poésies diverses, 1 vol.

On donnera à la suite de ceux-ci une
quinzaine de volumes des Ouvrages du
même Auteur, qui seront un choix de ses
Œuvres.

Galg Ad d

ROMANS

ET

CONTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.



LE

V

ques

Frein

dont

lord

faire

& v

V

reux

fon

étou

part

Bar

dire

aim

non

2

J E N N I,

O U

LE SAGE ET L'ATHÉE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Vous me demandez , Monsieur , quelques détails sur notre ami , le respectable Freind , & sur son étrange fils. Le loisir dont je jouis , enfin , après la retraite de mylord Peterboroug , me permet de vous satisfaire. Vous ferez aussi étonné que je l'ai été , & vous partagerez tous mes sentimens.

Vous n'avez guere vu ce jeune & malheureux Jenni ; ce fils unique de Freind , que son pere mena avec lui en Espagne , lorsqu'il étoit chapelain de notre armée en 1705. Vous partîtes pour Alep avant que mylord assiégeât Barcelone ; mais vous avez raison de me dire que Jenni étoit de la figure la plus aimable & la plus engageante , & qu'il annonçoit du courage & de l'esprit. Rien n'est

plus vrai , on ne pouvoit le voir sans l'aimer. Son pere l'avoit d'abord destiné à l'église ; mais le jeune homme ayant marqué de la répugnance pour cet état , qui demande tant d'art , de ménagement & de finesse , ce pere sage auroit cru faire un crime & une sottise de forcer la nature.

Jenni n'avoit pas encore vingt ans. Il voulut absolument servir en volontaire à l'attaque du Mont-Joui , que nous emportâmes , & où le prince de Hesse fut tué. Notre pauvre Jenni , blessé , fut fait prisonnier , & mené dans la ville. Voici un récit très-fidele de ce qui lui arriva depuis l'attaque du Mont-Joui jusqu'à la prise de Barcelone. Cette relation est d'une Catalane un peu trop libre & trop naïve ; de tels écrits ne vont point jusqu'au cœur du sage. Je pris cette relation chez elle , lorsque j'entrai dans Barcelone à la suite de mylord Peterborough. Vous la lirez sans scandale , comme un portrait fidele des mœurs du pays.

*D'un
éc
N*

»
vages
incon
assiég
comm
Notre
ment
Ce
si loin
de pr
rend
Carac
Il lan
majeu
assura
de fin
perro
quefo
floien

A V E N T U R E S

*D'un jeune Anglois , nommé JENNI ,
écrite de la main de Dona LAS
NALGAS.*

» Lorsqu'on nous dit que les mêmes Sauvages qui étoient venus par l'air d'une isle inconnue nous prendre Gibraltar , venoient assiéger notre belle ville de Barcelone , nous commençâmes par faire des neuvaines à la Notre-Dame de Manreze ; ce qui est assurément la meilleure maniere de se défendre.

Ce peuple , qui venoit nous attaquer de si loin , s'appelle d'un nom qu'il est difficile de prononcer , car c'est *English*. Notre révérend pere Inquisiteur , Don Jeronimo-Bueno Caracucarador , prêcha contre ces brigands. Il lança contre eux une excommunication majeure dans Notre-Dame d'Elpino. Il nous assura que les *English* avoient des queues de singes ; des pattes d'ours , & des têtes de perroquets , qu'à la vérité ils parloient quelquefois comme les hommes , mais qu'ils fisoient presque toujours ; que , de plus , ils

étoient notoirement hérétiques ; que la Ste. Vierge , qui est très - favorable aux autres pécheurs & pécheresses , ne pardonnoit jamais aux hérétiques , & que par conséquent ils feroient tous infailliblement exterminés , surtout s'ils se présentoient devant le Mont-Jouï. A peine avoit-il fini son sermon , que nous apprîmes que le Mont-Jouï étoit pris d'assaut.

Le soir , on nous conta qu'à cet assaut nous avions blessé un jeune English , & qu'il étoit entre nos mains. On cria dans toute la ville , *Vittoria ! Vittoria !* & on fit des illuminations.

La dona Boca-Vermeja , qui avoit l'honneur d'être maîtresse du révérend pere inquireur , eut une extrême envie de voir comment un animal English & hérétique étoit fait. C'étoit mon intime amie. J'étois aussi curieuse qu'elle ; mais il fallut attendre qu'il fût guéri de sa blessure , ce qui ne tarda pas.

Nous fûmes bientôt après qu'il devoit aller prendre les bains chez mon cousin-germain Elvob le baigneur , qui est , comme on fait , le meilleur chirurgien de la ville. L'impatience de voir ce monstre redoubla dans mon amie Boca - Vermeja. Nous n'eûmes

point
donné
jusqu'
petite
laquel
trâme
aucun
précis
toit d
vers n
étoien
desce
belle
Ses b
ruren
ganc
pollo
est ch
De
prise
elle.
herm
pere
fut l
d'A
Il s

ou le Sage & l'Athée. 5

point de cesse , point de repos , nous n'en donnâmes point à mon cousin le baigneur , jusqu'à ce qu'il nous eût cachées dans une petite garde-robe , derrière une jaloufie par laquelle on voyoit la baignoire. Nous y entrâmes sur la pointe du pied , sans faire aucun bruit , sans parler , sans oser respirer , précisément dans le tems que l'English sortoit de l'eau. Son visage n'étoit pas tourné vers nous ; il ôta un petit bonnet sous lequel étoient renoués ses cheveux blonds , qui descendirent en grosses boucles sur la plus belle chûte de reins que j'aie vue de ma vie. Ses bras , ses cuisses , ses jambes me parurent d'un charnu , d'un fini , d'une élégance qui approche , à mon gré , de l'Apollon du Belvedere de Rome , dont la copie est chez mon oncle le sculpteur.

Dona Boca-Vermeja étoit extasiée de surprise & d'enchantement. J'étois saisie comme elle. Je ne pus m'empêcher de dire : *O che hermosa muchacho !* Ces paroles qui m'échappèrent , firent tourner le jeune homme. Ce fut bien pis alors ; nous vîmes le visage d'Adonis sur le corps d'un jeune Hercule. Il s'en fallut peu que dona Boca-Vermeja

ne tombât à la renverse , & moi aussi. Ses yeux s'allumerent & se couvrirent d'une légère rosée , à travers laquelle on entrevoyoit des traits de flamme. Je ne sais ce qui arriva aux miens.

Quand elle fut revenue à elle ; Saint-Jacques ! me dit-elle , Ste. Vierge ! est-ce ainsi que sont faits les hérétiques ? Eh ! qu'on nous a trompés !

Nous sortîmes le plus tard que nous pûmes. Boca - Vermeja fut bientôt éprise du plus violent amour pour le monstre hérétique. Elle est plus belle que moi , je l'avoue , & j'avoue aussi que je me sentis doublement jalouse. Je lui représentai qu'elle se damnoit en trahissant le révérend pere inquisiteur, don Jeronimo-Bueno Caracucarador pour un English. Ah ! ma chere Las Nalgas , me dit-elle , (car Las Nalgas est mon nom) je trahirois Melchisedec pour ce beau jeune homme. Elle n'y manqua pas ; & , puisqu'il faut tout dire , je donnai secrètement plus de la dîme des offrandes.

Un des familiers de l'inquisition , qui entendoit quatre messes par jour pour obtenir de Notre-Dame de Manreze la destruction

des E
dévot
rador
fit fa
alqua
tua ci
restoi
bien
dima
grand
sucr
la vi
prépa
pron
ville

Ici
toit
certa
agua

ou le Sage & l'Athée. 7

des English , fut instruit de nos actes de dévotion. Le révérend pere don Caracucarador nous donna le fouet à toutes deux. Il fit saisir notre cher English par vingt-quatre alguazils de la sainte Hermandad. Jenni en tua cinq , & fut pris par les dix-neuf qui restoient. On le fit reposer dans un caveau bien frais. Il fut destiné à être brûlé , le dimanche suivant , en cérémonie , orné d'un grand san-bénito & d'un bonnet en pain de sucre , en l'honneur de notre Sauveur & de la vierge Marie sa mere. Don Caracucarador prépara un beau sermon : mais il ne put le prononcer ; car , le dimanche même , la ville fut prise à quatre heures du matin ».

Ici finit le récit de dona Las Nalgas. C'étoit une femme qui ne manquoit pas d'un certain esprit que les Espagnols appellent *agudeza*.

CHAPITRE II.

*Suite des aventures du jeune Anglois
Jenni & de celles de Monsieur son
Pere, Docteur en Théologie, Mem-
bre du Parlement & de la Société
Royale.*

Vous savez quelle admirable conduite tint le comte de Peterborough dès qu'il fut maître de Barcelone ; comme il empêcha le pillage , avec quelle sagacité prompte il mit ordre à tout , comme il arracha la duchesse de Popoli des mains de quelques soldats Allemands ivres qui la voloient & qui la violaient. Mais vous peindrez-vous bien la surprise , la douleur , l'anéantissement , la colere , les larmes , les transports de notre ami Freind , quand il apprit que Jenni étoit dans les cachots du saint-office , & que son bûcher étoit préparé ? Vous savez que les têtes les plus froides sont les plus animées dans les grandes occasions. Vous eussiez vu

ou le Sage & l'Athée. 9

Le pere , que vous avez connu si grave & si imperturbable , voler à l'autre de l'inquisition plus vite que nos chevaux de race ne courent à Neumarket. Cinquante soldats qui le suivoient hors d'haleine , étoient toujours à deux cents pas de lui. Il arrive , il entre dans la caverne. Quel moment ! que de pleurs ! que de joie ! Vingt victimes , destinées à la même cérémonie que Jenni , sont délivrées. Tous ces prisonniers s'arment ; tous se joignent à nos soldats ; ils démolissent le saint-office en dix minutes , & déjeûnent sur ses ruines avec le vin & les jambons des inquisiteurs.

Au milieu de ce fracas & des fanfares , & des tambours , & du retentissement de quatre cents canons qui annonçoient notre victoire à la Catalogne , notre ami Freind avoit repris la tranquillité que vous lui connoissez. Il étoit calme comme l'air dans un beau jour après un orage. Il élevoit à Dieu un cœur aussi serein que son visage , lorsqu'il vit sortir du soupirail d'une cave un spectre noir en surplis , qui se jeta à ses pieds , & qui lui crioit miséricorde. Qui es-tu ? lui dit notre ami ; viens-tu de l'enfer ? A peu

près , répondit l'autre ; je suis don Jeronimo-Bueno Caracucarador , inquisiteur pour la foi ; je vous demande très - humblement pardon d'avoir voulu cuire monsieur votre fils en place publique ; je le prenois pour un juif.

Eh ! quand il seroit juif , répondit notre ami avec son sang - froid ordinaire , vous sied-il bien , monsieur Caracucarador , de cuire des gens , parce qu'ils sont descendus d'une race qui habitoit autrefois un petit canton pierreux tout près du désert de Syrie ? Que vous importe qu'un homme ait un prépuce , ou qu'il n'en ait pas , & qu'il fasse sa pâque dans la pleine lune rousse , ou le dimanche d'après ? Cet homme est juif , donc il faut que je le brûle , & tout son bien m'appartient ! Voilà un très-mauvais argument ; on ne raisonne point ainsi dans la société royale de Londres.

Savez-vous bien , monsieur Caracucarador , que Jésus-Christ étoit juif , qu'il nâquit , vécut & mourut juif , qu'il fit sa pâque en juif dans la pleine lune ? que tous ses apôtres étoient juifs , qu'ils allèrent dans le temple juif après son malheur , comme il est dit

expres
ques f
fils n
vous

L'i
la scie
proste
ne fa
de Sal
la vér
m'a p
s'il v
Freine
prend
là une
pour l
portio
chréti
tirant
un de
Duboi
qui fu
el di
rost-b
cher r
sache

ou le Sage & l'Athée. II

expressément ? que les quinze premiers évêques secrets de Jérusalem étoient juifs ? Mon fils ne l'est pas , il est anglican : quelle idée vous a passé par la tête de le brûler ?

L'inquisiteur Caracucarador épouvanté de la science de monsieur Freind , & toujours prosterné à ses pieds , lui dit : Hélas ! nous ne savons rien de tout cela dans l'université de Salamanque. Pardon encore une fois ; mais la véritable raison est que monsieur votre fils m'a pris ma maîtresse Boca-Vermeja. Ah ! s'il vous a pris votre maîtresse , repartit Freind , c'est autre chose ; il ne faut jamais prendre le bien d'autrui. Il n'y a pourtant pas là une raison suffisante , comme dit Leibnitz , pour brûler un jeune homme. Il faut proportionner les peines aux délits. Vous autres chrétiens de delà la mer Britannique en tirant vers le Sud , vous avez plutôt fait cuire un de vos freres , soit le conseiller Anne Dubourg , soit Michel Servet , soit tous ceux qui furent ars sous Philippe II , surnommé *el discreto* , que nous ne faisons rôtir un rost-beef à Londres. Mais qu'on m'aille chercher mademoiselle Boca-Vermeja , & que je sache d'elle la vérité.

Boca-Vermeja fut amenée pleurante , & embellie par ses larmes , comme c'est l'usage. Est-il vrai , mademoiselle , que vous aimiez tendrement don Caracucarador , & que mon fils Jenni vous ait pris à force ?

A force ! monsieur l'Anglois ! c'étoit assurément du meilleur de mon cœur. Je n'ai jamais rien vu de si beau & de si aimable que monsieur votre fils , & je vous trouve bienheureux d'être son pere. C'est moi qui lui ai fait toutes les avances ; il le mérite bien ; je le suivrois jusqu'au bout du monde , si le monde a un bout. J'ai toujours , dans le fond de mon ame , détesté ce vilain inquisiteur qui m'a fouettée presque jusqu'au sang , moi & mademoiselle Las Nalgas. Si vous voulez me rendre la vie douce , vous ferez pendre ce scélérat de moine à ma fenêtre , tandis que je jurerais à monsieur votre fils un amour éternel ; heureuse si je pouvois jamais lui donner un fils qui vous ressemblerait !

En effet , pendant que Boca-Vermeja prononçoit ces paroles naïves , mylord Peterborough envoyoit chercher l'inquisiteur Caracucarador pour le faire pendre. Vous ne

ferez

ferez
mon
votre
nérot
hom
nécess
pagn
barba
contr
sieur
pren
mon
moir
inqu
Frein
de f
misé
meja

Ta
talan
chots
religi
Ils d
dans
bach
qui t

To

ferez pas surpris quand je vous dirai que monsieur Freind s'y opposa fortement. Que votre juste colere , dit-il , respecte votre générosité ; il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la chose est absolument nécessaire pour le salut du prochain. Les Espagnols diroient que les Anglois sont des barbares qui tuent tous les prêtres qu'ils rencontrent. Cela pourroit faire grand tort à monsieur l'archiduc , pour lequel vous venez de prendre Barcelone. Je suis assez content que mon fils soit sauvé , & que ce coquin de moine soit hors d'état d'exercer ses fonctions inquisitoriales. Enfin , le sage & charitable Freind en dit tant , que mylord se contenta de faire fouetter Caracucarador , comme ce misérable avoit fait fouetter miss Boca-Vermeja & miss Las Nalgas.

Tant de clémence toucha le cœur des Catalans. Ceux qui avoient été délivrés des cachots de l'inquisition , conçurent que notre religion valoit infiniment mieux que la leur. Ils demanderent presque tous à être reçus dans l'église anglicane ; & même quelques bacheliers de l'université de Salamanque , qui se trouvoient dans Barcelone , voulurent

être éclairés. La plupart le furent bientôt. Il n'y en eut qu'un seul , nommé *Don Inigo* , *y-Medroso* , *y-Comodios* , *y-Papalamiendos* , qui fut un peu rétif.

Voici le précis de la dispute honnête que notre cher ami Freind & le bachelier Don Papalamiendos eurent ensemble , en présence de mylord Peterboroug. On appella cette conversation familière le dialogue des *Mais*. Vous verrez aisément pourquoi , en le lisant.

C H A P I T R E I I I .

Précis de la controverse des Mais , entre M. Freind & Don Inigo , y-Medroso , y-Comodios , y-Papalamiendos , Bachelier de Salamanque.

L E B A C H E L I E R .

MAIS , Monsieur , malgré toutes les belles choses que vous venez de me dire , vous m'avouerez que votre église anglicane , si respectable , n'existoit pas avant don Luther

& av
nouve
son.

C'e
pas le
collat
paré d
les ai
que j
Nous
famil
glois
pere d
est d
êtes e
mes

M
enfin
sité
failli
table
paul

ou le Sage & l'Athée. 15

& avant don Ecolampade. Vous êtes tout nouveaux : donc vous n'êtes pas de la maison.

Freind.

C'est comme si on me disoit que je ne suis pas le fils de mon grand-pere , parce qu'un collatéral , demeurant en Italie , s'étoit emparé de son testament & de mes titres. Je les ai heureusement retrouvés , & il est clair que je suis le petit-fils de mon grand-pere. Nous sommes , vous & moi , de la même famille , à cela près que nous autres Anglois nous lisons le testament de notre grand-pere dans notre propre langue , & qu'il vous est défendu de le lire dans la vôtre. Vous êtes esclaves d'un étranger , & nous ne sommes soumis qu'à notre raison.

Le Bachelier.

Mais si votre raison vous égare ? . . . Car , enfin , vous ne croyez point à notre universalité de Salamanque , laquelle a déclaré l'infailibilité du pape , & son droit incontestable sur le *passé* , le *présent* , le *futur* & le *paulò-post-futur*.

Hélas ! les apôtres n'y croyoient pas non plus. Il est écrit que ce Pierre , qui renia son maître Jésus , fut sévèrement tanlé par Paul. Je n'examine point ici lequel des deux avoit tort , ils l'avoient peut-être tous deux , comme il arrive dans presque toutes les querelles ; mais enfin , il n'y a pas un seul endroit dans les actes des apôtres où Pierre soit regardé comme le maître de ses compagnons & du paulò-post-futur.

Lè Bachelier.

Mais certainement St. Pierre fut archevêque de Rome ; car Sanchez nous enseigne que ce grand homme y arriva du tems de Néron , & qu'il y occupa le trône archiepiscopal pendant vingt-cinq ans sous ce même Néron qui n'en régna que treize. De plus , il est de foi , & c'est Don Grillandus , le prototype de l'inquisition , qui l'affirme (car nous ne lisons jamais la sainte Bible) ; il est de foi , dis-je , que St. Pierre étoit à Rome une certaine année ; car il date une de

ses le
lone
il est
le ma
tous l
tré q
cier ,
envoy
à Sim
dès q
pas r
plime
ils jo
coufi
Dieu
& qu
citan
voul
airs
cassa
C'est
du n
haut
—
(1
dias
une

ou le Sage & l'Athée. 17

ses lettres de Babylone : Or , puisque Babylone est visiblement l'anagramme de Rome , il est clair que le pape est , de droit divin , le maître de toute la terre : car , de plus , tous les licenciés de Salamanque ont démontré que Simon *Vertu de Dieu* , premier forcier , conseiller d'état de l'empereur Néron , envoya faire des complimens par son chien à *Simon Barjone* , autrement dit St. Pierre , dès qu'il fut à Rome ; que St. Pierre n'étant pas moins poli , envoya aussi son chien complimenter Simon Vertu-de-Dieu , qu'ensuite ils jouerent à qui ressusciteroit le plutôt un cousin-germain de Néron , que le Vertu-Dieu ne ressuscita son mort qu'à moitié , & que le Barjone gagna la partie en ressuscitant le cousin tout-à-fait ; que Vertu Dieu voulut avoir sa revanche en volant dans les airs comme St. Dédale , & que Barjone lui cassa les deux jambes en le faisant tomber. C'est pourquoi St. Pierre reçut la couronne du martyre ; la tête en bas & les jambes en haut (1). Donc il est démontré , *à posteriori* ,

(1) Toute cette histoire est racontée par Abdias , Marcel & Egésippe. Eusebe en rapporte une partie.

que notre saint pere le pape doit régner sur tous ceux qui ont des couronnes sur la tête, & qu'il est le maître du passé, du présent & de tous les futurs du monde.

Freind.

Il est clair que toutes ces choses arrivèrent dans le tems où Hercule , d'un tour de main , sépara les deux montagnes Calpé & Abyla , & passa le détroit de Gibraltar dans son gobelet ; mais ce n'est pas sur ces histoires , tout authentiques qu'elles sont , que nous fondons notre religion ; c'est sur l'évangile.

Le Bachelier.

Mais , Monsieur , sur quels endroits de l'évangile ? car j'ai lu une partie de cet évangile dans nos cahiers de théologie. Est-ce sur l'ange descendu des nuées pour annoncer à Marie qu'elle sera engrossée par le Saint-Esprit ? est-ce sur le voyage des trois rois & d'une étoile ? sur le massacre de tous les enfans du pays ? sur la peine que prit le diable d'emporter Dieu dans le désert , au faite du

ou le Sage & l'Athée. 19

temple , & à la cime d'une montagne dont on découvroit tous les royaumes de la terre ? sur le miracle de l'eau changée en vin à une nôce de village ? sur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de Jésus ? sur.

Freind.

Monsieur , nous respectons toutes ces choses , parce qu'elles sont dans l'évangile ; & nous n'en parlons jamais , parce qu'elles sont trop au dessus de la foible raison humaine.

Le Bachelier.

Mais on dit que vous n'appellez jamais la sainte Vierge *mere de Dieu* ?

Freind.

Nous la révérons , nous la chérissons ; mais nous croyons qu'elle se soucie peu des titres qu'on lui donne ici-bas. Elle n'est jamais nommée *mere de Dieu* dans l'évangile. Il y eut une grande dispute en 431 à un concile d'Ephèse , pour savoir si Marie

étoit *Théotocos* , & si Jésus-Christ étant dieu à la fois & fils de Marie , il se pouvoit que Marie fût à la fois mere de Dieu le Pere , & de Dieu le fils. Nous n'entrons point dans ces querelles d'Ephese , & la société royale de Londres ne s'en mêle pas.

Le Bachelier.

Mais , Monsieur , vous me donnez là du *théotocos* , qu'est-ce que ce *théotocos* , s'il vous plaît ?

Freind.

Cela signifie *mere de Dieu*. Quoi ! vous êtes bachelier de Salamanque , & vous ne savez pas le Grec ?

Le Bachelier.

Mais le Grec , le Grec ! de quoi cela peut-il servir à un Espagnol ? Mais , Monsieur , croyez-vous que Jésus ait une nature , une personne & une volonté ? ou deux natures , deux personnes & deux volontés ? ou une volonté , une nature & deux personnes ? ou deux volontés , deux personnes & une nature ? ou...

Ce f
ne nou

Mai
Pensez
en Die
sonne
la pre
cede-t
intrin
Le fils
cepté
sonne
ficatio

L'é
mais

Ma
gile ,

ou le Sage & l'Athée. 21

Freind.

Ce sont encore les affaires d'Ephese ; cela ne nous importe en rien.

Le Bachelier.

Mais qu'est-ce donc qui vous importe ?
Pensez-vous qu'il n'y ait que trois personnes en Dieu , ou qu'il y a trois dieux en une personne ? la seconde personne procede-t-elle de la premiere personne , & la troisieme procede-t-elle des deux autres , ou de la seconde *intrinsecus* , ou de la premiere seulement ? Le fils a-t-il tous les attributs du pere , excepté la paternité ? & cette troisieme personne vient-elle par infusion , ou par identification , ou par spiration ?

Freind.

L'évangile n'agite pas cette question ; jamais Saint-Paul n'écrivit le nom de Trinité.

Le Bachelier.

Mais vous me parlez toujours de l'évangile , & jamais de Saint-Bonaventure , ni

d'Abert le grand , ni de Tambourini , ni de Grillandus , ni d'Escobar.

Freind.

C'est que je ne suis ni dominicain , ni cordelier , ni jésuite ; je me contente d'être chrétien.

Le Bachelier.

Mais , si vous êtes chrétien , dites-moi en conscience , croyez - vous que le reste des hommes soit damné éternellement ?

Freind.

Ce n'est point à moi à mesurer la justice de Dieu & sa miséricorde.

Le Bachelier.

Mais , enfin , si vous êtes chrétien , que croyez-vous donc ?

Freind.

Je crois , avec Jésus - Christ , qu'il faut aimer Dieu & son prochain , pardonner les injures & réparer ses torts. Croyez-moi , ado-

rez Dieu
tout l'
Jésus ;
teur , a
tres pri
sible qu
jamais
faires c

Mai
est-il v
vos di

Cela
pour é
pour
Oblia
après l
temple
marié.

Ma
traite.

ou le Sage & l'Athée. 23

rez Dieu , foyez juſte & bienfaifant , voilà tout l'homme. Ce ſont-là les maximes de Jéſus ; elles ſont ſi vraies , qu'aucun légiſlateur , aucun philoſophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui , & qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait d'autres. Ces vérités n'ont jamais eu , & ne peuvent avoir pour adverſaires que nos paſſions.

Le Bachelier.

Mais , ah ! ah ! à propos des paſſions , eſt-il vrai que vos évêques , vos prêtres & vos diacres , vous êtes tous mariés ?

Freind.

Cela eſt très-vrai. Saint-Joſeph , qui paſſa pour être pere de Jéſus , étoit marié. Il eut pour fils Jacques le mineur ; ſurnommé *Oblia* , frere de notre Seigneur , lequel , après la mort de Jéſus , paſſa ſa vie dans le temple. Saint-Paul , le grand Saint-Paul étoit marié.

Le Bachelier.

Mais Grillandus & Molina diſent le contraire.

Molina & Grillandus diront tout ce qu'ils voudront , j'aime mieux croire St. Paul lui-même ; car il dit dans sa premiere aux Corinthiens (1) : » N'avons-nous pas le droit » de boire & de manger à vos dépens ? N'avons-nous pas le droit de mener avec nous notre femme , notre sœur , comme font les autres Apôtres & les freres de notre Seigneur , & Céphas ? Va-t-on jamais à la guerre à ses dépens ? Quand on a planté une vigne , n'en mange-t-on pas le fruit ? &c. »

Le Bachelier.

Mais , Monsieur , est-il bien vrai que St. Paul ait dit cela ?

Freind.

Oui , il a dit cela , & il en a dit bien d'autres ,

Le Bachelier.

Mais quoi ! ce prodige , cet exemple de la grace efficace !

(1) Chap. IX.

Freind.

Il est vrai , Monsieur , que sa conversion étoit un grand prodige. J'avoue que , suivant les actes des apôtres , il avoit été le plus cruel satellite des ennemis de Jésus. Les actes disent qu'il servit à lapider St. Etienne ; il dit lui-même que , quand les juifs faisoient mourir un suivant de Jésus , c'étoit lui qui portoit la sentence , *detuli sententiam* (1). J'avoue qu'Abdias , son disciple , & Jules Africain , son traducteur , l'accusent aussi d'avoir fait mourir Jacques Oblia , frere de notre Seigneur (2) ; mais ses fureurs rendent sa conversion plus admirable , & ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il étoit marié , vous dis-je , comme St. Clément d'Alexandrie le déclare expressément.

Le Bachelier.

Mais c'étoit donc un digne homme , un brave homme que St. Paul ! je suis fâché

(1) Actes , Chap. XXVI.

(2) Histoire apostolique d'Abdias. Traduction de Jules Africain , Liv. VI , pag. 595 & suiv.

qu'il ait assassiné St. Jacques & St. Etienne ,
& fort surpris qu'il ait voyagé au troisième
ciel ; mais poursuivez , je vous prie.

Freind.

St. Pierre , au rapport de St. Clément
d'Alexandrie , eut des enfans , & même on
compte parmi eux une Ste. Pétronille. Euse-
be dans son histoire de l'église , dit que St.
Nicolas , l'un des premiers disciples , avoit
une très-belle femme , & que les apôtres lui
reprocherent d'en être trop occupé , & d'en
paraître jaloux. . . Messieurs , leur dit-il , la
prenne qui voudra ; je vous la cede (1).

Dans l'économie juive , qui devoit durer
éternellement , & à laquelle cependant a
succédé l'économie chrétienne , le mariage
étoit non-seulemens permis , mais expresse-
ment ordonné aux prêtres , puisqu'ils de-
voient être de la même race ; & le célibat
étoit une espece d'infamie.

Il faut bien que le célibat ne fût pas re-
gardé comme un état bien pur & bien ho-

(1) Eusebe , Liv. III , Chap. XXX,

morale
parmi
premi
ceux
prêtre
mon
istes.
goire
Grég
heur
canon
Mon
Vo
autan
vous
papes
raffes
en au
que ,
que l
pou
& j'a
Et
vez-v
men
visib

morale par les premiers chrétiens , puisque , parmi les hérétiques anathématisés dans les premiers conciles , on trouve principalement ceux qui s'élevoient contre le mariage des prêtres , comme saturniens , basilidiens , montanistes , encratistes , & autres *ens & istes*. Voilà pourquoi la femme d'un St. Grégoire de Nazianze accoucha d'un autre St. Grégoire de Nazianze , & qu'elle eut le bonheur inestimable d'être femme & mere d'un canonisé ; ce qui n'est pas même arrivé à Ste. Monique , mere de St. Augustin.

Voilà pourquoi je pourois vous nommer autant & plus d'anciens évêques mariés , que vous n'avez autrefois eu d'évêques & de papes concubinaires , adulteres , ou pédérastes , ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays. Voilà pourquoi l'église Grecque , mere de l'église Latine , veut encore que les curés soient mariés ; voilà , enfin , pourquoi moi qui vous parle , je suis marié , & j'ai le plus bel enfant du monde.

Et dites-moi , mon cher bachelier , n'avez-vous pas dans votre église sept sacrements de compte fait , qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible ? Or , un ba-

chelier de Salamanque jouit des agrémens du baptême dès qu'il est né; de la confirmation , dès qu'il a des culottes ; de la confession , dès qu'il a fait quelques frédaines , ou qu'il entend celles des autres ; de la communion , quoiqu'un peu différente de la nôtre , dès qu'il a treize ou quatorze ans ; de l'ordre , quand il est tondu sur le haut de la tête , & qu'on lui donne un bénéfice de vingt , ou trente ou quarante mille piastras de rente ; enfin , de l'extrême-onction , quand il est malade. Faut-il le priver du sacrement de mariage quand il se porte bien , sur-tout après que Dieu lui-même a marié Adam & Eve ? Adam le premier des bacheliers du monde , puisqu'il avoit la science infuse , selon votre école ; Eve , la première bachellette , puisqu'elle tâta de l'arbre de la science avant son mari.

Le Bachelier.

Mais , s'il est ainsi , je ne dirois plus *Mais*. Voilà qui est fait , je suis de votre religion ; je me fais anglican ; je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours sem-

blant
qui a
que j
cela v
& de
mon
pour

Tel
qu'en
bach
puis
curie
secrét

Ap
à pa
que j
un b
& il

que
desce
le p
Phila
cria-
ces f
me
uni

ou le Sage & l'Athée. 29

blant de m'aimer, tant que je serai jeune, qui aura soin de moi dans ma vieillesse, & que j'enterrerai proprement si je lui survis; cela vaut mieux que de cuire des hommes, & de déshonorer des filles, comme a fait mon cousin don Caracucarador, inquisiteur pour la foi.

Tel est le précis fidele de la conversation qu'eurent ensemble le docteur Freind & le bachelier don Papalamiendos, nommé depuis par nous *Papa Dexando*. Cet entretien curieux fut rédigé par Jacob Hulf, l'un des secrétaires de mylord.

Après cet entretien, le bachelier me tira à part, & me dit : Il faut que cet Anglois, que j'avois cru d'abord antropophage, soit un bien bon homme; car il est théologien, & il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que monsieur Freind étoit tolérant, & qu'il descendoit de la fille de Guillaume Penn, le premier des tolérans, & le fondateur de Philadelphie. *Tolérant & Philadelphie!* s'écria-t-il; je n'avois jamais entendu parler de ces sectes-là. Je le mis au fait. Il ne pouvoit me croire, il pensoit être dans un autre univers, & il avoit raison.

CHAPITRE IV.

Retour à Londres. Jenni commence à se corrompre.

TANDIS que notre digne philosophe Freind éclaircit ainsi les Barcelonois , & que son fils Jenni enchantoit les Barcelonoises , mylord Peterborough fut perdu dans l'esprit de la reine Anne & dans celui de l'archiduc , pour leur avoir donné Barcelone. Les courtisans lui reprochèrent d'avoir pris cette ville contre toutes les règles , avec une armée moins forte de moitié que la garnison. L'archiduc en fut d'abord très-piqué , & l'ami Freind fut obligé d'imprimer l'apologie du général. Cependant cet archiduc , qui étoit venu conquérir le royaume d'Espagne , n'avoit pas de quoi payer son chocolat. Tout ce que la reine Anne lui avoit donné étoit dissipé. Montécuculi dit dans ses mémoires qu'il faut trois choses pour faire la guerre : 1.^o de l'argent , 2.^o de l'argent , 3.^o de l'argent. L'archiduc écrivit de Guadalaxara,

où il
Peter
EL R
sur le
crédit
gner
banqu
fia sa
lerent
que m
& l'es
cette
peut
mède
l'Euro
gleten
Fre
livres
mang
quoi
de son
en ple

(1) l
de Pet
143 ,

ou le Sage & l'Athée. 31

où il étoit le 11 Août 1706, à mylord Peterborough une grande lettre signée ROYAL REY, par laquelle il le conjuroit d'aller sur le champ à Genes lui chercher, sur son crédit, cent mille livres sterling pour régner (1). Voilà donc notre Sertorius devenu banquier Génois de général d'armée : il confia sa détresse à l'ami Freind ; tous deux allèrent à Genes : je les suivis ; car vous savez que mon cœur me mene. J'admirai l'habileté & l'esprit de conciliation de mon ami dans cette affaire délicate. Je vis qu'un bon esprit peut suffire à tout ; notre grand Locke étoit médecin ; il fut le seul métaphysicien de l'Europe, & il rétablit les monnoies d'Angleterre.

Freind en trois jours trouva les cent mille livres sterling, que la cour de Charles VI mangea en moins de trois semaines. Après quoi il fallut que le général, accompagné de son théologien, allât se justifier à Londres en plein parlement, d'avoir conquis la Ca-

(1) Elle est imprimée dans l'apologie du comte de Peterborough, par le docteur Freind, page 143, chez Jonas Bouter.

talogue contre les regles , de s'être ruiné pour le service de la cause commune. L'affaire traîna en longueur & en aigreur, comme toutes les affaires de parti.

Vous savez que monsieur Freind avoit été député en parlement avant d'être prêtre , & qu'il est le seul à qui l'on ait permis d'exercer ces deux fonctions incompatibles. Or , un jour que Freind méditoit un discours qu'il devoit prononcer dans la chambre des communes , dont il étoit un digne membre , on lui annonça une dame Espagnole qui demandoit à lui parler pour affaire pressante. C'étoit dona Boca-Vermeja elle-même. Elle étoit toute en pleurs ; notre bon ami lui fit servir à déjeuner : elle essuya ses larmes , déjeûna , & lui parla ainsi :

Il vous souvient , mon cher Monsieur , qu'en allant à Genes vous ordonnâtes à monsieur votre fils Jenni de partir de Barcelone pour Londres , & d'aller s'installer dans l'emploi de clerc de l'échiquier que votre crédit lui a fait obtenir. Il s'embarqua sur le *Triton* avec le jeune bachelier don Papa Dexando , & quelques autres que vous aviez convertis. Vous jugez bien que je fus du

O
voyage
Vous fa
monsieur
Moi ,
permis
cela est
être ni
La forn
a peut-
naturel
sans qu
plus sur
sur son
j'avoue
que l'ac
madem
je n'ai
Eh b
s'agit.
une jeu
moi. V
atroce.
Boca-V
lui con
ou fait
comme

ou le Sage & l'Athée. 33

voyage avec ma bonne amie Las Nalgas. Vous savez que vous m'avez permis d'aimer monsieur votre fils , & que je l'adore....

Moi , mademoiselle ! je ne vous ai point permis ce petit commerce , je l'ai toléré ; cela est bien différent : un bon pere ne doit être ni le tyran de son fils , ni son Mercure. La fornication entre deux personnes libres a peut-être été autrefois une espece de droit naturel dont Jenni peut jouir avec discrétion sans que je m'en mêle ; je ne le gêne pas plus sur ses maîtresses que sur son dîner & sur son souper. S'il s'agissoit d'un adultere , j'avoue que je serois plus difficile , parce que l'adultere est un larcin ; mais pour vous , mademoiselle , qui ne faites tort à personne , je n'ai rien à vous dire.

Eh bien , Monsieur , c'est d'adultere qu'il s'agit. Le beau Jenni m'abandonne pour une jeune mariée qui n'est pas si belle que moi. Vous sentez bien que c'est une injure atroce. Il a tort , dit alors monsieur Freird. Boca-Vermeja , en versant quelques larmes , lui conta comment Jenni avoit été jaloux , ou fait semblant d'être jaloux du bachelier ; comment madame Clive-Hart , jeune ma-

riée , très-effrontée , très-emporée , très-masculine , très-méchante , s'étoit enparée de son esprit , comment il vivoit avec des libertins non craignant Dieu , comment enfin il méprisoit sa fidele Boca-Vermeja pour la coquine de Clive-Hart ; parce que la Clive-Hart avoit une nuance ou deux de blancheur & d'incarnat au-dessus de la pauvre Boca-Vermeja.

J'examinerai cette affaire-là à loisir , dit le bon Freind ; il faut que j'aïlle en parlement pour celle de mylord Peterborough. Il alla donc en parlement ; je l'y entendis prononcer un discours ferme & serré , sans aucun lieu commun , sans épithetes , sans ce que nous appellons des phrases , il *n'invoquoit* point un témoignage , une loi ; il les attestoït , il les citoit , il les réclamoit ; il ne disoit point qu'on avoit *surpris la religion* de la cour en accusant mylord Peterborough d'avoir hafardé les troupes de la reine Anne , parce que ce n'étoit pas une affaire de religion. Il ne prodiguoit pas à une conjecture le nom de démonstration ; il ne manquoit pas de respect à l'auguste assemblée du parlement par de sades plaisanteries bourgeoises ; il n'appelloit

pas my
que le
la bour
parloit
meté :
terromp
him ;
des co
comte
damner
la cour
son che
d'Espag
pourtan
dans co
veut.
Au fo
de plus
conduit
qu'il m
avec m
jeunes
leurs d
» l'hon
» qu'il
» qu'il

pas mylord Peterborough son *client*, parce que le mot de *client* signifie un homme de la bourgeoisie protégé par un sénateur. Freind parloit avec autant de modestie que de fermeté : on l'écoutoit en silence ; on ne l'interrompoit qu'en disant : *Hear him, hear him* ; écoutez-le , écoutez-le. La chambre des communes vota qu'on remerciroit le comte de Peterborough , au lieu de le condamner. Mylord obtint la même justice de la cour des pairs , & se prépara à repartir avec son cher Freind pour aller donner le royaume d'Espagne à l'archiduc ; ce qui n'arriva pourtant pas , par la raison que rien n'arrive dans ce monde précisément comme on le veut.

Au sortir du parlement , nous n'eumes rien de plus pressé que d'aller nous informer de la conduite de Jenni. Nous apprîmes en effet , qu'il menoit une vie débordée & crapuleuse avec madame Clive-Hart , & une troupe de jeunes athées , d'ailleurs gens d'esprit , à qui leurs débauches avoient persuadé « que » l'homme n'a rien au dessus de la bête , » qu'il naît & meurt comme la bête , » qu'ils sont également formés de terre ,

» qu'ils retournent également à la terre , &
 » qu'il n'y a rien de bon & de sage que de
 » se réjouir dans ses œuvres , & de vivre
 » avec celle que l'on aime , comme le conclut
 » Salomon à la fin de son chapitre troisième
 » du *Cohemoth* ? que nous nommons *Ecclesi-*
 » *astes* ».

Ces idées leur étoient principalement infinuées par un nommé Warburton , méchant garnement très-impudent. J'ai lu quelque chose des manuscrits de ce fou. Dieu nous préserve de les voir imprimés un jour ! Warburton prétend que Moïse ne croyoit pas à l'immortalité de l'ame ; & , comme en effet Moïse n'en parla jamais , il en conclut que c'est la seule preuve que sa mission étoit divine. Cette conclusion absurde fait malheureusement conclure que la secte juive étoit fautive ; les impies en conclurent , par conséquent que la nôtre , fondée sur la juive , est fautive aussi , & que cette nôtre , qui est la meilleure de toutes , étant fautive , toutes les autres sont encore plus fautes ; qu'ainsi il n'y a point de religion. De-là , quelques gens viennent à conclure qu'il n'y a point de Dieu ; ajoutez à ces conclusions que ce

petit

petit

l'omni

Ma

Jenni

il les p

créanc

dema

étions

jusqu

s'étoit

pour

On c

Jenni

d'être

Peterb

To

petit Warburton est un intrigant & un calomniateur. Voyez quel danger !

Mais ce qu'il y avoit de pis , c'est que Jenni avoit des dettes par dessus les oreilles , il les payoit d'une étrange façon. Un de ses créanciers étoit venu , le jour même , lui demander cent guinées , pendant que nous étions en parlement. Le beau Jenni , qui , jusques-là , paroissoit très-doux & très-poli , s'étoit battu avec lui , & lui avoit donné pour tout paiement un bon coup d'épée. On craignoit que le blessé n'en mourût : Jenni alloit être mis en prison , & risquoit d'être pendu , malgré la protection de mylord Peterborough.

CHAPITRE V.

On veut marier Jenni.

IL vous souvient , mon cher ami , de la douleur & de l'indignation qu'avoit ressenti le vénérable Freind , quand il apprit que son cher Jenni étoit à Barcelone dans les prisons du saint-office. Croyez qu'il fut saisi d'un plus violent transport en apprenant les déportemens de ce malheureux enfant , ses débauches , ses dissipations , sa maniere de payer ses créanciers , & son danger d'être pendu. Mais Freind se contient. C'est une chose étonnante que l'empire de cet excellent homme sur lui-même. Sa raison commande à son cœur comme un bon maître à un bon domestique. Il fait tout-à-propos, & agit prudemment avec autant de célérité que les imprudens se déterminent. Il n'est pas tems, dit-il, de prêcher Jenni , il faut le tirer du précipice.

Vous saurez que notre ami avoit touché la veille une très-grosse somme de la succession de George Hubert son oncle. Il va chercher

lui-même
Nous l
ensembl
Freind
mortel
nées p
autres c
pardon
leur av
té, qu
lit l'em
lui ren
attendi
mence
dont le
& sa m
hors de
tant ai
Je lu
son, s'
s'il ne
dit-il,
lui en p
verron
de fair
que les

lui-même notre grand chirurgien Cheselden. Nous le trouvons heureusement ; nous allons ensemble chez le créancier blessé. Monsieur Freind fait visite de sa plaie , elle n'étoit pas mortelle. Il donne au patient les cent guinées pour premier appareil , & cinquante autres en forme de réparation ; il lui demande pardon pour son fils ; il lui exprime sa douleur avec tant de tendresse , avec tant de vérité , que ce pauvre homme qui étoit dans son lit l'embrasse en versant des larmes , & veut lui rendre son argent. Ce spectacle étonnoit & attendrissoit le jeune M. Cheselden, qui commence à se faire une grande réputation , & dont le cœur est aussi bon que son coup-d'œil & sa main sont habiles. J'étois ému, j'étois hors de moi ; je n'avois jamais tant révééré , tant aimé notre ami.

Je lui demandai , en retournant à sa maison , s'il ne feroit pas venir son fils chez lui , s'il ne lui représenteroit pas ses fautes. Non , dit-il , je veux qu'il les sente avant que je lui en parle. Soupons ce soir tous deux , nous verrons ensemble ce que l'honnêteté m'oblige de faire. Les exemples corrigent bien mieux que les réprimandes.

J'allai en attendant le souper chez Jenni ; je le trouvai , comme je pense que tout homme est après son premier crime , pâle , l'œil égaré , la voix rauque & entrecoupée , l'esprit agité , répondant de travers à tout ce qu'on lui disoit. Enfin , je lui appris ce que son pere venoit de faire. Il resta immobile , me regarda fixement , puis se détourna un moment pour verser quelques larmes. J'en augurai bien ; je conçus une grande espérance que Jenni pourroit être un jour très-honnête homme. J'allois me jeter à son cou , lorsque madame Clive-Hart entra avec un jeune étourdi de ses amis , nommé Birton.

Eh bien , dit la dame en riant , est-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui ? C'étoit apparemment quelque ennuyeux ; il est bon de délivrer le monde de ces gens-là. Quand il te prendra envie d'en tuer quelqu'autre , je te prie de donner la préférence à mon mari , car il m'ennuie furieusement.

Je regardois cette femme des pieds jusqu'à la tête. Elle étoit belle ; mais elle me parut avoir quelque chose de sinistre dans la physionomie. Jenni n'osoit répondre , & baissoit

les yeux
mon a
aies fa
ton pé
je vien
comm
a ni D
solant.

A ce
vîte.
Freind
fence
vous ,
par pa
dès le
ses pi
lui fit
consc
souve
sans l

En
chelic
pench
avoir
cord
dit q

ou le Sage & l'Athée. 41

les yeux , parce que j'étois là. Qu'as-tu donc , mon ami ? lui dit Birton. Il semble que tu aies fait quelque mal ; je viens te remettre ton péché. Tiens , voici un petit livre que je viens d'acheter chez Lintot ; il prouve , comme deux & deux font quatre , qu'il n'y a ni Dieu , ni vice , ni vertu. Cela est consolant. Buvons ensemble.

A cet étrange discours je me retirai au plus vite. Je fis sentir discrètement à monsieur Freind combien son fils avoit besoin de sa présence & de ses conseils. Je le conçois comme vous , dit ce bon pere ; mais commençons par payer ses dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. Jenni vint se jeter à ses pieds. Croiriez-vous bien que le pere ne lui fit aucun reproche ! il l'abandonna à sa conscience , & lui dit seulement ! Mon fils , souvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu.

Ensuite il maria Boca-Vermeja avec le bachelier de Catalogne , pour qui elle avoit un penchant secret , malgré les larmes qu'elle avoit répandues pour Jenni ; car tout cela s'accorde merveilleusement chez les femmes. On dit que c'est dans leurs cœurs que toutes les

J'allai en attendant le souper chez Jenni ; je le trouvai , comme je pense que tout homme est après son premier crime , pâle , l'œil égaré , la voix rauque & entrecoupée , l'esprit agité , répondant de travers à tout ce qu'on lui disoit. Enfin , je lui appris ce que son pere venoit de faire. Il resta immobile , me regarda fixement , puis se détourna un moment pour verser quelques larmes. J'en augurai bien ; je conçus une grande espérance que Jenni pourroit être un jour très-honnête homme. J'allois me jeter à son cou , lorsque madame Clive-Hart entra avec un jeune étourdi de ses amis , nommé Birton.

Eh bien , dit la dame en riant , est-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui ? C'étoit apparemment quelque ennuyeux ; il est bon de délivrer le monde de ces gens-là. Quand il te prendra envie d'en tuer quelqu'autre , je te prie de donner la préférence à mon mari , car il m'ennuie furieusement.

Je regardois cette femme des pieds jusqu'à la tête. Elle étoit belle ; mais elle me parut avoir quelque chose de sinistre dans la physionomie. Jenni n'osoit répondre , & baissoit

ou

les yeux
mon am
aies fait
ton péch
je viens
comme
a ni Di
folant.

A cet
vîte. Je
Freind
sence &
vous ,
par pay
dès le l
ses pie
lui fit
conscie
souven
sans la
Enfi
chelier
pench
avoit
corde
dit qu

les yeux , parce que j'étois là. Qu'as-tu donc , mon ami ? lui dit Birton. Il semble que tu aies fait quelque mal ; je viens te remettre ton péché. Tiens , voici un petit livre que je viens d'acheter chez Lintot ; il prouve , comme deux & deux font quatre , qu'il n'y a ni Dieu , ni vice , ni vertu. Cela est consolant. Buons ensemble.

A cet étrange discours je me retirai au plus vite. Je fis sentir discrètement à monsieur Freind combien son fils avoit besoin de sa présence & de ses conseils. Je le conçois comme vous , dit ce bon pere ; mais commençons par payer ses dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. Jenni vint se jeter à ses pieds. Croiriez-vous bien que le pere ne lui fit aucun reproche ! il l'abandonna à sa conscience , & lui dit seulement ! Mon fils , souvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu.

Ensuite il maria Boca-Vermeja avec le bachelier de Catalogne , pour qui elle avoit un penchant secret , malgré les larmes qu'elle avoit répandues pour Jenni ; car tout cela s'accorde merveilleusement chez les femmes. On dit que c'est dans leurs cœurs que routes les

contradictions se rassemblent. C'est sans doute parce qu'elles ont été pêtries originairement d'une de nos côtes.

Le généreux Freind paya la dot des deux mariés ; il plaça bien tous ses nouveaux convertis , par la protection de mylord Peterborough ; car ce n'est pas assez d'assurer le salut des gens ; il faut les faire vivre.

Ayant dépêché toutes ces bonnes actions avec ce sang-froid actif qui m'étonnoit toujours , il conclut qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre pour remettre son fils dans le chemin des honnêtes gens que de le marier avec une personne bien née qui eût de la beauté , des mœurs , de l'esprit , & même un peu de richesse , & que c'étoit le seul moyen de détacher Jenni de cette détestable Clive-Hart , & des gens perdus qu'il fréquentoit.

J'avois entendu parler de mademoiselle Primerose , jeune héritière , élevée par myladi Hervey sa parente. Mylord Peterborough m'introduisit chez myladi Hervey. Je vis miss Primerose , & je jugeai qu'elle étoit bien capable de remplir toutes les vues de mon ami Freind. Jenni , dans sa vie débordée , avoit un profond respect pour son pere &

mên
pale
cun
payé
don
mar
sans
tout
beau
de cr
roit
nant
M
d'ab
Herv
de Je
sur le
les ye
que p
vey q
teste
Peu
tout
quoiq
Hart.
un an

même de la tendresse. Il étoit touché principalement de ce que son pere ne lui faisoit aucun reproche de sa conduite passée. Ses dettes payées sans l'en avertir, des conseils sages donnés à propos & sans réprimandes, des marques d'amitié échappées de tems en tems sans aucune familiarité qui eût pu les avilir, tout cela pénétoit Jenni, né sensible & avec beaucoup d'esprit. J'avois toutes les raisons de croire que la fureur de ses désordres céderoit aux charmes de Primerose, & aux étonnantes vertus de mon ami.

Mylord Peterborough lui-même présenta d'abord le pere, & ensuite Jenni chez myladi Hervey. Je remarquerai que l'extrême beauté de Jenni fit d'abord une impression profonde sur le cœur de Primerose; car je la vis baisser les yeux, les relever & rougir. Jenni ne parut que poli; & Primerose avoua à myladi Hervey qu'elle eût bien souhaité que cette politesse fût de l'amour.

Peu-à-peu notre beau jeune homme démêla tout le mérite de cette incomparable fille, quoiqu'il fût subjugué par l'infâme Clive-Hart. Il étoit comme cet Indien invité par un ange à cueillir un fruit céleste, & retenu

par les griffes d'un dragon. Ici le souvenir de ce que j'ai vu me suffoque. Mes pleurs mouillent mon papier. Quand j'aurai repris mes sens , je reprendrai le fil de mon histoire.

CHAPITRE VI.

Aventure épouvantable.

L'ON étoit prêt de conclure le mariage de la belle Primerose avec le beau Jenni. Notre ami Freind n'avoit jamais goûté une joie plus pure ; je la partageois. Voici comme elle fut changée en un désastre que je ne puis à peine comprendre.

La Clive-Hart aimoit Jenni en lui faisant continuellement des infidélités. C'est le sort, dit-on , de toutes les femmes , qui , en méprisant trop la pudeur ont renoncé à la probité. Elle trahissoit sur-tout son cher Jenni pour son cher Birton & pour un autre débauché de la même trempe. Ils vivoient ensemble dans la crapule. Et ce qui ne se voit peut-être que dans notre nation , c'est qu'ils

avoient
reussem
que co
ve-Har
s'ils av
me Ép
Memn
été un
lande
tuné r

Quo
avec f
rose ,
frir c
venge
d'exer
nos 'p
de tan
Elle
sa po
jeune
avec
terns
soute
Le
reven

ou le Sage & l'Athée. 45

avoient tous de l'esprit & de la valeur. Malheureusement ils n'avoient jamais plus d'esprit que contre Dieu. La maison de madame Clive-Hart étoit le rendez-vous des athées. Encore s'ils avoient été des athées gens de bien, comme Épicure & Leontium, comme Lucrece & Memmius, comme Spinosa qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande, comme Hobbes, si fidele à son infortuné monarque Charles premier.... Mais !....

Quoi qu'il en soit, Clive-Hart, jalouse avec fureur de la tendre & innocente Primerose, sans être fidele à Jenni, ne put souffrir cet heureux mariage. Elle médita une vengeance dont je ne crois pas qu'il y ait eu d'exemple dans notre ville de Londres, où nos peres ont vu cependant tant de crimes de tant d'especes.

Elle fut que Primerose devoit passer devant sa porte en revenant de la cité, où cette jeune personne étoit allée faire des emplettes avec sa femme-de-chambre. Elle prend ce tems pour faire travailler à un petit canal souterrain qui conduisoit l'eau dans ses offices.

Le carrosse de Primerose fut obligé, en revenant, de s'arrêter vis-à-vis cet embar-

ras. La Clive-Hart se présente à elle, la prie de descendre, de se reposer, d'accepter quelques rafraîchissemens, en attendant que le chemin soit libre. La belle Primerose trembloit à cette proposition; mais Jenni étoit dans le vestibule. Un mouvement involontaire plus fort que la réflexion la fit descendre. Jenni couroit au devant d'elle, & lui donnoit déjà la main. Elle entre, le mari de la Clive-Hart étoit un ivrogne imbécille, odieux à sa femme autant que soumis, à charge même par ses complaisances. Il présente d'abord; en balbutiant, des rafraîchissemens à la demoiselle qui honore sa maison, il en boit après elle. La dame Clive-Hart les emporte sur le champ, & en fait présenter d'autres. Pendant ce tems la rue est débarrassée. Primerose remonte en carosse, & rentre chez sa mere.

Au bout d'un quart-d'heure elle se plaint d'un mal de cœur & d'un étourdissement. On croit que ce petit dérangement n'est que l'effet du mouvement du carosse. Mais le mal augmente de moment en moment; & le lendemain elle étoit à la mort. Nous courûmes chez elle, monsieur Freind & moi.

Nous
pâle,
levres
étince
défigu
Sa m
secour
toutes
peind
étoit
Clive
de m
maiso
pas.
s'est j
de ne
qu'ell
qu'on
Ecr
tipliés
horrib
je me
Cepen
cette
noux
d'elle

ou le Sage & l'Athée. 47

Nous trouvâmes cette charmante créature pâle , livide , agitée de convulsions , les levres retirées , les yeux tantôt éteints , tantôt étincelans & toujours fixes. Des taches noires défiguroient sa belle gorge & son beau visage. Sa mere étoit évanouie à côté de son lit. Le secourable Chefelden prodiguoit en vain toutes les ressources de son art. Je ne vous peindrai point le désespoir de Freind ; il étoit inexprimable. Je vole au logis de la Clive - Hart. J'apprends que son mari vient de mourir , & que la femme a déserté la maison. Je cherche Jenni , on ne le trouve pas. Une servante me dit que sa maîtresse s'est jetée aux pieds de Jenni , & l'a conjuré de ne la pas abandonner dans son malheur , qu'elle est partie avec Jenni & Birton , & qu'on ne fait point où elle est allée.

Ecrasé de tant de coups si rapides & si multipliés , l'esprit bouleversé par des soupçons horribles que je chassois & qui revenoient , je me traîne dans la maison de la mourante. Cependant , me disois-je à moi-même , si cette abominable femme s'est jetée aux genoux de Jenni , si elle l'a prié d'avoir pitié d'elle , il n'est donc point complice. Jenni

est incapable d'un crime si lâche , si affreux , qu'il n'a eu nul intérêt , nul motif de commettre , qui le priveroit d'une femme adorable & de sa fortune , qui le rendroit exécration au genre humain ; foible , il se fera laissé subjugué par une malheureuse dont il n'aura pas connu les noirceurs ; il n'a point vu comme moi Primerose expirante ; il n'auroit point quitté le chevet de son lit pour suivre l'empoisonneuse de sa femme. Dévoré de ces pensées , j'entre en frissonnant chez celle que je craignois de ne plus trouver en vie. Elle respiroit. Le vieux Clive Hart avoit succombé en un moment , parce que son corps étoit usé par les débauches ; mais la jeune Primerose étoit soutenue par un tempéramment aussi robuste que son ame étoit pure. Elle m'aperçut , & d'une voix tendre , elle me demanda où étoit Jenni ? A ce mot , j'avoue qu'un torrent de larmes coula de mes yeux. Je ne pus lui répondre ; je ne pus parler au pere. Il fallut la laisser enfin entre les mains fideles qui la servoient.

Nous allâmes instruire mylord de ce désastre. Vous connoissez son cœur ; il est aussi tendre pour ses amis que terrible à ses ennemis.

mis.
avec
auta
pour
léra
pagn
fure
roit.
don
chess
voye
tout,
de ch
la m
voye
En
assez
trois
emba
brook
rade
ment
nale.
Fre
fond
& m
Ton

mis. Jamais homme ne fut plus compatissant avec une physionomie plus dure. Il se donna autant de peine pour secourir la mourante , pour découvrir l'asyle de Jenni & de sa scélérate , qu'il en avoit prises pour donner l'Espagne à l'Archiduc. Toutes nos recherches furent inutiles. Je crus que Freind en mourroit. Nous volions tantôt chez Primerose , dont l'agonie étoit longue , tantôt à Rochester , à Douvres , à Portsmouth ; on envoyoit des courriers par-tout , on étoit par-tout, on erroit à l'aventure, comme des chiens de chasse qui ont perdu la voie; & cependant, la mere infortunée de l'infortunée Primerose voyoit d'heure en heure mourir sa fille.

Enfin , nous apprenons qu'une femme assez jeune & assez belle , accompagnée de trois jeunes gens & de quelques valets , s'est embarquée à Newport dans le comté de Pem. brooke , sur un petit vaisseau qui étoit à la rade plein de contrebandiers ; & que ce bâtiment est parti pour l'Amérique septentrionale.

Freind , à cette nouvelle , poussa un profond soupir , puis tout-à-coup se recueillant & me serrant la main : Il faut , dit-il , que

j'aillie en Amérique. Je lui répondis en l'admirant & en pleurant : Je ne vous quitterai pas ; mais que pourrez-vous faire ? Ramener mon fils unique , dit-il , à sa patrie & à la vertu , ou m'ensevelir auprès de lui. Nous ne pouvions douter , en effet, aux indices qu'on nous donnoit, que ce ne fût Jenni qui s'étoit embarqué avec cette horrible femme & Birton , & les garnemens de son cortège.

Le bon pere ayant pris son parti , dit adieu à mylord Peterborough , qui retourna en Catalogne , & nous allâmes fréter à Bristol un vaisseau pour la riviere de la Ware & pour la baye de Maryland. Freind concluoit que ces parages étant au milieu des possessions angloises , il falloit y diriger sa navigation , soit que son fils fût vers le Sud , soit qu'il eût marché vers le Nord. Il se munit d'argent , de lettres-de-change & de vivres , laissant à Londres un domestique affidé , chargé de lui donner des nouvelles par les vaisseaux qui alloient toutes les semaines dans le Maryland ou dans la Pensylvanie.

Nous partîmes ; les gens de l'équipage , en voyant la sérénité sur le visage de Freind croyoient que nous faisons un voyage de

plaisi
témo
doul
ques
une s
tint l
Nous
la ne
nous
de fo
Est s
rylan
la Cl
Ils
d'un
lonie
incon
globe
perfo
No
sein
nouv

ou le Sage & l'Athée. 51

plaisir. Mais quand il n'avoit que moi pour témoin , ses soupirs m'expliquoient assez sa douleur profonde. Je m'applaudissois quelquefois en secret de l'honneur de consoler une si belle ame. Un vent d'Ouest nous retint long-tems à la hauteur des Sorlingues. Nous fûmes obligés de diriger notre route vers la nouvelle Angleterre. Que d'informations nous fîmes sur toute la côte ! que de tems & de soins perdus ! Enfin , un vent de Nord-Est s'étant levé , nous tournâmes vers Maryland. C'est là qu'on nous dépeignit Jenni , la Clive-Hart , & leurs compagnons.

Ils avoient séjourné sur la côte pendant plus d'un mois , & avoient étonné toute la colonie par des débauches & des magnificences inconnues jusqu'alors dans cette partie du globe ; après quoi ils étoient disparus , & personne ne savoit de leurs nouvelles.

Nous avançâmes dans la baye avec le dessein d'aller jusqu'à Baltimore prendre de nouvelles informations.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva en Amérique.

Nous trouvâmes dans la route , sur la droite , une habitation très-bien entendue. C'étoit une maison basse , commode & propre , entre une grange spacieuse & une vaste étable , le tout entouré d'un jardin où croissoient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenoit à un vieillard qui nous invita à descendre dans sa retraite. Il n'avoit pas l'air d'un Anglois , & nous jugeâmes bientôt à son accent qu'il étoit étranger. Nous ancrâmes ; nous descendîmes , ce bon-homme nous reçut avec cordialité , & nous donna le meilleur repas qu'on puisse faire dans le nouveau-monde.

Nous lui insinuâmes discrètement notre desir de savoir à qui nous avions l'obligation d'être si bien reçus. Je suis , dit-il , un de ceux que vous appelez Sauvages. Je naquis sur une des montagnes bleues qui bordent cette contrée , & que vous voyez à

l'Oue
m'av
de ce
mour
jourd
main
Je lui
car j
contr
récon
reux.

M
la rel
je su
vous
hom
nous
avez
loi ?
ranc
Dieu
est l
cœur

M
& m
me

l'Ouest. Un gros vilain serpent-à-sonnette m'avoit mordu dans mon enfance sur une de ces montagnes. J'étois abandonné, j'allois mourir. Le pere de mylord Baltimore d'aujourd'hui me rencontra, me mit entre les mains de son médecin, & je lui dus la vie. Je lui rendis bientôt ce que je lui devois; car je lui sauvai la sienne dans un combat contre une horde voisine. Il me donna pour récompense cette habitation où je vis heureux.

Monsieur Freind lui demanda s'il étoit de la religion du lord Baltimore? Moi, dit-il, je suis de la mienne; pourquoi voudriez-vous que je fusse de la religion d'un autre homme? Cette réponse courte & énergique nous fit rentrer un peu en nous-mêmes. Vous avez donc, lui dis-je, votre Dieu & votre loi? Oui, nous répondit-il, avec une assurance qui n'avoit rien de la fierté; mon Dieu est là, & il montra le ciel; ma loi est là dedans, & il mit la main sur son cœur.

Monsieur Freind fut saisi d'admiration, & me serrant la main : Cette pure nature, me dit-il, en fait plus que tous les bacheliers

qui ont raisonné avec nous dans Barcelone.

Il étoit pressé d'apprendre , s'il se pouvoit , quelque nouvelle certaine de son fils Jenni. C'étoit un poids qui l'oppressoit. Il demanda si on n'avoit pas entendu parler de cette bande de jeunes gens qui avoient fait tant de fracas dans les environs ? Comment , dit le vieillard , si on m'en a parlé ! je les ai vus , je les ai reçus chez moi ; & ils ont été si contens de ma réception , qu'ils sont partis avec une de mes filles.

Jugez quel fut le frémissement & l'effroi de mon ami à ce discours. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans son premier mouvement : Quoi ! votre fille a été enlevée par mon fils ! Bon Anglois , lui repartit le vieillard , ne te fâche point ; je suis très-aise que celui qui est parti de chez moi avec ma fille soit ton fils ; car il est beau , bien fait , & paroît courageux. Il ne m'a point enlevé ma chere Parouba ; car il faut que tu saches que Parouba est son nom , parce que Parouba est le mien. S'il m'avoit pris ma Parouba , ce seroit un vol ; & mes cinq enfans mâles , qui sont à présent à la chasse dans le voisinage à quarante ou cinquante milles d'ici ,

n'auro
grand
fille s
jeunes
une p
fuser
geurs
j'en f
parol
où je
péné
cupée

Le
partir
fils d
reur
donc
à la
par c
pere
meu
fois
sans

Le
lui
press

ou le Sage & l'Athée. 55

n'auroient pas souffert cet affront. C'est un grand péché de voler le bien d'autrui. Ma fille s'en est allée de son plein gré avec ces jeunes gens ; elle a voulu voir le pays ; c'est une petite satisfaction qu'on ne doit pas refuser à une personne de son âge. Ces voyageurs me la rendront avant qu'il soit un mois, j'en suis sûr ; car ils me l'ont promis. Ces paroles m'auroient fait rire , si la douleur où je voyois mon ami plongé n'avoit pas pénétré mon ame , qui en étoit toute occupée.

Le soir , tandis que nous étions près de partir & à profiter du vent , arrive un des fils de Parouba tout essouffé , la pâleur , l'horreur & le désespoir sur le visage ? Qu'as-tu donc , mon fils ; d'où viens-tu , je te croyois à la chasse. Que t'est-il arrivé : es-tu blessé par quelque bête sauvage ? — Non , mon pere , je ne suis point blessé ? mais je me meurs. — Mais d'où viens-tu encore une fois , mon cher fils ? De quarante milles d'ici sans m'arrêter , mais je suis mort.

Le pere tout tremblant le fait reposer. On lui donne des restaurans ; nous nous empressons autour de lui , ses petits freres ,

ses petites sœurs, monsieur Freind & moi, & nos domestiques. Quand il eut repris ses sens, il se jetta au cou du bon vieillard Parouba : Ah ! dit-il en sanglotant, ma sœur Parouba est prisonniere de guerre, & probablement va être mangée.

Le bon-homme Parouba tomba par terre à ces paroles. Monsieur Freind, qui étoit pere aussi, sentit ses entrailles s'émouvoir. Enfin, Parouba le fils nous apprit qu'une troupe de jeunes Anglois fort étourdis avoit attaqué par passe-tems des gens de la montagne bleue. Ils avoient, dit-il, avec eux une très-belle femme & sa suivante ; & je ne fais comment ma sœur se trouvoit dans cette compagnie. La belle Angloise a été tuée & mangée ; ma sœur a été prise & sera mangée tout de même. Je viens ici chercher du secours contre les gens de la montagne bleue ; je veux les tuer, les manger à mon tour, reprendre ma chere sœur, ou mourir.

Cet fut alors à monsieur Freind de s'évanouir ; mais l'habitude de se commander à lui-même le soutint. Dieu m'a donné un fils, me dit-il, il reprendra le fils & le pere quand le moment d'exécuter ses décrets

o
éternels
de cro
provid
général
crimes
rate C
voit m
teur de
choses
mis d
dans c
je le f
n'étoit
ne m
Apr
fatales
que, l
sa cou
son ha
tons l
nous
affair
votre
triot
appo
le pe

ou le Sage & l'Athée. 57

éternels sera venu. Mon ami , je serois tenté de croire que Dieu agit quelquefois par une providence particuliere , soumise à ses loix générales , puisqu'il punit en Amérique les crimes commis en Europe , & que la scélérate Clive-Hart est morte comme elle devoit mourir. Peut-être le souverain fabricant de tant de mondes aura-t-il arrangé les choses de façon que les grands forfaits commis dans un globe sont expiés quelquefois dans ce globe même. Je n'ose le croire , mais je le souhaite ; & je le croirois si cette idée n'étoit pas contre toutes les regles de la bonne métaphysique.

Après des réflexions si tristes sur de si fatales aventures fort ordinaires en Amérique , Freind prit son parti incontinent selon sa coutume. J'ai un bon vaisseau , dit-il à son hôte ; il est bien approvisionné : remontons le golfe avec la marée , le plus près que nous pourrons des montagnes bleues. Mon affaire la plus pressée est à présent de sauver votre fille. Allons vers vos anciens compatriotes ; vous leur direz que je viens leur apporter le calumet de la paix , & que je suis le petit-fils de Penn : ce nom seul vous suffira.

A ce nom de Penn si révére dans toute l'Amérique boréale , le bon Parouba & son fils sentirent les mouvemens du plus profond respect & de la plus chere esperance. Nous nous embarquons , nous mettons à la voile , nous abordons en trente-six heures auprès de Baltimore.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place alors presque déserte , que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse d'habitans des montagnes bleues qui descendoient dans la plaine armés de casse-têtes , de haches , & de ces mousquets que les Européens leur ont si sottement vendus , pour avoir des pelleteries. On entendoit déjà leurs hurlemens effroyables. D'un autre côté s'avançoient quatre cavaliers suivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour des gens de Baltimore qui venoient les combattre. Les cavaliers courent sur nous à bride abattue le sabre à la main. Nos compagnons se préparoient à les recevoir. Monsieur Freind ayant regardé fixement les cavaliers , frissonna un moment. Mais , reprenant tout-à-coup son sang-froid ordinaire : Ne bougez , mes amis , nous dit-il d'une

voix a
s'avanc
vers la
le chef
se jete
pouffor
chons
de larm
soit de
l'autre
deux j
descend
vant so
cher Fr
& moi
Pardieu
Frein
tourna
qui s'av
Parouba
patriote
cendan
de la p
A ce
pondit
ciel : U

ou le Sage & l'Athée. 59

voix attendrie ; laissez - moi agir seul. Il s'avance en effet seul sans armes à pas lents vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval, se jeter à terre & tomber prosterné. Nous poussons un cri d'étonnement, nous approchons ; c'étoit Jenni lui-même qui baignoit de larmes les pieds de son pere qui l'embrasoit de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvoient parler. Birton & les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnoient descendirent de cheval. Mais Birton conservant son caractère, lui dit : Pardieu, notre cher Freind, je ne t'attendois pas ici. Toi & moi nous sommes faits pour les aventures. Pardieu, je suis bien-aise de te voir.

Freind, sans daigner lui répondre, se retourna vers l'armée des montagnes bleues qui s'avançoit. Il marche à elle avec le seul Parouba qui lui servoit d'interprete. Compatriotes, leur dit Parouba, voici le descendant de Penn qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots, le plus ancien du peuple répondit, en élevant les mains & les yeux au ciel : Un fils de Penn ! que je baise ses pieds.

A ce nom de Penn si révééré dans toute l'Amérique boréale , le bon Parouba & son fils sentirent les mouvemens du plus profond respect & de la plus chere espérance. Nous nous embarquons , nous mettons à la voile , nous abordons en trente-six heures auprès de Baltimore.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place alors presque déserte , que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse d'habitans des montagnes bleues qui descendoient dans la plaine armés de casse-têtes , de haches , & de ces mousquets que les Européens leur ont si sottement vendus , pour avoir des pelleteries. On entendoit déjà leurs hurlemens effroyables. D'un autre côté s'avançoient quatre cavaliers suivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour des gens de Baltimore qui venoient les combattre. Les cavaliers courent sur nous à bride abattue le sabre à la main. Nos compagnons se préparoient à les recevoir. Monsieur Freind ayant regardé fixement les cavaliers , frissonna un moment. Mais , reprenant tout-à coup son sang-froid ordinaire : Ne bougez , mes amis , nous dit-il d'une

voix au
s'avanc
vers la
le chef
se jeter
pousson
chons ;
de larm
soit de
l'autre
deux je
descend
vant so
cher Fr
& moi
Pardieu
Frein
tourna
qui s'av
Parouba
patriote
cendan
de la p
A ce
pondit
ciel : U

voix attendrie ; laissez - moi agir seul. Il s'avance en effet seul sans armes à pas lents vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval , se jeter à terre & tomber prosterné. Nous poussons un cri d'étonnement , nous approchons ; c'étoit Jenni lui-même qui baignoit de larmes les pieds de son pere qui l'embrassoit de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvoient parler. Birton & les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnoient descendirent de cheval. Mais Birton conservant son caractère , lui dit : Pardieu , notre cher Freind , je ne t'attendois pas ici. Toi & moi nous sommes faits pour les aventures. Pardieu , je suis bien-aïse de te voir.

Freind , sans daigner lui répondre , se retourna vers l'armée des montagnes bleues qui s'avançoit. Il marche à elle avec le seul Parouba qui lui servoit d'interprete. Compatriotes , leur dit Parouba , voici le descendant de Penn qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots , le plus ancien du peuple répondit , en élevant les mains & les yeux au ciel : Un fils de Penn ! que je baise ses pieds.

& ses mains , & ses parties sacrées de la génération ; qu'il puisse faire une longue race de Penn ! que les Penn vivent à jamais ; le grand Penn est notre manitou , notre dieu. Ce fut presque le seul des gens d'Europe qui ne nous trompa point , qui ne s'empara point de nos terres par la force. Il acheta le pays que nous lui cédâmes ; il le paya libéralement , il entretint chez nous la concorde ; il apporta des remèdes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquoit. Il nous enseigna des arts que nous ignorions. Jamais nous ne fumâmes contre lui , ni contre ses enfans , le calumet de la guerre ; nous n'avons avec les Penn que le calumet de l'adoration.

Ayant parlé ainsi au nom de son peuple , il courut en effet baiser les pieds & les mains de monsieur Freind ; mais il s'abstint de parvenir aux parties sacrées , dès qu'on lui dit que ce n'étoit pas l'usage en Angleterre , & que chaque pays a ses cérémonies.

Freind fit apporter sur le champ une trentaine de jambons , autant de grands pâtés & de poulardes à la daube , deux cents gros

flacons

flacons
vaisseau
dant de
compag
auroit v
pere ne
toit en
Birto
une gâit
mît à n
manque
votre fi
bleues l
avoit fa
pere &
de la pr
Je p
demanc
montag
dame C
la fille
somme
Cette f
nous a
coup d
rien fa
Ton

flacons de vins de Pontac qu'on tira du vaisseau ; il plaça à côté de lui le commandant des montagnes bleues. Jenni & ses compagnons furent du festin ; mais Jenni auroit voulu être cent pieds sous terre. Son pere ne lui disoit mot ; & ce silence augmentoit encore sa honte.

Birton , à qui tout étoit égal , monroit une gaîté évaporée. Freind , avant qu'on se mît à manger , dit au bon Parouba : Il nous manque ici une personne bien chere , c'est votre fille. Le commandant des montagnes bleues la fit venir sur le champ , on ne lui avoit fait aucun outrage ; elle embrassa son pere & son frere comme si elle fût revenue de la promenade.

Je profitai de la liberté du repas pour demander par quelle raison les guerriers des montagnes bleues avoient tué & mangé madame Clive-Hart , & n'avoient rien fait à la fille de Parouba ? C'est parce que nous sommes justes , répondit le commandant. Cette fiere Angloise étoit de la troupe qui nous attaqua ; elle tua un des nôtres d'un coup de pistolet par derriere. Nous n'avons rien fait à la Parouba , dès que nous avons

fu qu'elle étoit la fille d'un de nos anciens camarades , & qu'elle n'étoit venue ici que pour s'amuser ; il faut rendre à chacun selon ses œuvres.

Freind fut touché de cette maxime ; mais il représenta que la coutume de manger des femmes étoit indigne de si braves gens , & qu'avec tant de vertu on ne devoit pas être antropophage.

Le chef des montagnes nous demanda alors ce que nous faisons de nos ennemis lorsque nous les avons tués ? Nous les enterrons , lui répondis-je. J'entends , dit-il, vous les faites manger par les vers. Nous voulons avoir la préférence ; nos estomacs font une sépulture plus honorable.

Birton prit plaisir à soutenir l'opinion des montagnes bleues. Il dit que la coutume de mettre son prochain au pot ou à la broche étoit la plus ancienne & la plus naturelle , puisqu'on l'avoit trouvée établie dans les deux hémisphères ; qu'il étoit par conséquent démontré que c'étoit là une idée innée ; qu'on avoit été à la chasse aux hommes avant d'aller à la chasse aux bêtes , par la raison qu'il étoit bien plus aisé de tuer un

hom
dans
imag
Abel
Que
s'être
main
les J
Rom
Chyp
les en
No
fanten
femen
l'attic
Le
la par
prétoi
lotson
l'infir
touch
avec é
ces fef
fes fen
& non
coutur

ou le Sage & l'Athée. 63

homme que de tuer un loup. Que si les Juifs, dans leurs livres si long-tems ignorés, ont imaginé qu'un nommé Caïn tua un nommé Abel, ce ne put être que pour le manger. Que ces Juifs eux-mêmes avouent nettement s'être nourris plusieurs fois de chair humaine; que, selon les meilleurs historiens, les Juifs dévorèrent les chairs sanglantes des Romains assassinés par eux en Egypte, en Chypre, en Asie, dans leurs révoltes contre les empereurs Trajan & Adrien.

Nous lui laissâmes débiter ces dures plaisanteries, dont le fond pouvoit malheureusement être vrai; mais qui n'avoit rien de l'atticisme grec & de l'urbanité romaine.

Le bon Freind, sans lui répondre, adressa la parole aux gens du pays. Parouba l'interprétoit phrase à phrase. Jamais le grave Tilotson ne parla avec tant d'énergie: jamais l'insinuant Smalldridge n'eut des graces si touchantes. Le grand secret est de démontrer avec éloquence. Il leur démontra donc que ces festins où l'on se nourrit de la chair de ses semblables, sont des repas de vapeurs, & non pas d'hommes; que cette exécration coutume inspire une férocité destructive du

genre-humain ; que c'étoit la raison pour laquelle ils ne connoissoient ni les consolations de la société , ni la culture de la terre. Enfin ils jurèrent par leur grand manitou , qu'ils ne mangeroient plus ni hommes ni femmes.

Freind , dans une seule conversation , fut leur législateur ; c'étoit Orphée qui apprivoisoit les tigres. Les jésuites ont beau s'attribuer des miracles dans leurs lettres curieuses & édifiantes , qui sont rarement l'un & l'autre , ils n'égaleront jamais notre ami Freind.

Après avoir comblé de présens les seigneurs des montagnes bleues , il ramena dans son vaisseau le bon-homme Parouba vers sa demeure. Le jeune Parouba fut du voyage avec sa sœur ; les autres freres avoient poursuivi leur chasse du côté de la Caroline. Jenni , Birton & leurs camarades s'embarquerent dans le vaisseau ; le sage Freind persistoit toujours dans sa méthode , de ne faire aucun reproche à son fils quand ce garnement avoit fait quelque mauvaise action ; il le laissoit s'examiner lui-même , & dévorer son cœur , comme dit Pythagore.

Cepen
lui av
relisan
toujou
de ce

Pou
disin
die. C
goût
dans l
ses id
losoph
finon
dégou
qui ti
monfi
qu'au
s'étan
fondi

Il
avec
vérité
rera c
gens
Hart
Bir

ou le Sage & l'Athée. 65

Cependant il reprit trois fois la lettre qu'on lui avoit apportée d'Angleterre , & , en la relisant , il regardoit son fils , qui baissoit toujours les yeux , & on lisoit sur le visage de ce jeune homme le respect & le repentir.

Pour Birton , il étoit aussi gai & aussi dissuolte que s'il étoit revenu de la comédie. C'étoit un caractère à-peu-près dans le goût du feu comte de Rochester : extrême dans la débauche , dans la bravoure , dans ses idées , dans ses expressions , dans sa philosophie épicurienne ; n'étant attaché à rien , sinon aux choses extraordinaires dont il se dégoûtoit bien vite ; ayant cette sorte d'esprit qui tient les vraisemblances pour des démonstrations ; plus savant , plus éloquent qu'aucun jeune homme de son âge ; mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir.

Il échappa à monsieur Freind , en dînant avec nous dans le vaisseau , de me dire : En vérité , mon ami , j'espère que Dieu inspirera des mœurs plus honnêtes à ces jeunes gens , & que l'exemple terrible de la Clive-Hart les corrigera.

Birton ayant entendu ces paroles , lui dit

d'un ton un peu dédaigneux : J'étois , depuis long-tems très-mécontent de cette méchante Clive-Hart ; je ne me soucie pas plus d'elle que d'une poularde grasse qu'on auroit mise à la broche ; mais , en bonne foi , pensez-vous qu'il existe , je ne fais où , un être continuellement occupé à faire punir toutes les méchantes femmes & tous les hommes pervers qui peuplent & dépeuplent les quatre parties de notre petit monde ? Oubliez-vous que notre détestable Marie , fille de Henri VIII , fut heureuse jusqu'à la mort ? & cependant elle avoit fait périr dans les flammes plus de huit cents citoyens & citoyennes , sur le seul prétexte qu'ils ne croyoient ni à la transubstantiation , ni au pape. Son pere presque aussi barbare qu'elle , & son mari plus profondément méchant , vécurent dans les plaisirs. Le pape Alexandre VI , plus criminel qu'eux tous , fut aussi le plus fortuné ; tous ses crimes lui réussirent , & il mourut à soixante & douze ans , puissant , riche , courtiſé de tous les rois. Où donc est le Dieu juste & vengeur ? Non ; pardieu , il n'y a point de Dieu.

Monsieur Freind , d'un air austere , mais

tranqu
vriez p
même
Newto
nom f
d'ador
tout le
Pox
de la
quelle
comm
faisoit
conver
Mauric
d'or q
« Oub
» & f
» ont
une d
conver
que ;
notes
des de
ba , f
pagno
le cou

tranquille , lui dit : Monsieur , vous ne devriez pas , ce me semble , jurer , par Dieu même , que ce dieu n'existe pas. Songez que Newton & Locke n'ont prononcé jamais ce nom sacré sans un air de recueillement & d'adoration secrete qui a été remarquée de tout le monde.

Pox , repartit Birton , je me soucie bien de la mine que deux hommes ont faite : quelle mine avoit donc Newton quand il commentoit l'apocalypse ? & quelle grimace faisoit Locke , lorsqu'il racontoit la longue conversation d'un perroquet avec le prince Maurice ! Alors Freind prononça ces paroles d'or qui se graverent dans mon cœur : « Oublions les rêves des grands hommes , » & souvenons-nous des vérités qu'ils nous » ont enseignées ». Cette réponse engagea une dispute réglée , plus intéressante que la conversation avec le bachelier de Salamantique ; je me mis dans un coin , j'écrivis en notes tout ce qui fut dit. On se rangea autour des deux combattans ; le bon homme Parouba , son fils , & sur-tout sa fille , les compagnons de débauches de Jenni écoutoient , le cou tendu , les yeux fixés ; & Jenni la tête

baissée , les deux coudes sur ses genoux , les
mains sur ses yeux , sembloit plongé dans
la plus profonde méditation.

Voici mot à mot la dispute :

CHAPITRE VIII.

*Dialogue de Freind & de Birton sur
l'Athéïsme.*

F R E I N D.

JE ne vous répéterai pas , Monsieur , les
argumens métaphysiques de notre célèbre
Clarke , je vous exhorte seulement à les re-
lire ; ils sont plus faits pour vous éclairer que
pour vous toucher ; je ne veux vous appor-
ter que des raisons , qui , peut-être , parle-
ront plus à votre cœur.

Birton.

Vous me ferez plaisir ; je veux qu'on m'a-
muse & qu'on m'intéresse ; je hais les so-
phismes ; les disputes métaphysiques ressem-

ou le Sage & l'Athée. 69

, le
dan
lent à des ballons remplis de vent que les
combattans se renvoient. Les vessies crevent,
l'air en sort ; il ne reste rien.

Freind.

Peut-être dans les profondeurs du respec-
table arien Clarke y a-t-il quelques obscu-
rités, quelques vessies ; peut-être s'est-il trom-
pé sur la réalité de l'infini actuel, & de l'es-
pace, &c. ; peut-être, en se faisant com-
mentateur de Dieu, a-t-il imité quelquefois
les commentateurs d'Homere, qui lui sup-
posent des idées auxquelles Homere ne pen-
sa jamais.

le
ebre
re-
que
por-
rle-
a-
fo-
m-
*A ces mots d'infini, d'espace, d'Ho-
mere, de commentateurs, le bon
homme Parouba, & sa fille, & quel-
ques Anglois même voulurent aller
prendre l'air sur le tillac ; mais
Freind ayant promis d'être intelli-
gible, ils demeurèrent ; & moi j'ex-
pliquois tout bas à Parouba quel-
ques mots un peu scientifiques, que
des gens nés sur des montagnes bleues*

ne pouvoient entendre aussi commodément que des docteurs d'Oxford & de Cambridge.

L'ami Freind continua donc ainsi : Il seroit triste que , pour être sûr de l'existence de Dieu , il fût nécessaire d'être un profond métaphysicien : il n'y auroit tout au plus en Angleterre qu'une centaine d'esprits bien versés , ou renversés dans cette science ardue du *pour* & du *contre* qui fussent capables de fonder cet abîme ; & le reste de la terre entière croupiroit dans une ignorance invincible , abandonné en proie à ses passions brutales , gouverné par le seul instinct , & ne raisonnant passablement que sur les grossières notions de ses intérêts charnels. Pour savoir s'il est un dieu , je ne vous demande qu'une chose , c'est d'ouvrir les yeux.

Birton.

Ah ! je vous vois venir ; vous recourez à ce vieil argument tant rebatu , que le soleil tourne sur son axe en vingt-cinq jours & demi , en dépit de l'absurde inquisition

ou le Sage & l'Athée. 71

de Rome; que la lumière nous arrive réflé-
chie de Saturne en quatorze minutes, mal-
gré les suppositions absurdes de Descartes ;
que chaque étoile fixe est un soleil comme
le nôtre , environné de planetes ; que tous
ces astres innombrables , placés dans les pro-
fondeurs de l'espace , obéissent aux loix ma-
thématiques découvertes & démontrées par
le grand Newton ; qu'un catéchiste annonce
Dieu aux enfans , & que Newton le prouve
aux sages , comme l'a dit un philosophe
French-man , persécuté dans son drôle de
pays , pour l'avoir dit.

Ne vous tourmentez pas à m'étaler cet or-
dre constant qui regne dans toutes les par-
ties de l'univers ; il faut bien que tout ce
qui existe soit dans un ordre quelconque :
il faut bien que la matiere plus rare s'élève
sur la plus massive ; que le plus fort , en
tout sens , presse le plus foible ; que ce qui
est poussé avec plus de mouvement coure
plus vite que son égal ; tout s'arrange ainsi
de soi-même.

Vous auriez beau , après avoir bu une pinte
de vin comme Esdras , me parler comme lui
neuf cents soixante heures de suite sans fer-

mer la bouche , je ne vous en croirai pas davantage. Voudriez-vous que j'adoptasse un être éternel , infini & immuable , qui s'est plu , dans je ne fais quel tems , à créer de rien des choses qui changent à tout moment , & à faire des araignées pour éventrer des mouches ? Voudriez-vous que je dise , avec ce bavard impertinent de Niewentyt : » Que » Dieu nous a donné des oreilles pour avoir » la foi , parce que la foi vient par ouï- » dire ? » Non , non , je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues à des imbéciles ; je m'en tiens au petit livre d'un French-man , qui dit que rien n'existe & ne peut exister sinon la nature , que la nature fait tout , que la nature est tout , qu'il est impossible & contradictoire qu'il existe quelque chose au-delà de tout ; en un mot , je ne crois qu'à la nature.

Freind.

Et si je vous disois qu'il n'y a point de nature , & que dans nous , autour de nous , à mille millions de lieues de nous , tout est art , sans aucune exception ?

*Birton**Tom*

Birton.

Comment ? tout est art ! en voici bien d'un autre !

Freind.

Presque personne n'y prend garde ; cependant rien n'est plus vrai. Je vous dirai toujours : Servez-vous de vos yeux , & vous reconnoîtrez , vous adorerez un dieu. Songez comment ces globes immenses , que vous voyez rouler dans leur immense carrière , observent les loix d'une profonde mathématique ; il y a donc un grand mathématicien , que Platon appelloit l'éternel géometre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle *orerys* , parce que mylord Orery les a mises à la mode , en protégeant l'ouvrier par ses libéralités ; c'est une très-foible copie de notre monde planétaire & de ses révolutions ; la période même du changement des solstices & des équinoxes qui nous amène de jour en jour une nouvelle étoile polaire , cette période , cette course si lente d'environ vingt-six mille ans , n'a pu être exécutée par des mains humaines dans

nos orerys. Cette machine est très-imparfaite; il faut la faire tourner avec une manivelle; cependant c'est un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artisans. Jugez donc quelle est la puissance, quel est le génie de l'éternel architecte, si l'on peut se servir de ces termes impropres si mal assortis à l'être suprême.

Je donnai une légère idée d'un orery à Parouba. Il dit : S'il y a du génie dans cette copie, il faut bien qu'il y en ait dans l'original. Je voudrois voir un orery ; mais le ciel est plus beau. Tous les assistans , Anglois & Américains , entendant ces mots , furent également frappés de la vérité , & leverent les mains au ciel. Birton demeura tout pensif , puis il s'écria : Quoi ! tout seroit art ; & la nature ne seroit que l'ouvrage d'un suprême artisan ! seroit-il possible ? le sage Freind continua ainsi :

Portez à présent vos yeux sur vous-même; examinez avec quel art étonnant; & jamais assez connu , tout y est construit en dedans &

en de
vos de
leçon
a pas u
ne soi
contin
dans l
parés c
veine
pour c
racine
pieds ,
moyen
se fen
osent r
ont aff
dire q
& pou
veille
pour c
pour c
j'ai pe
Ave
gnage
La
l'intel

ou le Sage & l'Athée. 75

en dehors pour tous vos usages & pour tous vos desirs; je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie, vous savez assez qu'il n'y a pas un viscère qui ne soit nécessaire, & qui ne soit secouru dans ses dangers par le jeu continuel des viscères voisins. Les secours dans le corps sont si artificieusement préparés de tous côtés, qu'il n'y a pas une seule veine qui n'ait ses valvules & ses écluses pour ouvrir au sang des passages. Depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils des pieds, tout est art, tout est préparation, moyen & fin. Et, en vérité, on ne peut que se sentir de l'indignation contre ceux qui osent nier les véritables causes finales, & qui ont assez de mauvaise foi ou de fureur pour dire que la bouche n'est pas faite pour parler & pour manger; que ni les yeux ne sont merveilleusement disposés pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les parties de la génération pour engendrer. Cette audace est si folle, que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend témoignage au suprême fabricant.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine; & cela est si vrai,

qu'il est impossible aux efforts de tous les hommes réunis de produire un brin de paille, si le germe n'est pas dans la terre. Et il ne faut pas dire que les germes pourrissent pour produire ; car ces bêtises ne se disent plus.

L'assemblée sentit la vérité de ces preuves plus vivement que tout le reste , parce qu'elles étoient plus palpables. Birton disoit entre ses dents : Faudra-t-il se soumettre à reconnoître un Dieu ? Nous verrons cela : pardieu , c'est une affaire à examiner. Jenni révoit toujours profondément , & étoit touché ; & notre Freind acheva sa phrase.

Non , mes amis , nous ne faisons rien , nous ne pouvons rien faire ; il nous est donné d'arranger , d'unir , de désunir , de nombrer , de peser , de mesurer ; mais *faire* ! quel mot ! il n'y a que l'être nécessaire , l'être existant éternellement par lui-même qui fasse ; voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbéciles ou de si grands fripons. Ils se vantent de

eréer d
la crot
Avo
être sup
qui no

Et o
quoi f
vu ? d
bien ?

Ave
a bâti
est dé
archit

To
a bâti
où Bu
savor
ont é
ment
Vous
tiqui

ou le Sage & l'Athée. 77

créer de l'or, & ils ne pourroient pas créer de la crotte.

Avouons donc, mes amis, qu'il est un être suprême, nécessaire, incompréhensible, qui nous'a faits.

Birton.

Et où est-il cet être ? s'il y en a un, pourquoi se cache-t-il ? Quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? doit-on se cacher quand on a fait du bien ?

Freind.

Avez-vous jamais vu Christophe Wren qui a bâti Saint-Paul de Londres ? Cependant il est démontré que cet édifice est l'ouvrage d'un architecte très-habile.

Birton.

Tout le monde conçoit aisément que Wren a bâti avec beaucoup d'argent ce vaste édifice où Burgefs nous endort quand il prêche. Nous savons bien pourquoi & comment nos peres ont élevé ce bâtiment ; mais pourquoi & comment un dieu auroit-il créé de rien cet univers ? Vous savez l'ancienne maxime de toute l'antiquité :

Rien ne peut rien créer , rien ne retourne à rien ; c'est une vérité dont personne n'a jamais douté. Votre bible même dit expressément que votre Dieu fit le ciel & la terre , quoique le ciel , c'est-à-dire , l'assemblage de tous les astres , soit beaucoup plus supérieur à la terre que cette terre ne l'est au plus petit des grains de sable ; mais votre bible n'a jamais dit que Dieu fit le ciel & la terre avec rien du tout : elle ne prétend point que le Seigneur ait fait la femme de rien ; il la pétrit fort singulièrement d'une côte qu'il arracha à son mari. Le chaos existoit , selon la bible même , avant la terre : donc la matiere étoit aussi éternelle que votre Dieu.

Il s'éleva alors un petit murmure dans l'assemblée ; on disoit : Birton pourroit bien avoir raison ; mais Freind répondit :

Je vous ai , je pense , prouvé qu'il existe une intelligence suprême , une puissance éternelle à qui nous devons une vie passagere ; je ne vous ai point promis de vous expli-

quer
donn
existe
juste
mise
vous
matie
Dieu
Vous
rien ,
est ,
fait v
sa bo

De
Vous
Et mo
Jettez
entier

Mon
là
lui
per
les

ou le Sage & l'Athée. 79

quer le *pourquoi* & le *comment*. Dieu m'a donné assez de raison pour comprendre qu'il existe ; mais non pas assez pour savoir au juste si la matiere lui a été éternellement soumise , ou s'il l'a fait naître dans le tems. Que vous importe l'éternité ou la création de la matiere , pourvu que vous reconnoissiez un Dieu , un maître de la matiere & de vous ? Vous me demandez où Dieu est ; je n'en fais rien , & je ne dois pas le savoir. Je fais qu'il est , & je fais qu'il est notre maître , qu'il fait tout , que nous devons tout attendre de sa bonté.

Birton.

De sa bonté ! Vous moquez-vous de moi. Vous m'avez dit : Servez-vous de vos yeux. Et moi je vous dis : Servez-vous des vôtres. Jetez seulement un coup-d'œil sur la terre entiere , & jugez si votre Dieu seroit bon.

Monsieur Freind sentit bien que c'étoit là le fort de la dispute , & que Birton lui préparoit un rude assaut ; il s'aperçut que les auditeurs , & sur-tout les Américains , avoient besoin de

prendre haleine pour écouter , & lui pour parler. Il se recommanda à Dieu ; on alla se promener sur le til-lac : on prit ensuite du thé dans le yacht , & la dispute réglée recommença.

CHAPITRE IX.

Sur l'Athéisme.

B I R T O N.

PARDIEU, Monsieur, vous n'aurez pas si beau jeu sur l'article de la bonté que vous l'avez eu sur la puissance & sur l'industrie : je vous parlerai d'abord des énormes défauts de ce globe, qui sont précisément l'opposé de cette industrie tant vantée ; ensuite, je mettrai sous vos yeux les crimes & les malheurs perpétuels des habitans, & vous jugerez de l'affection paternelle que, selon vous, le maître a pour eux.

Je commence par vous dire que les gens

ou le Sage & l'Athée. 81

de Gloucester-shire , mon pays , quand ils ont fait naître des chevaux dans leurs haras , les élèvent dans de beaux pâturages , leur donnent ensuite une bonne écurie & de l'avoine & de la paille à foison. Mais , s'il vous plaît , quelle nourriture & quel abri avoient tous ces pauvres Américains du Nord quand nous les avons découverts après tant de siècles ? Il falloit qu'ils courussent trente & quarante milles pour avoir de quoi manger. Toute la côte Boréale de notre ancien monde languit à peu-près sous la même nécessité ; & depuis la Laponie Suédoise jusqu'aux mers septentrionales du Japon , cent peuples traînent leur vie , aussi courte qu'insupportable , dans une disette affreuse au milieu de leurs neiges éternelles.

Les plus beaux climats sont exposés sans cesse à des fléaux destructeurs. Nous y marchons sur des précipices enflammés , recouverts de terrains fertiles , qui sont des pièges de mort. Il n'y a point d'autre enfer sans doute ; & ces enfers se sont ouverts mille fois sous nos pas.

On nous parle d'un déluge universel physiquement impossible, & dont tous les gens sen-

sés rient. Mais , du moins , on nous console , en nous disant qu'il n'a duré que dix mois : il devoit éteindre ces feux , qui depuis ont détruit tant de villes florissantes. Votre Saint Augustin nous apprend qu'il y eut cent villes entieres d'embrasées & d'abîmées en Lybie par un seul tremblement de terre ;¹ des volcans ont bouleversé plusieurs fois la belle Italie. Pour comble de maux , les tristes habitans de la zone glaciale ne sont pas exempts de ces goufres souterrains ; les Islandois , toujours menacés , voient la faim devant eux , cent pieds de glace & cent pieds de flamme à droite & à gauche sur leur mont Héccla ; car tous les grands volcans sont placés sur ces montagnes hideuses.

On a beau nous dire que ces montagnes de deux mille toises de hauteur ne sont rien par rapport à la terre , qui a trois mille lieues de diametre ; que c'est un grain de la peau d'une orange sur la rondeur de ce fruit , que ce n'est pas un pied sur trois mille. Hélas ! qui sommes-nous donc , si les hautes montagnes ne sont sur la terre que la figure d'un pied sur trois mille pieds , & de quatre pouces sur neuf mille pieds ? Nous sommes donc

des an
cepend
qui no
petites
voir no
Après
détruit
des fou
mers d
frigue
celées
entiere
côté de
habitat
Juifs ,
quand
dans u
tiver q
Ce
(cette
si mal
siècles
fécale
dant c
tromp
formé

ou le Sage & l'Athée. 83

des animaux absolument imperceptibles ; & cependant nous sommes écrasés par tout ce qui nous environne , quoique notre infinie petitesse , si voisine du néant , semblât devoir nous mettre à l'abri de tous les accidens. Après cette innombrable quantité de villes détruites , rebâties & détruites encore comme des fourmillières , que dirons-nous de ces mers de sable qui traversent le milieu de l'Afrique & dont les vagues brûlantes , amoncelées par les vents , ont englouti des armées entières ? A quoi servent ces vastes déserts à côté de la belle Syrie ? déserts si affreux, si inhabitables , que ces animaux féroces, appelés *Juifs*, se crurent dans le Paradis - terrestre quand ils passerent de ces lieux d'horreur dans un coin de terre dont on pouvoit cultiver quelques arpens.

Ce n'est pas encore assez que l'homme (cette noble créature) ait été si mal logé , si mal vêtu , si mal nourri pendant tant de siècles ; il naît entre l'urine & de la matiere fécale , pour respirer deux jours ; & , pendant ces deux jours , composés d'espérances trompeuses & de chagrins réels , son corps , formé avec un art inutile , est en proie à tous

les maux qui résultent de cet art même : il vit entre la peste & la vérole ; la source de son être est empoisonnée ; il n'y a personne qui puisse mettre dans sa mémoire la liste de toutes les maladies qui nous poursuivent ; & le médecin des urines en Suisse prétend les guérir toutes ?

Pendant que Birton parloit ainsi , la compagnie étoit toute attentive & toute émue ; le bon homme Paroubé disoit : Voyons comme notre docteur se tirera de là. Jenni même laisse échapper ces paroles à voix basse. Ma foi , il a raison ; j'étois bien fâché de m'être laissé toucher des discours de mon pere ! Monsieur Freind laisse passer cette première bordée qui frappeoit toutes les imaginations ; puis il dit :

Un jeune théologien répondroit par des sophismes à ce torrent de tristes vérités , & vous citeroit St. Basile & St. Cyrille qui n'ont rien à faire ici. Pour moi , Messieurs , je vous avouerai , sans détour , qu'il y a beaucoup

de m
nue
l'a t
mon
vous
vous,
le qu
Lapon
jamai
ou rh
nourri
quand
Les La
mats u
rie est
brûlés
Il es
d'anim
laquel
espece
sont t
millie
la mo
transp
vivent
srique

Ton

ou le Sage & l'Athée. 85

de maux physiques sur la terre ; je n'en diminue pas l'existence ; mais monsieur Birton l'a trop exagéré. Je m'en rapporte à vous, mon cher Parouba ; votre climat est fait pour vous , & il n'est pas si mauvais , puisque ni vous , ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter. Les Esquimaux , les Islandois , les Lapons , les Ostiakes , les Samoyèdes n'ont jamais voulu sortir du leur. Les rangiferes , ou rhennes , que Dieu leur a donnés pour les nourrir , les vêtir & les traîner , meurent quand on les transporte dans une autre zone. Les Lapons même aussi meurent dans les climats un peu méridionaux ; le sud de la Sibérie est trop chaud pour eux : ils se trouveroient brûlés dans le parage où nous sommes.

Il est clair que Dieu a fait chaque espece d'animaux & de végétaux pour la place dans laquelle ils se perpétuent. Les negres , cette espece d'hommes si différente de la nôtre , sont tellement nés pour leur patrie , que des milliers de ces animaux noirs se sont donnés la mort , quand notre barbare avarice les a transportés ailleurs. Le chameau & l'autruche vivent commodément dans les sables de l'Afrique ; le taureau & ses compagnes bondissent

dans les pays gras où l'herbe se renouvelle continuellement pour leur nourriture ; la canele & le girofle ne croissent qu'aux Indes ; le froment n'est bon que dans le peu de pays où Dieu le fait croître. On a d'autres nourritures dans toute votre Amérique depuis la Californie jusqu'au détroit de le Maire ; nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre , non plus qu'en Suede & en Canada. Voilà pourquoi ceux qui fondent dans quelques pays l'essence de leurs rites religieux sur du pain & sur du vin , n'ont consulté que leur climat ; ils font très-bien , eux , de remercier Dieu de l'aliment & de la boisson qu'ils tiennent de sa bonté ; & vous ferez très-bien , vous Américains , de lui rendre grâce de votre maïs , de votre manioc & de votre cassave. Dieu , dans toute la terre , a proportionné les organes & les facultés des animaux , depuis l'homme jusqu'au limaçon , aux lieux où il leur a donné la vie : n'accusons donc pas toujours la Providence quand nous lui devons souvent des actions de grâces.

Venons aux fléaux , aux inondations , aux volcans , aux tremblemens de terre. Si vous

ne con
ramass
les acc
de la
tyran a
innom
Vous n
dans s
vingt v
mais s
vie à
écrits l
trembl
cace &
petits e
dit, d
vu en M
d'un g
les Cy
tête ?
Nou
nous n
de la v
mille H
au plus
nécessa

ou le Sage & l'Athée. 87

ne considérez que ces calamités, si vous ne ramassez qu'un assemblage affreux de tous les accidens qui ont attaqué quelques roues de la machine de cet univers, Dieu est un tyran à vos yeux; si vous faites attention à ses innombrables bienfaits, Dieu est un pere. Vous me citez le rhéteur Augustin, qui, dans son livre des miracles, parle de cent vingt villes englouties à la fois en Lybie; mais songez que cet Africain, qui passa sa vie à se contredire, prodiguoit dans ses écrits la figure de l'exagération: il traitoit les tremblemens de terre comme la grace efficace & la damnation éternelle de tous les petits enfans morts sans baptême. N'a-t-il pas dit, dans son trente-septieme sermon, avoir vu en Ethiopie des races d'hommes pourvues d'un grand œil au milieu du front comme les Cyclopes, & des peuples entiers sans tête?

Nous, qui ne sommes pas peres de l'église, nous ne devons aller ni au-delà, ni en-deçà de la vérité: cette vérité est que, sur cent mille habitations, on en peut compter tout au plus une détruite chaque siècle par les feux nécessaires à la fomentation de ce globe.

Le feu est tellement nécessaire à l'univers entier , que sans lui , il n'y auroit sur la terre ni animaux , ni végétaux , ni minéraux ; il n'y auroit ni soleil , ni étoiles dans l'espace. Ce feu , répandu sous la première écorce de la terre , obéit aux loix générales établies par Dieu-même : il est impossible qu'il n'en résulte quelques désastres particuliers. Or, on ne peut pas dire qu'un artisan soit un mauvais ouvrier , quand une machine immense , formée par lui seul , subsiste depuis tant de siècles sans se déranger. Si un homme avoit inventé une machine hydraulique qui arrosât toute une province & la rendît fertile , lui reprocheriez-vous que l'eau qu'il vous donneroit noyât quelques insectes ?

Je vous ai prouvé que la machine du monde est l'ouvrage d'un être souverainement intelligent & puissant : vous qui êtes intelligens , vous devez l'admirer : vous qui êtes comblés de ses bienfaits , vous devez l'aimer.

Mais les malheureux , dites-vous , condamnés à souffrir toute leur vie , accablés de maladies incurables , peuvent-ils l'admirer & l'aimer ? Je vous dirai , mes amis , que ces maladies si cruelles viennent presque toutes

de no
ont al
du gr
guere
tude
avant
eau
vie ,
conqu
des C
vous
sition
& qu
du ga
l'inco
le res
prit p
qui es
litions
un ar
neber
ruren
La
reuse
ébulit
dépur

ou le Sage & l'Athée. 89

de notre faute , ou de celles de nos peres qui ont abusé de leur corps , & non de la faute du grand fabricant. On ne connoissoit guere de maladies que celle de la décrépitude , dans toute l'Amérique septentrionale , avant que nous vous y eussions apporté cette eau de mort que nous appellons *eau-de-vie* , & qui donne mille maux divers à quiconque en a trop bu. La contagion secrete des Caraïbes , que vous autres jeunes gens vous appelez *Pox* , n'étoit qu'une indisposition légère dont nous ignorons la source , & qu'on guérissoit en deux jours , soit avec du gayac , soit avec du bouillon de tortue ; l'incontinence des Européens transplanta dans le reste du monde cette incommodité , qui prit parmi nous un caractère si funeste , & qui est devenue un fléau si abominable. Nous lisions que le pape Jules II , le pape Léon X , un archevêque de Mayence , nommé Henneberg , le roi de France François I en moururent.

La petite-vérole , née dans l'Arabie-heureuse , n'étoit qu'une foible éruption , une ébullition passagere sans danger , une simple dépuracion du sang ; elle est devenue mor-

telle en Angleterre , comme dans tant d'autres climats ; notre avarice l'a portée dans ce nouveau monde , elle l'a dépeuplé.

Souvenons-nous que , dans le poëme de Milton , ce bēnet d'Adam demande à l'ange Gabriel s'il vivra long-tems. Oui , lui répond l'ange , si tu observes la grande regle , *Rien de trop*. Observez tous cette regle , mes amis ; oseriez-vous exiger que Dieu vous fît vivre , sans douleur , des siècles entiers pour prix de votre gourmandise , de votre ivrognerie , de votre incontinence , de votre abandonnement à d'infâmes passions qui corrompent le sang , & qui abrègent nécessairement la vie ?

J'approuvai cette réponse ; Parouba en fut assez content ; mais Birton ne fut point ébranlé ; & je remarquai dans les yeux de Jenni qu'il étoit encore très-indécis. Birton réplique en ces termes.

Puisque vous vous êtes servi de lieux communs , mêlés avec quelques réflexions nouvelles , j'emploierai aussi un lieu commun

auquel
des fa
Dieu
mis le
ses cr
n'a pu
s'il l'a
Nous
huit r
manes
mille
noïflo
tout e
la terr
pour
de hé
à ceux
nombr
Il n
nation
des do
& en
la ch
Ferdin
à ces
héros

auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables & du verbiage : S'il existoit un Dieu si puissant , si bon , il n'auroit pas mis le mal sur la terre , il n'auroit pas dévoué ses créatures à la douleur & au crime. S'il n'a pu empêcher le mal , il est impuissant ; s'il l'a pu & ne l'a pas voulu , il est barbare. Nous n'avons des annales , que d'environ huit mille années conservées chez les Brachmanes , nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connoissons rien que d'hier ; mais dans cet *hier* tout est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre , & on a été assez imbécille pour donner le nom de grands - hommes , de héros , de demi-dieux , de dieux même à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restoit dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençoient à jouir des douceurs de la paix : les Espagnols arrivent & en massacrent onze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; & Ferdinand, roi de Castille , assigne une pension à ces chiens pour l'avoir si bien servi. Les héros , vainqueurs du nouveau monde , qui

massacrent tant d'innocens désarmés & nuds, font servir sur leur table des gigots d'hommes & de femmes , des fesses , des avant-bras , des mollets en ragoûts ; ils font rôtir sur des brasiers le roi Guatimozin au Mexique ; ils courent au Pérou convertir l'ynca Atahualpa : un nommé Almagro , prêtre , fils de prêtre , condamné à être pendu en Espagne pour avoir été voleur de grand chemin , vient avec un nommé Pizarro signifier au roi , par la voix d'un autre prêtre , qu'un troisieme prêtre , nommé Alexandre VI , souillé d'infestés , d'assassinats & d'homicides , a donné de son plein gré , *proprio motu* , & de sa pleine puissance , non-seulement le Pérou , mais la moitié du nouveau-monde au roi d'Espagne ; qu'Atahualpa doit , sur le champ , se soumettre , sous peine d'encourir l'indignation des apôtres St. Pierre & St. Paul. Et comme ce roi n'entendoit pas la langue Latine plus que le prêtre qui lisoit la bulle , il fut déclaré , sur le champ , incrédule & hérétique : on fit brûler Atahualpa comme on avoit brûlé Guatimozin ; on massacra sa nation , & tout cela , pour ravir de la boue jaune endurcie , qui n'a servi qu'à dépeupler

l'Espag
néglige
homme
Çà ,
fantast
diable
image
cessez
si abon

Cette
au
Jen
eut
ne f
Alr
lu l
Ale
tien
mes
pou
tren
sesp
com

ou le Sage & l'Athée. 93

l'Espagne & à l'appauvrir ; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes quand elle est cultivée.

Çà , mon cher monsieur Freind , si l'être fantastique & ridicule , qu'on appelle le *diable* , avoit voulu faire des hommes à son image , les auroit-il formés autrement ? cessez donc d'attribuer à Dieu un ouvrage si abominable.

Cette tirade fit revenir toute l'assemblée au sentiment de Birton. Je voyois Jenni en triompher en secret ; il n'y eut pas jusqu'à la jeune Parouba qui ne fut saisie d'horreur contre le prêtre Almagro , contre le prêtre qui avoit lu la bulle en Latin , contre le prêtre Alexandre VI , contre tous les chrétiens qui avoient commis tant de crimes inconcevables par dévotion & pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami Freind ; je désespérois de sa cause. Voici pourtant comme il répondit sans s'étonner :

Mes amis , souvenez-vous toujours qu'il existe un Etre suprême ; je vous l'ai prouvé , vous en êtes convaincus ; & , après avoir été forcés d'avouer qu'il est , vous vous efforcez de lui chercher des imperfections , des vices , des méchancetés.

Je suis bien loin de vous dire ; comme certains raisonneurs , que les maux particuliers forment le bien général. Cette extravagance est trop ridicule. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal moral & de mal physique ; mais puisque l'existence de Dieu est certaine , il est aussi très-certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que Dieu existe. Il ne peut être méchant ; car , quel intérêt auroit-il à l'être ? Il y a des maux horribles , mes amis ; eh bien , n'en augmentons pas le nombre. Il est impossible qu'un Dieu ne soit pas bon ; mais les hommes sont pervers , ils font un détestable usage de la liberté que ce grand Etre leur a donnée & dû leur donner , c'est-à-dire , de la puissance d'exécuter leurs volontés , sans quoi ils ne seroient que de pures machines formées par un être méchant pour être brisées par lui.

Tous les Espagnols éclairés conviennent

qu'un p
de cette
qui fon
cond d
les atro
donner
Quint.

Mais
vertu y

Ah !
idée ; p
ment la
trouver

A ces
j'int
Vou
Frei
roub
vous
vice
Jenn
yeux

ou le Sage & l'Athée. 95

qu'un petit nombre de leurs ancêtres abusa de cette liberté jusqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature. Dom Carlos, second du nom, a réparé, autant qu'il a pu, les atrocités auxquelles les Espagnols s'abandonnerent sous Ferdinand & sous Charles-Quint.

Mais amis, si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi.

Birton.

Ah ! ah ! ah ! la vertu ! voilà une plaisante idée ; pardieu je voudrois bien savoir comment la vertu est faite, & où l'on peut la trouver ?

A ces paroles, je ne me contins pas ; j'interrompis Birton à mon tour : Vous la trouverez chez monsieur Freind, lui dis-je, chez le bon Parouba, chez vous-même, quand vous aurez netoyé votre cœur des vices qui le couvrent. Il rougit, Jenni aussi : puis Jenni baissa les yeux, & parut sentir des remords.

Son pere le regarda avec quelque compassion, & poursuivit ainsi son discours :

F R E I N D.

Oui , mes chers amis , il y eut toujours des vertus s'il y eut des crimes. Athenes vit des Socrates , si elle vit des Anitus. Rome eut des Catons , si elle eut des Sylla. Caligula , Néron effrayerent la terre par leurs atrocités ; mais Titus , Trajan , Antonin-le-pieux , Marc-Aurele son fils , la consolèrent par leur bienfaisance : mon ami dira en peu de mots au bon homme Parouba ce qu'étoient les gens dont je parle. J'ai heureusement mon Epictète dans ma poche : ce Epictète n'étoit qu'un esclave ; mais égal à Marc-Aurele par ses sentimens. Ecoutez , puissent tous ceux qui se mêlent d'enseigner les hommes , écouter ce qu'Epictète se dit lui-même ! » C'est Dieu qui m'a créé , je » porte dans moi ; oserais-je le déshonorer » par des pensées infâmes , par des actions » minelles , par d'indignes desirs ? » Sa vie fut conforme à ses discours. Marc-Aurele

sur le c
parties
autreme
fut jam
fut jam
ils écriv
mêmes
être lou
avis , L
Clarke
man of
hors de
er , n'o
Vous
guerres
nations
peint les
que & a
Saint B
d'Irlande
sieurs qui
horreur
de tout
sans so
oris-no
à nos
Tome

ou le Sage & l'Athée. 97

sur le trône de l'Europe & des deux autres parties de notre hémisphère , ne pensa pas autrement que l'esclave Epictète ; l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse , l'autre ne fut jamais ébloui de sa grandeur ; & quand ils écrivirent leurs pensées , ce fut pour eux-mêmes & pour leurs disciples , & non pour être loués dans des journaux. Et , à votre avis , Locke , Newton , Tillotson , Penn , Clarke , le bon homme qu'on appelle *The man of Ross* , tant d'autres dans notre isle & hors de notre isle , que je pourrois vous citer , n'ont-ils pas été des modèles de vertu ?

Vous m'avez parlé , monsieur Birton , des guerres aussi cruelles qu'injustes dont tant de nations se sont rendu coupables ; vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique & au Pérou , vous pouvez y ajouter la Saint Barthelemy de France , & le massacre d'Irlande ; mais n'est-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effusion du sang en horreur ? Les Brachmanes n'ont-ils pas donné de tout tems cet exemple au monde ? & , sans sortir du pays où nous sommes , n'avons-nous pas auprès de nous la Pensylvanie , où nos Philadelphiens , qu'on défigure en

vain par le nom de *Quakres* , ont toujours détesté la guerre ? N'avons-nous pas la Caroline où le grand Locke a dicté ses loix ? Dans ces deux patries de la vertu tous les citoyens sont égaux , toutes les consciences sont libres , toutes les religions sont bonnes ; pourvu qu'on adore un Dieu , tous les hommes y sont freres. Vous avez vu , monsieur Birton , comme au seul nom d'un descendant de Penn , les habitans des montagnes bleues , qui pouvoient vous exterminer , ont mis bas les armes. Ils ont senti ce que c'est que la vertu , & vous vous obstinez à l'ignorer ! Si la terre produit des poisons comme des alimens salutaires , voudrez-vous ne vous nourrir que de poisons ?

Birton.

Ah ! Monsieur , pourquoi tant de poisons ! si Dieu a tout fait , ils sont son ouvrage ; il est le maître de tout , il fait tout ; il dirige la main de Cromwell qui signe la mort de Charles premier ; il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête ; non je ne puis admettre un Dieu homicide.

Ni
vous
verne
ces lo
& d'
premi
mes a
tende
du m
bourr
tainer
mier
Dieu
Ravai
prêch
ni n'o
fait l'
verme
sont
l'hom
& par
frere.
son s
sous l

Freind.

Ni moi non plus. Ecoutez , je vous prie , vous conviendrez avec moi que Dieu gouverne le monde par des loix générales. Selon ces loix , Cromwell , monstre de fanatisme & d'hypocrisie , résolut la mort de Charles premier , pour son intérêt que tous les hommes aiment nécessairement , & qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les loix du mouvement établies par Dieu même , le bourreau coupa la tête de ce roi. Mais certainement Dieu n'assassina pas Charles premier par un acte particulier de sa volonté. Dieu ne fut ni Cromwell , ni Jeffreys , ni Ravaillac , ni Balthazar Gerard , ni le frere-prêcheur Jacques Clément. Dieu ne commet , ni n'ordonne , ni ne permet le crime ; mais il fait l'homme , & il a fait les loix du mouvement : ces loix éternelles du mouvement sont également exécutées par la main de l'homme charitable qui la tend au pauvre , & par la main du scélérat qui égorge son frere. De même que Dieu n'éteignit point son soleil , & n'engloutit point l'Espagne sous la mer , pour punir Cortez , Almagro ,

& Pizarro , qui avoient inondé de sang humain la moitié d'un hémisphère ; de même aussi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres , & ne fait point descendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne pour faire plaisir à ses chers Anglois quand ils ont fait une bonne action : sa providence générale seroit ridicule si elle descendoit dans chaque moment à chaque individu ; & cette vérité est si palpable , que jamais Dieu ne punit sur le champ un criminel par un coup éclatant de sa toute-puissance : il laisse luire son soleil sur les bons & sur les méchans. Si quelques scélérats sont morts immédiatement après leurs crimes , ils sont morts par les loix générales qui président au monde. J'ai lu dans le gros livre d'un French-man , nommé Mézeray , que Dieu avoit fait mourir notre grand Henri V , de la fistule à l'anus , parce qu'il avoit osé s'asseoir sur le trône du roi très-chrétien. Non ; il mourut , parce que les loix générales émanées de la toute-puissance avoient tellement arrangé la matiere , que la fistule à l'anus devoit terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des

loix générales
Dieu à
l'action
dont l'
Enfin
lards d
que l'ex
a plus à
au mor
vient-il
fera-t-il
existe ,

Vot
Dieu a
qu'il n
l'auten
Je voi
Dieu ,
mais r
loix g
malhe
un ét
pardo
ne m

loix générales imprimées par la main de Dieu à la matiere. Tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin , sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique , souvenons-nous que l'existence de Dieu est démontrée , il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez Dieu au monde , l'assassinat de Charles I , en devient-il plus légitime ? Son bourreau vous en fera-t-il plus cher ? Dieu existe , il suffit. S'il existe , il est juste. Soyez donc justes.

Birton.

Votre petit argument sur le concours de Dieu a de la finesse & de la force , quoiqu'il ne disculpe pas entièrement Dieu d'être l'auteur du mal physique & du mal moral. Je vois que la maniere dont vous excusez Dieu , fait quelque impression sur l'assemblée ; mais ne pouvoit-il pas faire en sorte que ses loix générales n'entraînassent pas tant de malheurs particuliers ? Vous m'avez prouvé un être éternel & puissant ; & , Dieu me pardonne , j'ai craint un moment que vous ne me fissiez croire en Dieu ; mais j'ai de

terribles objections à vous faire : Allons , Jenni , prenons courage , ne nous laissons point abattre.

CHAPITRE X.

Sur l'Athéisme.

LA nuit étoit venue , elle étoit belle , l'atmosphère étoit une voûte d'azur transparent , semée d'étoiles d'or ; ce spectacle touche toujours les hommes , & leur inspire une douce rêverie ; le bon Parouba admiroit le ciel comme un Allemand admire Saint-Pierre de Rome , ou l'opéra de Naples , quand il le voit pour la première fois. Cette voûte est bien hardie , disoit Parouba à Freind ; & Freind lui disoit : Mon cher Parouba , il n'y a point de voûte ; ce ceintre bleu n'est autre chose qu'une étendue de nuages légers que Dieu a tellement disposés & combinés avec la mécanique de vos yeux , qu'en quelque endroit que vous soyiez , vous êtes toujours au centre de votre promenade , & vous voyez

ce qu'
le ciel

Et c
comm

autour

loin d

souven

diffère

vous

mille

le télé

voir n

lunes

incon

lumièr

globes

planet

étoile-

genou

dieu.

rable

Birton

ainsi.

Eh

ou le Sage & l'Athée. 103

ce qu'on nomme le *ciel* , & qui n'est point le ciel , arrondi sur votre tête.

Et ces étoiles , monsieur Freind ? Ce sont , comme je vous l'ai déjà dit , autant de soleils autour desquels tournent d'autres mondes ; loin d'être attachées à cette voûte bleue , souvenez-vous qu'elles en sont à des distances différentes & prodigieuses : cette étoile que vous voyez est à douze cent millions de mille pas de notre soleil. Alors il lui montra le télescope qu'il avoit apporté : il lui fit voir nos planetes , Jupiter avec ses quatre lunes , Saturne avec ses cinq lunes & son inconcevable anneau lumineux ; c'est la même lumière , lui disoit-il , qui part de tous ces globes , & qui arrive à nos yeux , de cette planette-ci en un quart-d'heure ; de cette étoile-ci , en six mois. Parouba se mit à genoux , & dit : Les cieux annoncent un dieu. Tout l'équipage étoit autour du vénérable Freind ; regardoit & admiroit. Le coriace Birton avança sans rien regarder , & parla ainsi.

Birton.

Eh bien soit , il y a un Dieu , je vous

l'accorde ; mais qu'importe à vous & à moi ? qu'y a-t-il entre l'Etre infini & nous autres vers de terre ? quel rapport peut-il exister de son essence à la nôtre ? Epicure , en admettant des dieux dans les planetes , avoit bien raison d'enseigner qu'ils ne se mêloient nullement de nos sottises & de nos horreurs ; que nous ne pouvions ni les offenser , ni leur plaire ; qu'ils n'avoient nul besoin de nous , ni nous d'eux. Vous admettez un dieu plus digne de l'esprit humain que les dieux d'Epicure , & que tous ceux des Orientaux & des Occidentaux. Mais si vous disiez comme tant d'autres , que ce dieu a formé le monde & nous pour sa gloire ; qu'il exigea autrefois des sacrifices de bœufs pour sa gloire ; qu'il apparut pour sa gloire sous notre forme de bipedes , &c ; vous diriez , ce me semble , une chose absurde qui feroit rire tous les gens qui pensent. L'amour de la gloire n'est autre chose que de l'orgueil ; & l'orgueil n'est que de la vanité : un orgueilleux est un fat que Shakespear jouoit sur son théâtre : cette épithete ne peut pas plus convenir à Dieu que celle d'injuste , de cruel , d'inconstant. Si Dieu a daigné faire ,

ou
ou plut
être qu
Je vous
de ce d
venir à

Oui ,
les ame
jour ,

Heur
d'âne !
l'a dit

Sa j

N'al
déclam
quand
une an
possed
eux-m

ou le Sage & l'Athée. 105

ou plutôt arranger l'univers , ce ne doit être que dans la vue d'y faire des heureux. Je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein , le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

Freind.

Oui , sans doute , il y a réussi avec toutes les ames honnêtes ; elles seront heureuses un jour , si elles ne le sont pas aujourd'hui.

Birton.

Heureuses ! quel rêve ! quel conte de peau-d'âne ! où , quand , comment ? qui vous l'a dit ?

Freind.

Sa justice.

Birton.

N'allez-vous pas me dire , après tant de déclamateurs , que nous vivrons éternellement quand nous ne serons plus, que nous possédons une ame immortelle , ou plutôt qu'elle nous possède , après nous avoir avoué que les juifs eux-mêmes , les juifs auxquels vous vous

vantez d'avoir été subrogés , n'ont jamais soupçonné seulement cette immortalité de l'ame jusqu'au tems d'Hérode ? Cette idée d'une ame immortelle avoit été inventée par les Brachmanes , adoptée par les Perses , les Chaldéens , les Grecs , ignorés très-long-tems de la malheureuse petite horde judaïque , mere des plus infâmes superstitions. Hélas ! Monsieur , savons - nous seulement si nous avons une ame ? savons-nous si les animaux dont le sang fait la vie comme il fait la nôtre , qui ont , comme nous , des volontés , des appétits , des passions , des idées , de la mémoire , de l'industrie , savez-vous , dis-je , si ces êtres , aussi incompréhensibles que nous , ont une ame , comme on prétend que nous en avons une ?

J'avois cru jusqu'à présent qu'il est dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps , de marcher par nos piés , de prendre par nos mains , de voir par nos yeux , d'entendre par nos oreilles , de sentir par nos nerfs , de penser par notre tête , &c que tout cela étoit ce que nous appellons l'*ame* ; mot vague qui ne signifie au fond que le principe inconnu

ou

de nos f
ce princ
la natur
connoît

Oui

Nou
parlé

Oui

N'est-i
pere &
déchir
qu'inv
sentie
dons
en a-
mier
prem
ne la
penti

ou le Sage & l'Athée. 107

de nos facultés. J'appellerai Dieu , avec vous , ce principe intelligent & puissant qui anime la nature entiere ; mais a-t-il daigné se faire connoître à nous ?

Freind.

Oui , par ses œuvres.

Birton.

Nous a-t-il dicté ses loix , nous a-t-il parlé ?

Freind.

Oui , par la voix de notre conscience. N'est-il pas vrai que , si vous aviez tué votre pere & votre mere , votre conscience vous déchireroit par des remords aussi affreux qu'involontaires ? cette vérité n'est-elle pas sentie & avouée par l'univers entier ? Descendons maintenant à de moindres crimes : y en a-t-il un seul qui ne vous effraie au premier coup-d'œil , qui ne vous fasse pâlir la premiere fois que vous le commettez , & qui ne laisse dans votre cœur l'aiguillon du repentir ?

Birton.

Il faut que je l'avoue.

Freind.

Dieu vous a donc expressement ordonné, en parlant à votre cœur, de ne vous souiller jamais d'un crime évident. Et quant à toutes ces actions équivoques que les uns condamnent & que les autres justifient, qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre cette grande loi du premier des Zoroastres, tant remarquée de nos jours par un auteur François ? « Quand tu ne fais si l'action que tu » médites est bonne ou mauvaise, abstiens-toi ».

Birton.

Cette maxime est admirable ; c'est, sans doute, ce qu'on a jamais dit de plus beau, c'est-à-dire, de plus utile, en morale ; & cela me feroit presque penser que Dieu a suscité de tems en tems des sages qui ont enseigné la vertu aux hommes égarés. Je vous demande pardon d'avoir raillé de la vertu.

Freind.

ou

Dema
peut la
les tran

Quo
de m'ê
nées ?

Il vo
les on
vous di
comme
peut rie
Brachm
nerent
célestes
dans f
une es
rah ;
sicles
la terr

Ton

Freind.

Demandez-en pardon à l'Etre éternel , qui peut la récompenser éternellement , & punir les transgresseurs.

Birton.

Quoi ! Dieu me puniroit éternellement de m'être livré à des passions qu'il m'a données ?

Freind.

Il vous a donné des passions avec lesquelles on peut faire du bien & du mal. Je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais, ni comment il vous punira ; car personne n'en peut rien savoir : je vous dis qu'il le peut. Les Brachmanes furent les premiers qui imaginèrent une prison éternelle pour les substances célestes qui s'étoient révoltées contre Dieu dans son propre palais , il les enferma dans une espece d'enfer qu'ils appelloient *ondérah* ; mais , au bout de quelques milliers de siècles , il adoucit leurs peines , les mit sur la terre , & les fit hommes ; c'est de là que

vient notre mélange de vices & de vertus ; de plaisirs & de calamités. Cette imagination est ingénieuse : la fable de Pandore & de Prométhée l'est encore davantage. Des nations grossières ont imité grossièrement la belle fable de Pandore. Ces inventions sont des rêves de la philosophie orientale, tout ce que je puis vous dire , c'est que si vous avez commis des crimes en abusant de votre liberté , il vous est impossible de prouver que Dieu soit incapable de vous en punir : je vous en défie.

Birton.

Attendez : vous pensez que je ne peux pas vous démontrer qu'il est impossible au grand être de me punir : par ma foi , vous avez raison ; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela étoit impossible , & je n'en suis jamais venu à bout. J'avoue que j'ai abusé de ma liberté , & que Dieu peut m'en châtier ; mais , pardieu , je ne serai pas puni quand je ne serai plus.

Freind.

Le meilleur parti que vous ayiez à prendre

ou le Sage & l'Athée. III

est d'être honnête homme tandis que vous
existez.

Birton.

D'être honnête homme pendant que j'exis-
te ? Oui , je l'avoue ; oui , vous avez
raison , c'est le parti qu'il faut prendre.

*Je voudrois , mon cher ami , que vous
eussiez été témoin de l'effet que firent
les discours de Freind sur tous les
Anglois & sur tous les Américains.
Birton , si évaporé & si audacieux ,
prit tout-à-toup un air recueilli &
modeste ; Jenni , les yeux mouillés
de larmes , se jetta aux genoux de
son pere , & son pere l'embrassa.
Voici enfin la derniere scene de cette
dispute si épineuse & si intéressante :*

CHAPITRE XI.

Sur l'Athéisme.

B I R T O N.

JE conçois bien que le grand Etre , le maître de la nature , est éternel ; mais nous qui n'étions pas hier , pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future ? Tout périt sans retour autour de nous , depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.

Freind.

Non , rien ne périt ; tout change ; les germes impalpables des animaux & des végétaux subsistent , se développent & perpétuent les especes. Pourquoi ne voudriez-vous pas que Dieu conservât le principe qui vous fait agir & penser , de quelque nature qu'il puisse être ? Dieu me garde de faire un systême ; mais certainement il y a dans nous quelque

ou le Sage & l'Athée. 113

chose qui pense & qui veut : ce quelque chose , que l'on appelloit autrefois une *monade* , ce quelque chose est imperceptible. Dieu nous l'a donnée , ou peut-être , pour parler plus juste , Dieu nous a donnés à elle. Etes-vous bien sûr qu'il ne peut la conserver ? Songez , examinez , pouvez-vous m'en fournir quelque démonstration ?

Birton.

Non , j'en ai cherché dans mon entendement , dans tous les livres des athées , & sur-tout dans le troisieme chant de Lucrece ; j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraisemblances.

Freind.

Et sur ces simples vraisemblances , nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes ? nous vivrions en brutes , n'ayant pour regle que nos appétits , & pour frein , que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle ? (car on veut toujours détruire ce qu'on craint) pensez-y bien ,

monſieur Birton , réfléchiffez-y ſérieuſement , mon fils Jenni ; n'attendre de Dieu ni châ- timent ni récompénſe , c'eſt être véritablement athée. A quoi ſerviroit l'idée d'un dieu qui n'auroit ſur vous aucun pouvoir ? c'eſt comme ſi l'on diſoit : Il y a un roi de la Chine qui eſt très-puiſſant. Je réponds : Grand bien lui faſſe , qu'il reſte dans ſon manoir , & moi dans le mien : je ne me ſoucie pas plus de lui qu'il ne ſe ſoucie de moi ; il n'a pas plus de juridiction ſur ma perſonne , qu'un chanoine de Windſor n'en a ſur un membre de notre parlement : alors je ſuis mon dieu à moi-même , je ſacrifie le monde entier à mes fantaifiſes , ſi j'en trouve l'occafion ; je ſuis ſans loi , je ne regarde que moi. Si les autres êtres ſont moutons , je me fais loup , ſ'ils ſont poules , je me fais renard.

Je ſuppoſe (ce qu'à Dieu ne plaiſe) que toute notre Angleterre ſoit athée par principes ; je conviens qu'il pourra ſe trouver pluſieurs citoyens qui , nés tranquilles & doux , aſſez riches pour n'avoir pas beſoin d'être injuſtes , gouvernés par l'honneur , & , par conſéquent , attentifs à leur conduite , pour-

ront
veron
douce
dans
mais
punite
pour
liens
crime
les ſa
vienn
ne ſer
nos v
partie
rables
perdu
tr'eux
pintes
tête ;
aſſaſſi
cercle
Qu
leurs v
ils ve
plus d
Les

ou le Sage & l'Athée. 115

ront vivre ensemble en société : ils cultiveront les beaux-arts par qui les mœurs s'adouciſſent ; ils pourront vivre dans la paix , dans l'innocente gaîté des honnêtes gens ; mais l'athée pauvre & violent , sûr de l'impunité , fera un ſor s'il ne vous aſſaſſine pas pour voler votre argent. Dès-lors , tous les liens de la ſociété ſont rompus , tous les crimes ſecrets inondent la terre , comme les ſauterelles , à peine d'abord apperçues , viennent ravager les campagnes : le bas peuple ne ſera qu'une horde de brigands , comme nos voleurs , dont on ne pend pas la dixieme partie à nos ſeſſions ; ils paſſent leurs miſérables vies dans des tavernes avec des filles perdues ; ils les battent , ils ſe battent entr'eux ; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils ſe ſont caſſés la tête ; ils ſe réveillent pour voler & pour aſſaſſiner ; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités.

Qui retiendra les grands & les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler ? Un roi athée eſt plus dangereux qu'un Ravailac fanatique.

Les athées fourmilloient en Italie au quin-

zieme siècle : qu'en arriva-t-il ? Il fut aussi commun d'empoisonner que de donner à souper , & d'enfoncer un stilet dans le cœur de son ami que de l'embrasser ; il y eut des professeurs du crime comme il y a aujourd'hui des maîtres de musique & de mathématique. On choissoit exprès les temples pour y assassiner les princes aux pieds des autels. Le pape Sixte IV & un archevêque de Pise firent assassiner ainsi les deux princes les plus accomplis de l'Europe. (Mon cher ami , me dit Freind , dites , je vous prie , à Parouba & à ses enfans ce que c'est qu'un pape & un archevêque , & dites-leur sur-tout qu'il n'est plus de pareils monstres). Mais continuons. Un duc de Milan fut assassiné de même au milieu d'une église. On ne connoît que trop les étonnantes horreurs d'Alexandre VI. Si de telles mœurs avoient subsisté , l'Italie auroit été plus déserte que ne l'a été le Pérou après son invasion.

La croyance d'un dieu rémunérateur des bonnes actions , punisseur des méchantes , pardonneur des fautes légères , est donc la croyance la plus utile au genre humain ; c'est le seul frein des hommes puissans qui com-

ou
metten
le seul
adroite
dis pas
nécessa
reroien
funeste
vorera
titieux
les hor
marqu
on ne
lement
se trou
le supe
eu que
Iphigé
fanatic
& cro
d'obli
dans u
filles
un au
un c
brûler
& le

ou le Sage & l'Athée. 117

mettent insolemment les crimes publics , c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets. Je ne vous dis pas , mes amis , de mêler à cette croyance nécessaire des superstitions qui la déshonoreront , & qui même pourroient la rendre funeste : l'athée est un monstre qui ne dévorera que pour appaiser sa faim ; le superstitieux est un autre monstre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée ; mais on ne guérit jamais les superstitieux radicalement : l'athée est un homme d'esprit qui se trompe , mais qui pense par lui-même ; le superstitieux est un sot brutal qui n'a jamais eu que les idées des autres. L'Athée violera Iphigénie prête à épouser Achille ; mais le fanatique l'égorgera pieusement sur l'autel , & croira que Jupiter lui en aura beaucoup d'obligation ; l'athée dérobera un vase d'or dans une église pour donner à souper à des filles de joie ; mais le fanatique célébrera un auto-da-fé dans cette église , & chantera un cantique juif à plein gosier en faisant brûler des juifs. Oui , mes amis , l'athéisme & le fanatisme sont les deux poles d'un

univers de confusion & d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux poles ; marchez d'un pas ferme dans ce sentier ; croyez un dieu bon , & soyez bons. C'est tout ce que les grands législateurs Locke & Penn demandent à leurs peuples.

Répondez-moi , monsieur Birton , vous & vos amis ; quel mal peut vous faire l'adoration d'un dieu jointe au bonheur d'être honnête homme ? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle : qui de nous alors ne voudroit pas avoir vécu dans l'innocence ? Voyez comme notre méchant Richard III meurt dans Shekespear , comme les spectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter son imagination. Voyez comme expire Charles IX de France, après la St. Barthelemi. Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait ; son crime le déchire ; son sang jaillit par ses pores ; & tout le sang qu'il fit couler crie contre lui. Soyez sûr que de tous ces monstres il n'en est aucun qui n'ait vécu dans les tourmens du remords , & qui n'ait fini dans la rage du désespoir.

ou

Retou

BIRT

vantage

Oui , d

On

rouba :

per : i

larmes

console

pas d'a

de dou

minabl

qu'inne

tout-à

d'empo

j'ai cru

vage h

comm

pour f

CHAPITRE XII.

Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.

BIRTON & ses amis ne purent tenir d'avantage ; ils se jeterent aux genoux de Freind. Oui , dit Birton , je crois en Dieu & en vous.

On étoit déjà près de la maison de Parouba : on y soupa ; mais Jenni ne put souper : il se tenoit à l'écart , il fondoit en larmes ; son pere alla le chercher pour le consoler. Ah ! lui dit Jenni , je ne méritois pas d'avoir un pere tel que vous : je mourrai de douleur d'avoir été séduit par cette abominable Clive-Hart ; je suis la cause , quoiqu'innocente , de la mort de Primerose ; & tout-à-l'heure , quand vous nous avez parlé d'empoisonnement , un frisson m'a saisi ; j'ai cru voir Clive-Hart présentant le breuvage horrible à Primerose. O ciel ! ô Dieu ! comment ai-je pu avoir l'esprit assez aliéné pour suivre une créature si coupable ! mais

elle me trompa ; j'étois aveugle, je ne fus détrompé que peu de tems avant qu'elle fût prise par les Sauvages : elle me fit presque l'aveu de son crime dans un mouvement de colere : depuis ce moment , je l'eus en horreur ; & , pour mon supplice , l'image de Primerose est sans cesse devant mes yeux ; je la vois , je l'entends , elle me dit : Je suis morte , parce que je t'aimois.

Monsieur Freind se mit à sourire d'un sourire de bonté , dont Jenni ne put comprendre le motif : son pere lui dit qu'une vie irréprochable pouvoit seule réparer les fautes passées ; il le ramena à table comme un homme qu'on vient de retirer des flots où il se noyoit. Je l'embrassai , je le flattai , je lui donnai du courage : nous étions tous attendris ; nous appareillâmes le lendemain pour retourner en Angleterre , après avoir fait des présens à toute la famille de Parouba : nos adieux furent mêlés de larmes sinceres. Birton & ses camarades , qui n'avoient jamais été qu'évaporés , sembloient déjà raisonnables.

Nous étions en pleine mer , quand Freind dit à Jenni en ma présence : Eh bien , mon
fils ,

ou

filz , le
& ten
cher ?
traits
çoient
précipi
Freind
vante ,

Frein
sûres de
par to
Maryla
acquis
connoi
assez h
de la m
filz cert
& avec

Jenn
du déf
vous p
ment si
puis les
ment d
marade
vous di
Tom

ou le Sage & l'Athée. 121

fil, le souvenir de la belle , de la vertueuse & tendre Primerose vous est donc toujours cher ? Jenni se désespéra à ces paroles ; les traits d'un repentir inutile & éternel perçoient son cœur , & je craignis qu'il ne se précipitât dans la mer. Eh bien , lui dit Freind , consolez-vous , Primerose est vivante , & elle vous aime.

Freind en effet en avoit reçu des nouvelles sûres de ce domestique affidé , qui lui écrivoit par tous les vaisseaux qui partoient pour Maryland. Monsieur Mead , qui a depuis acquis une si grande réputation pour la connoissance de tous les poisons , avoit été assez heureux pour tirer Primerose des bras de la mort. Monsieur Freind fit voir à son fils cette lettre qu'il avoit relue tant de fois , & avec tant d'attendrissement.

Jenni passa , en un moment , de l'excès du désespoir à celui de la félicité ; je ne vous peindrai point les effets de ce changement si subit : plus j'en suis faisi , moins je puis les exprimer ; ce fut le plus beau moment de la vie de Jenni. Birton & ses camarades partagerent une joie si pure. Que vous dirai-je enfin ? l'excellent Freind leur

122 *Jenni , ou le Sage &c.*

a servi de pere à tous ; les noces du beau Jenni & de la belle Primerose se sont faites chez le docteur Mead ; nous avons marié aussi Birton qui étoit tout changé. Jenni & lui sont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Angleterre. Vous conviendrez qu'un sage peut guérir des fous.

J

P

PLUS
vu Jean
d'Issoi
tout l
chaud
de m
le jour
qui cu
& qui
les aid
capitat
pas pu
Jean
des Au
& ils a
de pet
vient
rencon

Le t

J E A N N O T

E T

C O L I N.

P L U S I E U R S personnes dignes de foi ont vu Jeannot & Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne , ville fameuse dans tout l'univers par son collège & par ses chaudrons. Jeannot étoit fils d'un marchand de mulets très-renommé , & Colin devoit le jour à un brave laboureur des environs , qui cultivoit la terre avec quatre mulets , & qui , après avoir payé la taille , le taillon , les aides & gabelles , le fou pour livre , la capitation & les vingtiemes , ne se trouvoit pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot & Colin étoient fort jolis pour des Auvergnacs ; ils s'aimoient beaucoup , & ils avoient ensemble de petites privautés , de petites familiarités , dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le tems de leurs études étoit sur le point

de finir , quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs , avec une veste de Lyon de fort bon goût : le tout étoit accompagné d'une lettre à monsieur de la Jeannotiere. Colin admira l'habit , & ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus , se regarda au miroir , & méprisa tout le monde. Quelque tems après , un valet-de-chambre arrive en poste , & apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de la Jeannotiere ; c'étoit un ordre de monsieur son pere , de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise , en tendant la main à Colin avec un fourire de protection assez noble. Colin sentit son néant , & pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que monsieur Jeannot le pere avoit acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux. Monsieur Jeannot étoit bien fait , sa femme aussi , & elle avoit

encore
pour
fortun
à son
entrep
talent
plus d
fait p
la fem
not fu
entra
dans l
aller ;
menfe
garden
yeux d
avez p
& fon
ne lise
le pere
notiere
au bou
sieur l
Paris d
Colin
de con

encore de la fraîcheur. Ils allerent à Paris pour un procès qui les ruinoit , lorsque la fortune , qui élève & qui abaisse les hommes à son gré , les présenta à la femme d'un entrepreneur des armées , homme d'un grand talent , & qui pouvoit se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame : la femme de Jeannot plut à monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise , il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau , il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins , qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles , ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir ; ils vous envient au hasard , & font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le pere , qui fut bientôt monsieur de la Jeannotiere , & qui , ayant acheté un marquisat au bout de six mois , retira de l'école monsieur le marquis son fils , pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin , toujours tendre , écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade , &

lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Le pere & la mere donnerent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur , qui étoit un homme du bel-air , & qui ne savoit rien , ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur vouloit que son fils apprît le Latin , madame ne le vouloit pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui étoit célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire d'abord : Monsieur , comme vous savez le Latin , & que vous êtes un homme de la cour..... Moi , Monsieur , du Latin ! je n'en fais pas un mot , répondit le bel-esprit , & bien m'en a pris. Il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue , quand on ne partage pas son application entre elle & des langues étrangères. Voyez toutes nos dames , elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de graces ; elles n'ont sur nous cette supériorité , que parce qu'elles ne savent pas le Latin.

Eh bien , n'avois-je pas raison ? dit ma-

dame.

d'esprit

vous vo

feroit p

coméd

Latin q

en Lati

Mor

condan

marqu

noître

qu'app

qu'il f

pas lu

quoi c

neur.

ses ter

les ch

pas. C

pour

de Pa

de fav

Vo

j'ai e

appel

repar

dame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; & vous voyez bien que s'il savoit le Latin, il seroit perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie & l'opéra en Latin? Plaide-t-on en Latin quand on a un procès? Fait-on l'amour en Latin?

Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, & il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son tems à connoître Cicéron, Horace & Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc? Car encore faut-il qu'il sache quelque chose; ne pourroit-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart-de-cercle pour voyager, & on va très-commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le pere; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, l'*astronomie*. Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les

astres dans ce monde ? & faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse , quand il la trouve à point nommé dans l'almanach , qui lui enseigne , de plus , les fêtes mobiles , l'âge de la lune , & celui de toutes les princesses de l'Europe ?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis étoit au comble de la joie ; le pere étoit très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disoit-il. A être aimable , répondit l'ami que l'on consultoit ; & s'il fait *les moyens de plaire* , il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mere , sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame , à ce discours , embrassa le gracieux ignorant , & lui dit : On voit bien , Monsieur , que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne seroit pas mal qu'il fût un peu d'histoire. Hélas ! madame , à quoi cela est-il bon ? répondit-il ? il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes , comme le disoit un de nos beaux-esprits , ne sont que des fables

conven
chaos . q
porte à
ait inst
son suc
Rien

neur ;
amas
toutes
avis , &
fer tou
trie. Ce
surface
tent p
esprit
cercle
quoiqu
passer
n'est q

Mon
trop ce
ils fur

Un
contin
cervea
il a be

convenues ; & pour les modernes , c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France , & que son successeur ait été begue ?

Rien n'est mieux dit , s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connoissances inutiles ; mais de toutes les sciences la plus absurde , à mon avis , & celle qui est la plus capable d'étouffer toute espece de génie , c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces , des lignes & des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche , quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie , en vérité , n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur & madame n'entendoient pas trop ce que le gouverneur vouloit dire , mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme monsieur le marquis , continua-t-il , ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si , un jour , il a besoin d'un géometre sublime pour lever

le plan de ses terres , il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux tems les plus reculés , il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur , heureusement né , n'est ni peintre , ni musicien , ni architecte , ni sculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut , sans doute , mieux les protéger que de les exercer ; il suffit que monsieur le marquis ait du goût ; c'est aux artistes à travailler pour lui ; & c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris , parce qu'en effet ils savent , à la longue , juger de toutes les choses qu'ils commandent & qu'ils paient.

L'aimable ignorant prit alors la parole , & dit : Vous avez très-bien remarqué , Madame , que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi , est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès ? S'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie ? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se

leve auj
t-on à se
Rhin ? M
de la Je
initié qu
monsieur
génie pa
enfin , q
qu'un je
casion ,
me souvi
la plus a
dont j'ai
par un B
point la
de botan
mençoit
soit par
c'est le b
fort prof
depuis qu
dre ses a
c'étoit la
un état b
seroit int
de barbi
savez qu

leve aujourd'hui avec le soleil ? S'informer-t-on à souper si Clodion le chevelu passa le Rhin ? Non , sans doute s'écria la marquise de la Jeannotiere , que ses charmes avoient initié quelquefois dans le beau monde , & monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tout ce fatras ; mais , enfin , que lui apprendra-t-on ? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion , comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé , que la plus agréable des sciences étoit une chose dont j'ai oublié le nom , mais qui commence par un *B*. Par un *B* , madame ? ne seroit-ce point la botanique. Non , ce n'étoit point de botanique qu'il me parloit ; elle commençoit , vous dis-je , par un *B* , & finissoit par un *on*. Ah ! j'entends , madame , c'est le blason ; c'est , à la vérité , une science fort profonde ; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portieres de son carosse ; c'étoit la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs , cette étude seroit infinie ; il n'y a point , aujourd'hui , de barbier qui n'ait ses armoiries ; & vous savez que tout ce qui devient commun est

peu fêté. Enfin , après avoir examiné le fort & le foible des sciences , il fut décidé que monsieur le marquis apprendroit à danser.

La nature qui fait tout , lui avoit donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux , c'étoit de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeunesse , jointes à ce don supérieur , le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes ; & ayant la tête toute pleine de chansons , il en fit pour ses maîtresses. Il pilloit *Bacchus & l'Amour* dans un vaudeville , la nuit & le jour dans un autre , les charmes & les alarmes dans un troisieme ; mais comme il y avoit toujours dans ses vers des pieds de plus ou de moins qu'il n'en falloit , il les faisoit corriger moyennant vingt louis d'or par chanson , & il fut mis dans l'*Année littéraire* au rang des la Fare , des Chaulieu , des Hamilton , des Sarrazin & des Voiture.

Madame la marquise crut alors être la mere d'un bel-esprit , & donna à souper aux beaux-esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée ; il acquit l'art de parler sans s'entendre , & se perfectionna dans

l'habitude

l'habitude
pere le v
de ne lu
car il lui
la robe.
nobles ,
pour son
L'amour
giment.
ses pare
vivre en

Une j
qui n'av
lut bien
grands l
la Jean
épousan
elle , se
ne lui é
degrés ,
Elle lui
conseil
pere &
posa le
splende
joie la
Tom

l'habitude de n'être propre à rien. Quand son pere le vit si éloquent , il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le Latin , car il lui auroit acheté une grande charge dans la robe. La mere, qui avoit des sentimens plus nobles , se chargea de solliciter un régiment pour son fils ; & , en attendant , il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup , pendant que ses parens s'épuisoient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité , leur voisine , qui n'avoit qu'une fortune médiocre , voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur & de madame de la Jeannotiere , en se les appropriant , & en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle , se laissa aimer , lui fit entrevoir qu'il ne lui étoit pas indifférent , le conduisit par degrés , l'enchantait , le subjuguait sans peine. Elle lui donnoit tantôt des éloges , tantôt des conseils ; elle devint la meilleure amie du pere & de la mere. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parens , éblouis de la splendeur de cette alliance , acceptèrent avec joie la proposition. Ils donnerent leur fils

unique à leur amie intime. Le jeune marquis alloit épouser une femme qu'il adoroit, & dont il étoit aimé; les amis de la maison les félicitoient; on alloit rédiger les articles en travaillant aux habits de nûces & à l'épithalame.

Il étoit, un matin, aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime & l'amitié alloient lui donner; ils goûtoient dans une conversation tendre & animée les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeoient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet-de-chambre de madame la mere arrive tout éfaré: Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de monsieur & de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, & je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure là: Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vite. Il y court, il arrive à la maison; son pere étoit déjà emprisonné: tous les domestiques avoient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avoient pu. Sa mere étoit seule, sans secours, sans consola-

tion, no
rien que
té, de se
Après
la mere
pas; cet
elle est
réponds
l'amener
il la trou
fort aim
la Jeann
abandon
cette par
veux to
femme-c
férence.
tourné,
dans ma
engagen
Le m
alla che
ses dou
des con
comme
sais rien

tion , noyée dans les larmes ; il ne lui restoit rien que le souvenir de sa fortune , de sa beauté , de ses fautes & de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-tems pleuré avec la mere , il lui dit enfin : Ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdûment , elle est plus généreuse encore que riche , je réponds d'elle , je vole à elle , & je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse , il la trouve tête-à-tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi ! c'est vous , monsieur de la Jeannotiere , que venez - vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mere ? Allez chez cette pauvre femme , & dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme-de chambre , & je lui donnerai la préférence. Mon garçon , tu me parois assez bien tourné , lui dit l'officier , si tu veux entrer dans ma compagnie , je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait , la rage dans le cœur , alla chercher son ancien gouverneur , déposa ses douleurs dans son sein , & lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne fais rien , vous ne m'avez rien appris , & vous

êtes la première cause de mon malheur , & il sanglotoit en lui parlant ainsi. Faites des romans , lui dit un bel-esprit qui étoit là , c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme , plus désespéré que jamais , courut chez le confesseur de sa mere ; c'étoit un théatin très-accrédité ; qui ne dirigeoit que les femmes de la première considération. Dès qu'il le vit , il se précipita vers lui : Eh mon dieu , monsieur le marquis , où est votre carrosse ? comment se porte la respectable madame la marquise votre mere ? le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquoit , le théatin prenoit une mine plus grave , plus indifférente , plus imposante : Mon fils , voilà où Dieu vous vouloit , les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur ; Dieu a donc fait la grâce à votre mere de la réduire à la mendicité ? Oui , monsieur. Tant mieux , elle est sûre de son salut. Mais , mon pere , en attendant , n'y auroit-il pas moyen d'obtenir quelque chose dans ce monde ? Adieu , mon fils ; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir ; il fut

traité à
& appri
une den
sa vie.

Com
ment d
roulant
couvert
suivie d
gées. Il
homme
rond &
gaieté.
fiérem
lui. La
d'un p
tems
abîmé
t-il , j
le mar
C'est
petit
court
not r
couv
dit C

traité à peu près de même par tous ses amis , & apprit mieux à connoître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il étoit plongé dans l'accablement du désespoir , il vit avancer une chaise roulante à l'antique , espece de tombereau couvert , accompagnée de rideaux de cuir , suivie de quatre charettes énormes toutes chargées. Il y avoit dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu ; c'étoit un visage rond & frais qui respiroit la douceur & la gaieté. Sa petite femme , brune & assez grossièrement agréable , étoit cahotée à côté de lui. La voiture n'alloit pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile , abîmé dans sa douleur. Eh mon Dieu , s'écria-t-il , je crois que c'est là Jeannot. A ce nom , le marquis leve les yeux , la voiture s'arrête : C'est Jeannot lui-même , c'est Jeannot. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut , & court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte & les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné , dit Colin ; mais tu as beau être grand sei-

gneur , je t'aimerai toujours. Jeannot confus & attendri lui conta , en sanglotant , une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste : lui dit Colin , embrasse ma petite femme , & allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied , suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? Oui , tout est à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustenciles nécessaires aux grands & aux petits : nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit : nous n'avons point changé d'état , nous sommes heureux , nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays , je t'apprendrai le métier , il n'est pas bien difficile , je te mettrai de part , & nous vivrons gaîment dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentoit partagé entre la douleur & la joie , la tendresse & la honte ; & il se disoit tout bas : Tous mes amis du

bel air
prisé vie
truction
loppa ,
du boin
encore
abandon
rons soi
à ton be
j'entend
voyant
pour pe
Colin f
Jeannot
rens , q
Il épou
de mêm
très-heu
la mere
bonheur

bel air m'ont trahi , & Colin que j'ai mé-
prisé vient seul à mon secours. Quelle ins-
truction ! La bonté d'ame de Colin déve-
loppa , dans le cœur de Jeannot , le germe
du bon naturel que le monde n'avoit pas
encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvoit
abandonner son pere & sa mere. Nous au-
rons soin de ta mere , dit Colin ; & quant
à ton bon homme de pere qui est en prison ,
j'entends un peu les affaires ; ses créanciers
voyant qu'il n'a plus rien , s'accommoderont
pour peu de chose ; je me charge de tout.
Colin fit tant qu'il tira le pere de prison.
Jeannot retourna dans sa patrie avec ses pa-
rens , qui reprirent leur premiere profession.
Il épousa une sœur de Colin , laquelle étant
de même humeur que le frere , le rendit
très-heureux. Et Jeannot le pere , & Jeannot
la mere , & Jeannot le fils , virent que le
bonheur n'est pas dans la vanité.

HISTOIRE

D'UN

BON BRAMIN.

JE rencontraï dans mes voyages un vieux Bramin, homme fort sage, plein d'esprit & très-savant; de plus il étoit riche, & partant il en étoit plus sage encore; car ne manquant de rien, il n'avoit besoin de tromper personne. Sa famille étoit très-bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudioient à lui plaire; & quand il ne s'amusoit pas avec ses femmes, il s'occupoit à philosopher.

Près de sa maison, qui étoit belle, ornée & accompagnée de jardins charmans, demouroit une vieille Indienne, bigote, imbécile & assez pauvre.

Le Bramin me dit un jour : Je voudrois n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi; il me répondit : J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues; j'enseigne les autres, & j'ignore tout : cet état porte dans mon ame tant d'humiliation & de dégoût que la vie m'est insupportable :

H
je suis né
pas ce q
dans un
disent m
l'éternité
pense, j
qui proc
tendeme
comme
je pense
mes ma
ma pen
de mes
je ne fa
me fait
ces poin
bon à
meure
après a
C'est
Bramah
s'ils for
moin q
paroît
vérend
comme

Histoire d'un Bramin. 141

je suis né , je vis dans le tems , & je ne fais pas ce que c'est que le tems : je me trouve dans un point entre deux éternités , comme disent nos sages , & je n'ai nulle idée de l'éternité : je suis composé de matiere ; je pense , je n'ai jamais pu m'instruire de ce qui produit la pensée ; j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté , comme celle de marcher , de digérer , & si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu , mais le principe de mes mouvemens m'est également caché : je ne fais pourquoi j'existe ; cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points ; il faut répondre , je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup , & je demeure confus & honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande si Bramah a été produit par Wishtnou , ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin que je n'en fais pas un mot , & il y paroît bien à mes réponses. Ah ! mon révérend pere , me dit-on , apprenez - nous comment le mal inonde toute la terre. Je

suis aussi en peine que ceux qui me font cette question : je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés & mutilés à la guerre n'en croient rien , ni moi non plus : je me retire chez moi , accablé de ma curiosité & de mon ignorance. Je lis nos anciens livres , & ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons ; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie , & se moquer des hommes ; les autres croient savoir quelque chose , & se perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis près quelquefois de tomber dans le désespoir , quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne fais ni d'où je viens , ni ce que je suis , ni où j'irai , ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bon homme me fit une vraie peine ; personne n'étoit ni plus raisonnable , ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avoit de lumières dans son entendement , & de sensibilité dans son cœur , plus il étoit malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demouroit dans son voisinage : je lui deman-

Elle ne savait si elle avoit jamais été affligée de ne savoir pas comment son ame étoit faite ? Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avoit jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentoient le Bramin : elle croyoit aux métamorphoses de Vishnou de tout son cœur , & pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver , elle se croyoit la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature , je revins à mon philosophe , & je lui dis : N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux , dans le tems qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien , & qui vit content ? Vous avez raison , me répondit-il , si je me suis dit cent fois que je serois heureux j'étois aussi sot que ma voisine : & cependant je ne voudrois pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon Bramin me fit une plus grande impression que tout le reste , je l'examinai moi-même , & je vis qu'en effet j'en aurois pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes , & nous furent de mon avis. Il y a pourtant , di-

144 *Histoire d'un Bramin.*

fois-je , une furieuse contradiction dans cette façon de penser : car enfin , de quoi s'agit-il ? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contens de leur être sont bien sûrs d'être contens ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner.

Il est donc clair , disois-je , qu'il faudroit choisir de n'avoir pas le sens-commun , pour peu que ce sens-commun contribue à notre mal-être.

Tout le monde fut de mon avis , & cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De-là je conclus que si nous faisons cas du bonheur , nous faisons encore plus de cas de la raison.

Mais après y avoir réfléchi , il paroît que de préférer la raison à la félicité , c'est être très-insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

CONTES

ARABES ET INDIENS.

LES Arabes d'Aden & des autres contrées de l'Yémen , pays si justement nommé *Arabie-Heureuse* , sont les plus honnêtes , les plus bienfaisans de tous les hommes. L'hospitalité , l'amitié sont chez eux les premières des vertus. On fait que les sciences , les lettres & les arts sont cultivés chez eux de tems immémorial , & que c'est à eux que l'Europe doit une grande partie de ses connoissances. Ils ont des poètes & des romanciers , ainsi que nous ; mais leurs ouvrages en ce genre respirent par-tout la vertu , & annoncent les mœurs les plus douces & les plus pures.

Dans un recueil de vers , intitulé *Trogaï-Ihd* , il est rapporté qu'un jour , dans la cour du temple de la Mécque , trois Arabes disputoient sur la générosité & l'amitié , & ne pouvoient convenir qui méritoit la préférence de ceux qui donnoient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenoient pour Abdallah , fils de Giafar , oncle de Maho-

met ; les autres pour Kaïs , fils de Saad ; & d'autres , pour Arabad de la tribu d'As. Après avoir bien disputé , ils convinrent d'envoyer un ami d'Abdallah vers lui , un ami de Kaïs vers Kaïs , & un ami d'Arabad vers Arabad pour les éprouver tous trois , & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'Abdallah courut donc à lui , & lui dit : Fils de l'oncle de Mahomet , je suis en voyage , & je manque de tout. Abdallah étoit monté sur son chameau chargé d'or & de soie , il en descendit au plus vite , lui donna son chameau , & s'en retourna à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami Kaïs , fils de Saad. Kaïs dormoit encore. Un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de Kaïs , & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit : Je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà sept mille pieces d'or , c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison ; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave , je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque Kaïs fut éveillé , il gronda beau-

coup l
davan

Le t
la tribu
sortoit
pour a
dès qu
dit :
je vous
j'irai a
bâton.

Les
semble
étoit a
à Abd
Saad ;
la pré

Les
espece
point
Nous
sur des
Gusm

mes ,
Les
cédé

coup le domestique , de n'avoir pas donné davantage.

Le troisieme alla trouver l'ami Arabad de la tribu d'As. Arabad étoit aveugle , & il sortoit de sa maison , appuyé sur deux esclaves pour aller prier Dieu au temple de la Mecque ; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami , il lui dit : Je n'ai de bien que mes deux esclaves , je vous prie de les prendre & de les vendre ; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois disputeurs étant revenus à l'assemblée , raconterent fidèlement ce qui leur étoit arrivé. On donna beaucoup de louanges à Abdallah , fils de Giafar ; à Kaïs , fils de Saad ; & à Arabad de la tribu d'As ; mais la préférence fut pour Arabad.

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espece. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne font pas de ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries , comme ceux de Bocace , Gusman d'Alfarache , Lazarille de Tormes , &c.

Les fables des Indiens , qui avoient précédé nécessairement celles des Arabes , ont

été, peut-être, l'origine de beaucoup de fables Grecques. Leur mythologie a trop de ressemblance avec celle des poètes de l'Occident, pour qu'on puisse ne pas voir dans l'*Amphytrion* de l'Inde l'original de l'*Amphytrion* de Thèbes.

On trouve l'aventure d'Amphytrion parmi les plus vieilles fables des Brachmanes. Il y a même, ce me semble, plus de sagacité dans le dénouement de l'aventure Indienne que dans celui de la Grecque. Un homme d'une force extraordinaire avoit une très-belle femme; il en fut jaloux, la battit, & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un Bramah ou un Visthnou, mais un dieu du bas étage, & cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, & se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsychose rendoit cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grace, couche avec elle, lui fait un enfant, & reste le maître de la maison. Le mari repentant, & toujours amoureux de sa femme, revint

se jette
même
autre,
un pro
Martin
juge pl
Europe
de-preu
si une
étoit u
coup q
étoit u
Voici c
le véri
dit-il,
avec l
présen
des d
breufe
votre
fripon
lemen
quant
Vous
mier
héros

se jeter à ses piés : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre , d'imposteur & de forcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre Martin Guerre. L'affaire se plaide devant un juge plus ingénieux que les baillis de notre Europe qui jugent souvent sur des quarts-de-preuves , des semi-preuves, &c ; comme si une preuve pouvoit être divisée. Ce juge étoit un Brachmane , qui devina tout d'un coup que l'un des deux maîtres de la maison étoit une dupe , & que l'autre étoit un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connoître le véritable mari. Votre époux , madame , dit-il , est le plus robuste de l'Inde. Couchez avec les deux parties l'une après l'autre en présence de notre Parlement Indien. Celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur , sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze. Le fripon en donna cinquante. Tout le Parlement Brame décida que l'homme aux cinquante étoit le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous , répondit le premier président. L'homme aux douze est un héros ; mais il n'a pas passé les forces de

150 *Contes Arabes, &c.*

la nature humaine ; l'homme aux cinquante ans ne peut être qu'un dieu qui s'est moqué de nous. Le dieu avoua tout , & s'en retourna au ciel en riant.

De pareils contes , dont l'Inde fourmille , ont du moins cela de bon , qu'ils peuvent tenir une nation entiere dans une douce joie ; ainsi que les métamorphoses recueillies & embélies par Ovide. Ils n'excitent point de querelles ; & la moitié d'un peuple ne persécute point l'autre pour la forcer à croire que la fable des deux maris Indiens est prise des deux Amphytrions & des deux Sofies.

L

D' A

D A

folle

trôleu

jours m

grande

Mo

plus g

ait pa

Voici

giné c

état av

vant :

des v

de la

que v

dix f

toile

être

Or

que

Donc

plus

LE DANGER D'AVOIR RAISON.

DANS le tems que toute la France étoit folle du systéme de Law , & qu'il étoit contrôleur-général , un homme qui avoit toujours raison , vint lui dire en présence d'une grande assemblée :

Monsieur , vous êtes le plus grand fou , le plus grand sot ou le plus grand fripon qui ait paru parmi nous ; & c'est beaucoup dire. Voici comme je le prouve. Vous avez imaginé qu'on peut décupler les richesses d'un état avec du papier ; mais ce papier ne pouvant représenter que l'argent , représentatif des vraies richesses qui sont les productions de la terre & les manufactures , il faudroit que vous eussiez commencé par nous donner dix fois plus de bled , de vin , de drap & de toile , &c. Ce n'est pas assez ; il faudroit être sûr du débit.

Or , vous faites dix fois plus de billets que nous n'avons d'argent & de denrées. Donc vous êtes dix fois plus extravagant ou plus inepte , ou plus fripon que tous les con-

trôleurs ou surintendans qui vous ont précédé. Voici d'abord comme je prouve ma majeure . . .

A peine avoit-il commencé sa majeure, qu'il fut conduit à Saint-Lazare.

Quand il fut sorti de Saint-Lazare, où il étudia beaucoup, & où il fortifia sa raison, il alla à Rome, il demanda une audience publique au pape, à condition qu'on ne l'interromproit point dans sa harangue ; & il lui parla en ces termes :

Saint Pere, vous êtes un ante-christ, & voici comme je le prouve à votre sainteté. J'appelle *Ante - Christ*, ou *Anti - Christ*, selon la force du mot, celui qui fait tout le contraire de ce que le Christ a fait & commandé. Or, le Christ a été pauvre, & vous êtes très-riche, il a payé le tribut, & vous exigez des tributs. Il a été soumis aux puissances, & vous êtes devenu puissance. Il marchoit à pié, & vous allez à Castlegandolfe dans un équipage somptueux. Il mangeoit tout ce qu'on vouloit bien lui donner, & vous voulez que nous mangions du poisson le vendredi & le samedi, quand nous habitons loin de la mer & des rivières.

Il a défendu à Simon Barjone de se servir de l'épée , & vous avez des épées à votre service , &c , &c , &c. Donc , en ce sens , votre sainteté est anti-christ. Je vous révere fort en tout sens , & je vous demande une indulgence *in articulo mortis*. On mit mon homme au château Saint-Ange.

Quand il fut sorti du château Saint-Ange , il courut à Venise , & demanda à parler au doge. Il faut , lui dit-il , que votre sérénité soit un grand extravagant d'épouser tous les ans la mer ; car , premièrement , on ne se marie qu'une fois avec la même personne. Secondement , votre mariage ressemble à celui d'Arlequin , lequel étoit à moitié fait , attendu qu'il ne manquoit que le consentement de la future. Troisièmement , qui vous a dit qu'un jour d'autres puissances maritimes ne vous déclareroient pas inhabile à consommer le mariage ?

Il dit , & on l'enferma dans la tour de Saint-Marc.

Quand il fut sorti de la tour de Saint-Marc , il fit voile vers la Morée , & débarqua dans une petite anse dont la côte étoit couverte d'oliviers & de figuiers. Après avoir

marché quelque tems à travers des débris de colonnes & de frontons renversés , il arriva dans un méchant bourg nommé *Setine*. Il s'y arrêta quelques jours. Est-il possible , dit-il à un papas avec lequel il parcouroit ces ruines, que je sois dans le pays des Miltiade, des Aristide & des Thémistocle , des Socrate , des Xénophon & des Démosthène , & que je n'y trouve plus ni sciences ni vertus ? Ne rougissez-vous pas d'habiter les mêmes lieux que ces grands personnages , & d'être les plus lâches & les plus ignorans de tous les hommes ? La Grece , la patrie de la liberté, la Grece qui , avec une poignée de citoyens , fit trembler l'Asie, n'est donc à présent peuplée que de vils esclaves ! Le papas , qui ne savoit pas un mot d'histoire , ne répliqua rien ; mais , comme il crut s'appercevoir que ces paroles n'étoient rien moins que flatteuses , il se plaignit au cadi , qui fit donner cent coups de bâton sous la plante des pieds au raisonneur.

Après avoir reçu cette légère correction , il se rendit à Constantinople ; il eut audience du muphti , & lui parla en ces termes : Votre religion , quoiqu'elle ait de bonnes

choses , & la nécessité d'ailleurs un ramas d'Oie. Si quelque homer , Gabriel. n'étoit des imbéciles. A peine fut empa raison.

choses , comme l'adoration du grand Etre , & la nécessité d'être juste & charitable , n'est d'ailleurs , qu'un réchauffé du judaïsme , & un ramas ennuyeux de contes de ma Mare-Oie. Si l'archange Gabriel avoit apporté de quelque planete les feuilles du Koran à Mahomet , toute l'Arabie auroit vu descendre Gabriel. Personne ne l'a vu. Donc Mahomet n'étoit qu'un imposteur hardi qui trompa des imbéciles.

A peine eut-il prononcé ces paroles , qu'il fut empalé. Cependant il avoit toujours eu raison.

V O Y A G E A U C I E L.

IL y a environ un an que , le 18 Février , le soleil entrant dans le signe des poissons , je fus transporté au ciel , comme le savent tous mes amis. Ce ne fut point la jument Borak de Mahomet qui fut ma monture ; ce ne fut point le char enflammé d'Elie qui fut ma voiture ; je ne fus porté ni sur l'éléphant de Sammonocodom le Siamois , ni sur le cheval de St. George , patron d'Angleterre , ni sur le cochon de St. Antoine : j'avoue avec ingénuité que mon voyage se fit je ne sais comment.

On croira bien que je fus ébloui ; mais ce qu'on ne croira pas , c'est que je vis juger tous les morts. Et qui étoient les juges ? C'étoient , ne vous en déplaise , tous ceux qui ont fait du bien aux hommes : Confucius , Lycurgue , Solon , Socrate , Cicéron , Titus , Trajan , les Antonins , Epictète , Montaigne ; Charon , la Mothe-le-Vayer , de Thou , Pibrac , le chancelier de l'Hospital , Henri IV , Sully , Locke , Fénélon , Daguesseau , Montesquieu , Helvétius ; en un

mot ,

mot ,
seigné
semblo

ses arr

Je n

assis ,

étoient

teste de

bitans

devant

que de

téressan

Je n

doit sa

mens ,

de ses a

nal de L

quelque

de Tre

doxie i

aussi-tôt

tifanes

sur le

avec le

jeté av

Tom

mot , tous les grands hommes qui ayant enseigné & pratiqué les vertus que Dieu exige , sembloient seuls être en droit de prononcer ses arrêts.

Je ne dirai point sur quels trônes ils étoient assis , ni combien de millions d'êtres célestes étoient prosternés devant l'éternel architecte de tous les globes , ni quelle foule d'habitans de ces globes innombrables comparut devant les juges. Je ne rendrai compte ici que de quelques particularités tout-à-fait intéressantes , dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque mort qui plaidoit sa cause , & qui étaloit ses beaux sentimens , avoit à côté de lui tous les témoins de ses actions. Par exemple , quand le cardinal de Lorraine se vantoit d'avoir fait adopter quelques-unes de ses opinions par le concile de Trente , & que pour prix de son orthodoxie il demandoit la vie éternelle , tout aussi-tôt paroissoient autour de lui vingt courtisanes ou dames de la cour , portant toutes sur le front le nombre de leurs rendez-vous avec le cardinal. On voyoit ceux qui avoient jeté avec lui les fondemens de la ligue ; tous

les complices de ses desseins pervers venoient l'environner.

Vis-à-vis du cardinal de Lorraine étoit Jean Chauvin , qui se vantoit , dans son patois grossier , d'avoir donné des coups de pieds à l'idole papale , après que d'autres l'avoient abattue. J'ai écrit contre la peinture & la sculpture , disoit-il ; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne servent à rien du tout ; & j'ai prouvé qu'il est diabolique de danser le menuet ; chassez vîte d'ici le cardinal de Lorraine , & placez-moi sur les marches du trône.

Comme il parloit ainsi , on vit auprès de lui un bûcher enflammé ; un spectre épouvantable , portant au cou une fraise Espagnole à moitié brûlée , sortoit du milieu des flammes avec des cris affreux : Monstre , s'écrioit-il , monstre exécration , tremble ; reconnois ce Servet que tu as fait périr par les plus cruels supplices , parce qu'il avoit disputé contre toi sur la maniere dont trois personnes peuvent faire une seule substance. Alors tous les juges ordonnerent que le cardinal de Lorraine seroit précipité dans l'abîme ; mais

que Ca

Je vi

disoien

étoit éc

damnés

Le jé

la bulle

côtés s'

deux m

y mit l

os ; &

cabalé

lure.

Je vo

troupes

de moir

tous in

l'Etre s

fouetter

une vo

bien av

voix su

répond

petites-

plus gr

L'un

que Calvin seroit puni plus rigoureusement.

Je vis une foule prodigieuse de morts qui disoient : *J'ai cru* ; mais sur leur front il étoit écrit : *J'ai fait* ; & ils étoient condamnés.

Le jésuite le Tellier paroïssoit fièrement , la bulle *Unigenitus* à la main ; mais à ses côtés s'éleva tout d'un coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un janséniste y mit le feu , le Tellier fut brûlé jusqu'aux os ; & le janséniste , qui n'avoit pas moins cabalé que le jésuite , eut sa part de la brûlure.

Je voyois arriver à droite & à gauche des troupes de fakirs , de talapoins , de bonzes , de moines blancs , noirs & gris , qui s'étoient tous imaginé que , pour faire leur cour à l'Etre suprême , il falloit ou chanter , ou se fouetter , ou marcher tout nus. J'entendis une voix terrible qui leur demanda : Quel bien avez-vous fait aux hommes ! A cette voix succéda un morne silence , aucun n'osa répondre , & ils furent tous conduits aux petites-maisons de l'univers ; c'est un des plus grands bâtimens qu'on puisse imaginer.

L'un crioit : c'est aux métamorphoses de

Xaca qu'il faut croire ; l'autre : C'est à celles de Sammonocodom ; Bacchus arrêta le soleil & la lune , disoit celui-ci ; les dieux ressusciterent Pelops , disoit celui-là. Voici la bulle *In cæna Domini* , disoit un nouveau venu , & l'huissier des juges crioit : Aux petites-maisons , aux petites-maisons.

Quand ces procès furent vidés , j'entendis alors promulguer cet arrêt :

De par l'Eternel, Créateur, Conservateur, Rémunérateur, Vengeur, Par-donneur, &c. &c.

» Soit notoire à tous les habitans des cent
 » mille millions de milliards de mondes
 » qu'il nous a plu de former , que nous ne
 » jugerons jamais aucun desdits habitans sur
 » leurs idées creuses , mais uniquement sur
 » leurs actions ; CAR TELLE EST NOTRE
 » JUSTICE ».

J'avoue que ce fut la première fois que j'entendis un tel édit ; tous ceux que j'avois lus sur le petit grain de sable où je suis né finissoient par ces mots : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR.

LE HIBOU

E T

LES OISEAUX.

UN Aigle gouvernoit les Oiseaux de tout le pays d'Ornithie. Il est vrai qu'il n'avoit d'autre droit que celui de son bec & de ses serres ; mais enfin , après avoir pourvu à ses repas & à ses plaisirs , il se conduisoit aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse , il fut assailli par des Vautours affamés qui vinrent du fond du Nord défoler les provinces de l'Aigle. Parut alors un Chat - huant , né dans un des plus chétifs buissons de l'empire , & qu'on avoit long-tems appelé *Lucifugax*. Il étoit rusé , il s'associa avec des Chauves-souris ; & , tandis que les Vautours se battoient contre l'Aigle , notre Hibou & sa troupe entrèrent en qualité de pacificateurs , dans l'aire qu'on se disputoit.

L'Aigle & les Vautours , après une assez longue guerre s'en rapporterent , à la fin , au Hibou , qui , avec sa physionomie grave fut en imposer aux deux partis.

162 *Le Hibou & les Oiseaux.*

Il persuada à l'Aigle & aux Vautours de se laisser rogner un peu les ongles , & couper le bout du bec pour se mieux concilier ensemble. Avant ce tems , le Hibou avoit toujours dit aux Oiseaux : Obéissez à l'Aigle ; ensuite il avoit dit : Obéissez aux Vautours ; il dit bientôt : Obéissez à moi seul. Les pauvres Oiseaux ne furent à qui entendre ; ils furent plumés par l'Aigle , le Vautour , le Chat-huant & les Chauves-souris : *Qui habet aures audiat.*

QU

UN

sent &

la Fran

sous He

ne sont

homme

nalier a

lons lai

D'où

De ce c

duftrie

de cise

de proc

révocat

grand

gieuses

qu'enfi

travail

Dieu n

rendu

sensés.

L' H O M M E

A U X

QUARANTE ÉCUS.

UN VIEILLARD, qui toujours plaint le présent & vante le passé, me disoit : Mon ami, la France n'est pas aussi riche qu'elle l'a été sous Henri IV. Pourquoi ? C'est que les terres ne sont pas si bien cultivées, c'est que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri son travail, plusieurs colons laissent leurs héritages en friche.

D'où vient cette disette de manœuvres ? De ce que quiconque s'est senti un peu d'industrie, a embrassé les métiers de brodeur, de ciseleur, d'horloger, d'ouvrier en soie, de procureur, ou de théologien. C'est que la révocation de l'édit de Nantes a laissé un très-grand vide dans le royaume ; que les religieuses & les mendiants se sont multipliés, & qu'enfin chacun a fui, autant qu'il a pu, le travail pénible de la culture pour laquelle Dieu nous a fait naître, & que nous avons rendu ignominieuse, tant nous sommes fensés.

Une autre cause de notre pauvreté est dans nos besoins nouveaux. Il faut payer à nos voisins quatre millions d'un article, & cinq ou six d'un autre, pour mettre dans notre nez une poudre puante, venue de l'Amérique; le café, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries, nous coûtent plus de soixante millions par an. Tout cela étoit inconnu du tems de Henri IV, aux épiceries près, dont la consommation étoit bien moins grande. Nous brûlons cent fois plus de bougie, & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger, parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris & de nos grandes villes, qu'il n'y en avoit chez toutes les dames de la cour de Henri IV, en comptant la reine. Il a falu payer presque toutes ces superfluités argent comptant.

Observez, sur-tout, que nous payons plus que de quinze millions de rentes sur l'hôtel-de-ville aux étrangers; & que Henri IV, à son avènement, en ayant trouvé pour deux millions en tout sur cet hôtel imaginaire, en remboursa sagement une partie pour délivrer l'état de ce fardeau.

Confie
fait vers
lorsque
la Franc
étranger
de notre

Voilà
Nous la
par l'art
somm
ciers, d
riches;
riches :

Le ra
mauvai
de; car
eu de
peu de
mence
ma pro
tout : r
grand p
compa

(1) M
étoit u

Considérez que nos guerres civiles avoient fait verser en France les trésors du Mexique , lorsque *Don Felipe el discreto* vouloit acheter la France, & que depuis ce tems-là les guerres étrangères nous ont débarrassés de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les causes de notre pauvreté. Nous la cachons sous des lambris vernis & par l'artifice des marchandes de modes : nous sommes pauvres avec goût. Il y a des financiers , des entrepreneurs , des négocians très-riches ; leurs enfans , leurs gendres sont très-riches : en général , la nation ne l'est pas.

Le raisonnement de ce vieillard , bon ou mauvais , fit sur moi une impression profonde ; car le curé de ma paroisse , qui a toujours eu de l'amitié pour moi , m'a enseigné un peu de géométrie & d'histoire , & je commence à réfléchir , ce qui est très-rare dans ma province. Je ne fais s'il avoit raison en tout : mais étant fort pauvre , je n'eus pas grand peine à croire que j'avois beaucoup de compagnons (1).

(1) Madame de Maintenon , qui en tout genre étoit une femme fort entendue , excepté dans

Désastre de l'Homme aux quarante écus.

Je suis bien aise d'apprendre à l'univers que j'ai une terre qui me vaudroit net quarante écus de rente, n'étoit la taxe à laquelle elle est imposée.

Il parut plusieurs édits que quelques personnes qui, se trouvant de loisir, gouvernent

celui sur lequel elle consultoit le trigaud & processif abbé Gobelin son confesseur ; madame de Maintenon, dis-je, dans une de ses lettres, fait le compte du ménage de son frere & de sa femme en 1680. Le mari & la femme avoient à payer le loyer d'une maison agréable : leurs domestiques étoient au nombre de dix ; ils avoient quatre chevaux & deux cochers, un bon dîner tous les jours. Madame de Maintenon évalué le tout à neuf mille francs par an, & met trois mille livres pour le jeu, les spectacles, & les magnificences de monsieur & de madame.

Il faudroit, à présent, environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eût fallu que six mille du tems de Henri IV. Cet exemple prouve assez que le vieux bonhomme ne radote pas absolument.

l'état a
ces édi
exécute
taire de
moitié
l'estom
cutrice
Que ser
l'ordre
entier ?
Mon
ne paye
un faro
aurois f
génie d
doient
donc p
vingt é
Les n
leur pr
terres,
qu'à la
aque l
Un
la dern
quote-

l'état au coin de leur feu. Le préambule de ces édits étoit que la puissance législative & exécutrice est née de droit divin co-propriétaire de ma terre, & je lui dois, au moins, la moitié de ce que je mange. L'énormité de l'estomac de la puissance législative & exécutrice me fit faire un grand signe de croix. Que seroit-ce si cette puissance qui préside à l'ordre essentiel des sociétés avoit ma terre en entier? L'un est encore plus divin que l'autre.

Monsieur le contrôleur-général, sait que je ne payois en tout que douze livres; que c'étoit un fardeau très-pesant pour moi, & que j'y aurois succombé si Dieu ne m'avoit donné le génie de faire des paniers d'osier qui m'aideroient à supporter ma misère. Comment donc pourrai-je tout d'un coup donner au roi vingt écus?

Les nouveaux ministres disoient encore dans leur préambule, qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre, jusqu'à la pluie; & que, par conséquent, il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huissiers vint chez moi dans la dernière guerre: il me demanda, pour ma quote-part, trois septiers de bled, & un sac

de fèves , le tout valant vingt écus , pour soutenir la guerre qu'on faisoit , & dont je n'ai jamais su la raison , ayant seulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avoit rien à gagner du tout pour mon pays , & beaucoup à perdre. Comme je n'avois alors ni bled , ni fèves , ni argent , la puissance législatrice & exécutrice me fit traîner en prison ; & on fit la guerre comme on put.

En sortant de mon cachot , n'ayant que la peau sur les os , je rencontrai un homme joufflu & vermeil dans un carrosse à six chevaux ; il avoit six laquais , & donnoit à chacun d'eux , pour gages , le double de mon revenu. Son maître - d'hôtel , aussi vermeil que lui , avoit deux mille francs d'appointemens , & lui en volait par an vingt mille. Sa maîtresse lui coûtoit quarante mille écus en six mois : je l'avois connu autrefois dans le tems qu'il étoit moins riche que moi : il m'avoua , pour me consoler , qu'il jouissoit de quatre cent mille livres de rente ; vous en payez donc deux cent mille à l'état , lui dis-je , pour soutenir la guerre avantageuse que nous avons ; car moi qui n'ai juste que mes cent-vingt livres , il faut que j'en paie la moitié.

Moi !

Moi !
de l'é
hérité
lions à
de ter
billets
c'est à
fistanc
Ne vo
financ
pour la
sauroit
l'argent
d'écha
au pha
mille r
je joue
denrée
pôt un
me des
que ce
deman
oncle
votre l
fabriqu
cent p
Tom

Moi ! dit-il, que je contribue aux besoins de l'état, vous voulez rire, mon ami : j'ai hérité d'un oncle qui avoit gagné huit millions à Cadix & à Surate ; je n'ai pas un pouce de terre ; tout mon bien est en contrats, en billets sur la place ; je ne dois rien à l'état ; c'est à vous de donner la moitié de votre subsistance, vous qui êtes un seigneur terrien. Ne voyez-vous pas que si le ministre des finances exigeoit de moi quelques secours pour la patrie, il seroit un imbécile qui ne sauroit pas calculer ; car tout vient de la terre : l'argent & les billets ne sont que des gages d'échange : au lieu de mettre sur une carte au pharaon cent septiers de bled, cent bœufs, mille moutons, & deux cents sacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui représentent ces denrées dégoûtantes. Si, après avoir mis l'impôt unique sur ces denrées, on venoit encore me demander de l'argent, ne voyez-vous pas que ce seroit un double emploi ? que ce seroit demander deux fois la même chose ? Mon oncle vendit à Cadix pour deux millions de votre bled, & pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine : il gagna plus de cent pour cent dans ces deux affaires. Vous

concevez bien que ce profit fut fait sur des terres déjà taxées, ce que mon oncle achetoit dix sols de vous, il le revendoit plus de cinquante francs au Mexique, & tous fraix faits, il est revenu avec huit millions.

Vous sentez bien qu'il seroit d'une horrible injustice de lui redemander quelques oboles sur les dix sols qu'il vous donna. Si vingt-neveux comme moi, dont les oncles auroient gagné dans le bon tems chacun huit millions au Mexique, à Buénos-Aires, à Lima, à Surate, ou à Pondichéri, prêtoient seulement à l'état chacun deux cent mille francs dans les besoins urgens de la patrie, cela produiroit quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouissez en paix d'un revenu clair & net de quarante écus ; servez bien la patrie, & venez quelquefois dîner avec ma livrée. Ce discours plausible me fit beaucoup réfléchir, & ne me consola guère.



Entretien avec un Géometre.

Il arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre, & qu'on n'est pas persuadé. On est atterré, sans pouvoir être convaincu. On sent

dans le
répugn
qu'on
montre
vous p
courbe
une dr
le cont
ment q
Vous v
tout fl
sans rie
Vous
foi qui
suppos
la natu
sans lan
parlan
autre.
peut pa
toucher
l'entenc
véritabl
choses
Je fu
mathém

des dans le fond de son ame un scrupule , une
roir répugnance qui nous empêche de croire ce
in- qu'on nous a prouvé. Un géometre vous dé-
its, montre qu'entre un cercle & une tangente ,
ible vous pouvez faire passer une infinité de lignes
bles courbes , & que vous n'en pouvez faire passer
ingt une droite. Vos yeux, votre raison vous disent
tent le contraire. Le géometre vous répond grave-
ons ment que c'est là un infini du second ordre.
Su- Vous vous raisez , & vous vous en retournez
nent tout stupéfait , sans avoir aucune idée nette ,
dans sans rien comprendre , & sans rien répliquer.

Vous consultez un géometre de meilleure
foi qui vous explique le mystere. Nous
supposons , dit-il , ce qui ne peut être dans
la nature , des lignes qui ont de la longueur
sans largeur ; il est impossible , physiquement
parlant , qu'une ligne réelle en pénètre une
autre. Nulle courbe ni nulle droite réelle ne
peut passer entre deux lignes réelles qui se
touchent ; ce ne sont là que des jeux de
l'entendement , des chimeres idéales ; & la
véritable géométrie est l'art de mesurer les
choses existantes.

Je fus très-content de l'aveu de ce sage
mathématicien , & je me mis à rire , dans

mon malheur , d'apprendre qu'il y avoit de la charlatanerie jusques dans la science qu'on appelle le *haute science*.

Mon géometre étoit un citoyen philosophe qui avoit daigné quelquefois causer avec moi dans ma chaumière. Je lui dis : Monsieur , vous avez tâché d'éclairer les badauds de Paris sur le plus grand intérêt des hommes , la durée de la vie humaine. Le ministre a connu par vous seul ce qu'il doit donner aux rentes viagères , selon leurs différens âges. Vous avez proposé de donner aux maisons de la ville l'eau qui leur manque , & de nous sauver enfin de l'opprobre & du ridicule d'entendre toujours crier à l'eau , & de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong porter deux seaux d'eau , pesant ensemble trente livres , à un quatrième étage auprès d'un privé. Faites-moi , je vous prie , l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains & à deux piés en France.

Le Géometre.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions , & je veux bien adopter ce calcul

très-pr
rifié ;
pas en
de tour

Com
France

Cer
moitié
landes
stérile
fance
cultes
pourr

(1) 6
dans f
nés av
en 17
& fu
Meza
de la
éclair

aux quarante écus. 173

très-probable (a) en attendant qu'on le vérifie ; ce qui seroit très-aisé , & qu'on n'a pas encore fait , parce qu'*On ne s'avise jamais de tout.*

L'homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpens ?

Le Géometre.

Cent trente millions , dont presque la moitié est en chemins , en villes , villages , landes , bruyeres , marais , sables , terres stériles , couvens inutiles , jardins de plaisance plus agréables qu'utiles , terrains incultes , mauvais terrains mal cultivés. On pourroit réduire les terres d'un bon rapport

(1) Cela est prouvé par les mémoires des intendants faits à la fin du dix-septieme siècle , combinés avec le dénombrement par feux , composé en 1753 , par ordre de M. le comte d'Argenson , & sur-tout avec l'ouvrage très-exact de M. de Mezance : fait sous les yeux de M. l'intendant de la Michodiere , l'un des hommes les plus éclairés.

à soixante & quinze millions d'arpens quarrés;
mais comptons-en quatre-vingt millions;
on ne sauroit trop faire pour sa patrie.

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que chaque arpent rapporte , l'un dans l'autre , année commune , en bleds , en semence de toute espece, vins , étangs , bois , métaux , bestiaux , fruits , laines , foies , lait , huile , tous frais faits , sans compter l'impôt ?

Le Géometre.

Mais s'ils produisent chacun vingt-cinq livres , c'est beaucoup ; cependant mettons trente livres pour ne pas décourager nos concitoyens. Il y a des arpens qui produisent des valeurs renaissantes estimées trois cent livres ; il y en a qui produisent trois livres. La moyenne proportionnelle entre trois & trois cents est trente ; car vous voyez bien que trois est à trente , comme trente est à trois cents. Il est vrai que s'il y avoit beaucoup d'arpens à trente livres , & très-peu à trois cents livres , notre compte ne s'y trouveroit pas ; mais , encore une fois , je ne veux point chicaner.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien , Monsieur , combien les quatre-vingt millions d'arpens donneront-ils de revenu estimé en argent ?

Le Géometre.

Le compte est tout fait : cela produit par an deux milliards quatre cent millions de livres numéraires au cours de ce jour.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai lu que Salomon possédoit lui seul vingt-cinq milliards d'argent comptant ; & certainement il n'y a pas deux milliards quatre cent millions d'espèces circulantes dans la France , qu'on m'a dit être beaucoup plus grande & plus riche que le pays de Salomon.

Le Géometre.

C'est là le mystère : il y a peut-être , à présent , neuf cent millions d'argent circulant dans le royaume ; & cet argent , passant de main en main , suffit pour payer toutes les

denrées & tous les travaux : le même écu peut passer mille fois de la poche du cultivateur dans celle du cabaretier & du commis des aides.

L'Homme aux quarante écus.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous sommes vingt millions d'habitans , hommes & femmes , vieillards & enfans , combien pour chacun , s'il vous plaît ?

Le Géometre.

Cent-vingt livres , ou quarante écus.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez deviné tout juste mon revenu : j'ai quatre arpens , qui , en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit , me valent cent-vingt livres ; c'est peu de chose. Quoi ! si chacun avoit une portion égale comme dans l'âge d'or , chacun n'auroit que cinq louis d'or par an ?

Le Géometre.

Pas davantage , suivant notre calcul que j'ai un peu enfié. Tel est l'état de la nature

humain
nées ; c
que vi
tant l'a
vingt
que vo
logeme
la som

L

Héla
ainsi la
n'aie q
que je

Cela
de Pari
faut re
fance ;
de la v
bule c
encor
jour.
resten

humaine. La vie & la fortune sont bien bornées ; on ne vit à Paris , l'un portant l'autre , que vingt deux à vingt-trois ans ; l'un portant l'autre , on n'a tout au plus que cent-vingt livres par an à dépenser ; c'est-à-dire , que votre nourriture , votre vêtement , votre logement , vos meubles sont représentés par la somme de cent-vingt livres.

L'Homme aux quarante écus.

Hélas ! que vous ai-je fait pour m'ôter ainsi la fortune & la vie ? Est-il vrai que je n'aie que vingt-trois ans à vivre , à moins que je ne vole la part de mes camarades ?

Le Géometre.

Cela est incontestable dans la bonne ville de Paris ; mais de ces vingt-trois ans , il en faut retrancher au moins dix de votre enfance ; car l'enfance n'est pas une jouissance de la vie , c'est une préparation ; c'est le vestibule de l'édifice , c'est l'arbre qui n'a pas encore donné des fruits , c'est le crépuscule d'un jour. Retranchez de treize années qui vous restent le tems du sommeil & de celui de

l'ennui , c'est au moins la moitié , reste six ans & demi que vous passez dans le chagrin , les douleurs , quelques plaisirs , & l'espérance.

L'Homme aux quarante écus.

Miséricorde ! votre compte ne va pas à trois ans d'une existence supportable.

Le Géometre.

Ce n'est pas ma faute. La nature se soucie fort peu des individus. Il y a d'autres insectes qui ne vivent qu'un jour , mais dont l'espèce dure à jamais. La nature est comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de quatre cent mille hommes , pourvu qu'ils viennent à bout de leurs augustes desseins.

L'Homme aux quarante écus.

Quarante écus , & trois ans à vivre ! quelle ressource imagineriez-vous contre ces deux malédictions ?

Le Géometre.

Pour la vie , il faudroit rendre dans Paris l'air plus pur , que les hommes mangeassent

moins ,
les mer
fût plus
culation
la fortune
des garç

L

Quoi
est d'a

Cin
bliss
femme
ment ,
votre
faite ,
livres
vous
ils vo
vous
vous
pour
l'état

aux quarante écus. 179

moins , qu'ils fissent plus d'exercice , que les meres alataissent leurs enfans , qu'on ne fût plus assez mal-avisé pour craindre l'incubation , c'est ce que j'ai déjà dit ; & pour la fortune , il n'y a qu'à se marier , & faire des garçons & des filles.

L'Homme aux quarante écus.

Quoi ! le moyen de vivre commodément est d'associer ma misere à celle d'un autre ?

Le Géometre.

Cinq où six miseres ensemble font un établissement très - tolérable. Ayez une brave femme , deux garçons & deux filles seulement , cela fait sept cent vingt livres pour votre petit ménage , supposé que justice soit faite , & que chaque individu ait cent-vingt livres de rente. Vos enfans , en bas âge , ne vous coûtent presque rien ; devenus grands , ils vous soulagent ; leurs secours mutuels vous sauvent presque toutes les dépenses , & vous vivez très-heureusement en philosophe , pourvu que ces messieurs qui gouvernent l'état n'aient pas la barbarie de vous ex-

torquer à chacun vingt écus par an ; mais le malheur est que nous ne sommes plus dans l'âge d'or , où les hommes , nés tous égaux , avoient également part aux productions succulentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup , aujourd'hui , que chaque être à deux piés & à deux mains , possède un fonds de cent-vingt livres de revenu.

L'Homme aux quarante écus.

Ah ! vous nous ruinez. Vous nous disiez tout-à-l'heure que dans un pays où il y a quatre-vingt millions d'arpens de terre assez bonne , & vingt millions d'habitans , chacun doit jouir de cent - vingt livres de rente , & vous nous les ôtez !

Le Géometre.

Je comptois suivant les registres du siècle d'or , & il faut compter suivant le siècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente , d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq , & plus de six millions d'hommes qui n'ont absolument rien.

L'Homme

Ma
trois

Po
leurs
ragen
logien
dicat
fiacre
voir
an , r
votre
les fo
patrie
jour ,
viven

Ai
fois
dats
sous
To

aux quarante écus. 181

L'Homme aux quarante écus.

Mais ils mourroient de faim au bout de trois jours ?

Le Géometre.

Point du tout ; les autres qui possèdent leurs portions , les font travailler , & partagent avec eux ; c'est ce qui paie le théologien , le confiturier , l'apothicaire , le prédicateur , le comédien , le procureur & le fiacre. Vous vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent-vingt livres à dépenser par an , réduites à cent huit livres à cause de votre taxe de douze fangs ; mais regardez les soldats qui donnent leur sang pour la patrie ; ils ne disposent , à quatre sous par jour , que de soixante & treize livres , & ils vivent gaiement en s'associant par chambrées.

L'Homme aux quarante écus.

Ainsi donc un ex-jésuite a plus de cinq fois la paie du soldat. Cependant les soldats ont rendu plus de services à l'état , sous les yeux du roi , à Fontenoy , à Law-

feldt , au siège de Fribourg , que n'en a jamais rendu le révérend pere la Valette.

Le Géometre.

Rien n'est plus vrai : & même chaque jésuite , devenu libre , a plus à dépenser qu'il ne coûtoit à son couvent ; il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les parlemens , comme le révérend pere Patouillet , & le révérend pere Nonotte. Chacun s'ingénie dans ce monde ; l'un est à la tête d'une manufacture d'étoffes , l'autre de porcelaine , un autre entreprend l'opéra ; celui-ci fait la Gazette ecclésiastique ; cet autre une tragédie bourgeoise , ou un roman dans le goût Anglois ; il entretient le papetier , le marchand d'encre , le libraire , le colporteur , qui , sans lui , demanderoient l'aumône. Ce n'est enfin que la restitution de cent vingt livrés à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'état.

L'Homme aux quarante écus.

Parfaite maniere de fleurir !

Le Géometre.

Il n'y en a point d'autre ; par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique source de l'industrie du commerce. Plus la nation est industrieuse , plus elle gagne sur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce , il y auroit , dans vingt ans , deux cents millions de plus dans l'état ; ce feroit dix francs de plus dans le royaume à répartir loyalement sur chaque tête ; c'est-à-dire , que les négocians feroient gagner , à chaque pauvre , dix francs de plus une fois payés , dans l'espérance de faire des gains encore plus considérables. Mais le commerce à ses bornes comme la fertilité de la terre ; autrement la progression iroit à l'infini ; & puis , il n'est pas sûr que la balance de notre commerce nous soit toujours favorable ; il y a des tems où nous perdons.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous avisions de faire le dou-

ble d'enfans de ce que nous en faisons, si notre patrie étoit peuplée du double, si nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriveroit-il ?

Le Géometre.

Il arriveroit que chacun n'auroit à dépenser que vingt écus l'un portant l'autre, ou qu'il faudroit que la terre rendît le double de ce qu'elle rend, ou qu'il y auroit le double de pauvres, ou qu'il faudroit avoir le double d'industrie, & gagner le double sur l'étranger, ou envoyer la moitié de la nation en Amérique, ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'Homme aux quarante écus.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes, & de nos cent vingt livres par tête, réparties comme il plaît à Dieu : mais cette situation est triste, & votre siècle de fer est bien dur.

Le Géometre.

Il n'y a aucune nation qui soit mieux ; &

aux quarante écus. 185

il en est beaucoup qui sont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt livres à chaque habitant ? S'ils en avoient eu l'équivalent, les Huns, les Goths, les Vandales & les Francs n'auroient pas déserté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer & la flamme à la main.

L'Homme aux quarante écus.

Si je vous laissois dire, vous me persuaderiez bientôt que je suis heureux avec mes cent vingt francs.

Le Géometre.

Si vous pensiez être heureux, en ce cas vous le seriez.

L'Homme aux quarante écus.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'est pas, à moins qu'on ne soit fou.

Le Géometre.

Je vous ai déjà dit que, pour être plus à votre aise & plus heureux que vous n'êtes, il

faut que vous preniez une femme ; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir , comme vous , cent vingt livres de rente , c'est - à - dire , quatre arpens , à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avoient chacun que trois. Si vos enfans sont industrieux , ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Ainsi ils ne pourront avoir de l'argent sans que d'autres en perdent.

Le Géometre.

C'est la loi de toutes les nations , on ne respire qu'à ce prix.

L'Homme aux quarante écus.

Et il faudra que ma femme & moi nous donnions chacun la moitié de notre récolte à la puissance législatrice & exécutrice , & que les nouveaux ministres d'état nous enlèvent la moitié du prix de nos sueurs , & de la substance de nos pauvres enfans avant qu'ils puissent gagner leur vie ! Dites - moi ,

aux quarante écus. 187

Je vous prie , combien nos nouveaux ministres font entrer d'argent, de droit divin, dans les coffres du roi.

Le Géometre.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui possède quatre cents arpens paiera deux mille écus par ce nouveau tarif , & les quatre-vingt millions d'arpens rendront au roi douze cent millions de livres par année , ou quatre cent millions d'écus.

L'Homme aux quarante écus.

Cela me paroît impraticable & impossible.

Le Géometre.

Vous avez très-grande raison , & cette impossibilité est une démonstration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raisonnement dans nos nouveaux ministres.

L'Homme aux quarante écus.

N'y a-t-il pas aussi une prodigieuse injustice démontrée à me prendre la moitié de mon

bled , de mon chanvre , de la laine de mes moutons , &c. , & de n'exiger aucun secours de ceux qui auront gagné dix , ou vingt , ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tissé de la toile , avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps , avec mon bled qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

Le Géometre.

L'injustice de cette administration est aussi évidente que son calcul est erroné. Il faut que l'industrie soit favorisée ; mais il faut que l'industrie opulente secoure l'état. Cette industrie vous a certainement ôté une partie de vos cent vingt livres , & se l'est appropriée , en vous vendant vos chemises & votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auroient coûté si vous les aviez faits vous-même. Le manufacturier , qui s'est enrichi à vos dépens , a , je l'avoue , donné un salaire à ses ouvriers qui n'avoient rien par eux-mêmes ; mais il a retenu pour lui , chaque année , une somme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente ; il a donc acquis cette fortune à vos dépens ; vous ne pourrez ja-

aux quarante écus. 189

mais lui vendre vos denrées assez cher pour vous rembourser de ce qu'il a gagné sur vous ; car si vous tentiez ce surhaussement , il en feroit venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela est ainsi, c'est qu'il reste toujours possesseur de ses trente mille livres de rente , & vous restez avec vos cent vingt livres , qui diminuent souvent , bien loin d'augmenter.

Il est donc nécessaire & équitable que l'industrie raffinée du négociant paie plus que l'industrie grossière du laboureur. Il en est de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avoit été jusqu'ici de douze francs , avant que nos grands ministres vous eussent pris vingt écus. Sur ces douze francs , le collecteur retenoit douze sols pour lui. Si , dans votre province , il y a cinquante mille âmes , il aura gagné deux cent cinquante mille francs par an. Qu'il en dépense cinquante , il est clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il est très-juste qu'il contribue à proportion , sans quoi , tout seroit perversi & bouleversé.

L'Homme aux quarante écus.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela soulage mon imagination ; mais puisqu'il a si bien augmenté son superflu, comment puis-je faire pour accroître aussi ma petite fortune ?

Le Géometre.

Je vous l'ai déjà dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de votre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produisoit.

L'Homme aux quarante écus.

Je suppose que j'aie bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puissance législative & exécutive en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année ?

Le Géometre.

Rien du tout, à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile ; mais elle aura vécu plus commodément. Chacun aura eu,

aux quarante écus. 191

à proportion , plus d'habits , de chemises , de meubles , qu'il n'en avoit auparavant. Il y aura eu dans l'état une circulation plus abondante , les salaires auront été augmentés avec le tems , à peu près en proportion du nombre de gerbes de bled , de toisons de moutons , de cuirs de bœufs , de cerfs & de chevres qui auront été employés , de grappes de raisin qu'on aura foulées dans le pressoir. On aura payé au roi plus de valeurs de denrées en argent , & le roi aura rendu plus de valeur à tous ceux qu'il aura fait travailler sous ses ordres , mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'Homme aux quarante écus.

Que restera-t-il donc à la puissance , au bout de l'année ?

Le Géometre.

Rien , encore une fois , c'est ce qui arrive à toute puissance ; elle ne thésaurise pas ; elle a été nourrie , vêtue , logée , meublée ; tout le monde l'a été aussi , chacun suivant son état ; & si elle thésaurise , elle a arraché à

la circulation autant d'argent qu'elle en a entassé ; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ses coffres.

L'Homme aux quarante écus.

Mais ce grand Henri IV n'étoit donc qu'un vilain , un ladre , un pillard ; car on m'a conté qu'il avoit encaqué dans la Bastille , plus de cinquante millions de notre monnoie d'aujourd'hui.

Le Géometre.

C'étoit un homme aussi bon , aussi prudent que valeureux. Il alloit faire une juste guerre ; & , en amassant dans ses coffres vingt-deux millions de son tems , en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laissoit circuler , il épargnoit à son peuple plus de deux cent millions qu'il en auroit coûté , s'il n'avoit pas pris ces utiles mesures. Il se rendoit moralement sûr du succès contre un ennemi qui n'avoit pas pris les mêmes précautions. Le calcul des probabilités étoit prodigieusement en sa faveur. Ses vingt-deux millions

aux quarante écus. 193

millions encaiffés prouvoient qu'il y avoit alors dans le royaume la valeur de vingt-deux millions d'excédent dans les biens de la terre ; ainsi perfonne ne fouffroit.

L'Homme aux quarante écus.

Mon vieillard me l'avoit bien dit , qu'on étoit à proportion plus riche fous l'adminiftration du duc de Sully , que fous celle des nouveaux miniftres qui ont mis l'impôt unique , & qui m'ont pris vingt écus fur quarante. Dites-moi , je vous en prie , y a-t-il une nation au monde qui jouiffe de ce beau bénéfice de l'impôt unique ?

Le Géometre.

Pas une nation opulente. Les Anglois , qui ne rient guere , fe font mis à rire quand ils ont appris que des gens d'efprit avoient propofé parmi nous cette adminiftration. Les Chinois exigent une taxe de tous les vaiffeaux marchands qui abordent à Cang-t-ung. Les Hollandois paient à Nangazaki , quand ils font reçus au Japon , fous prétexte qu'ils ne font pas chrétiens. Les Lapons & Samoyèdes ,

à la vérité , sont soumis à un impôt unique en peaux de marte ; la république de Saint-Marin ne paie que des dixmes pour entretenir l'état dans sa splendeur.

Il y a dans notre Europe une nation célèbre par son équité & pour sa valeur , qui ne paie aucune taxe , c'est le peuple Helvétien ; mais voici ce qui est arrivé ; ce peuple s'est mis à la place des ducs d'Autriche , & de Zeringhen , les petits cantons sont démocratiques & très-pauvres , chaque habitant y paie une somme très-modique pour les besoins de la petite république. Dans les cantons riches , on est chargé envers l'état des redevances que les archiducs d'Autriche & les seigneurs fonciers exigeoient : les cantons protestans sont , à proportion , du double plus riches que les catholiques , parce que l'état y possède les biens des moines. Ceux qui étoient sujets des archiducs d'Autriche , des ducs de Zeringhen & des moines , le sont aujourd'hui de la patrie ; ils paient à cette patrie les mêmes droits , les mêmes lods & ventes qu'ils payoient à leurs anciens maîtres ; & comme les sujets , en général , ont très-peu de commerce , le négoce n'est assujetti à aucune charge , ex-

cepté
trafiq
étran
nées ,
leur p
aussi
l'imp

Air
droit
biens
donn

No
treize
on en
paie 1

Al
pôt c
rédui
quarr

aux quarante écus. 195

cepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puissances étrangères , & se vendent pour quelques années , ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépens ; & c'est un exemple aussi unique dans le monde policé , que l'est l'impôt établi par vos nouveaux législateurs.

L'Homme aux quarante écus.

Ainsi , Monsieur , les Suisses ne sont pas de droit divin dépouillés de la moitié de leurs biens ; & celui qui possède quatre vaches n'en donne pas deux à l'état ?

Le Géometre.

Non , sans doute. Dans un canton , sur treize tonneaux de vin on en donne un , & on en boit douze. Dans un autre canton , on paie la douzieme partie , & on en boit onze.

L'Homme aux quarante écus.

Ah ! qu'on me fasse Suisse. Le maudit impôt que l'impôt unique & inique , qui m'a réduit à demander l'aumône ! Mais trois ou quatre cents impôts , dont les noms mêmes

me sont impossibles à retenir & à prononcer, sont-ils plus justes & plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un législateur qui , en fondant un état , ait imaginé de créer des conseillers du roi , mesureurs de charbon , jaugeurs de vin , mouleurs de bois , languayeurs de porcs , contrôleurs de beurre salé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuse que celle d'Alexandre , commandée par soixante généraux qui mettent le pays à contribution , qui remportent des victoires signalées tous les jours , qui font des prisonniers , & qui , quelquefois les sacrifient en l'air , ou sur un petit théâtre de planches , comme faisoient les anciens Scythes , à ce que m'a dit mon curé ?

Une telle législation , contre laquelle tant de cris s'élevoient & qui faisoient verser tant de larmes , valoit-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup , nettement & paisiblement , la moitié de mon existence ? J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prît en détail les trois quarts sous l'ancienne finance.

Le Géometre.

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Bst modus in rebus , caveas ne quid nimis.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai appris un peu d'histoire & de géométrie , mais je ne fais pas le Latin.

Le Géometre.

Cela signifie , à-peu-près : *On a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'Homme aux quarante écus.

Oui , rien de trop , c'est ma situation ; mais je n'ai pas assez.

Le Géometre.

Je conviens que vous périrez de faim , & moi aussi , & l'état aussi , supposé que la nouvelle administration dure seulement deux ans ; mais il faut espérer que Dieu aura pitié de nous.

L'Homme aux quarante écus.

On passe sa vie à espérer , & on meurt en espérant. Adieu , Monsieur ; vous m'avez instruit , mais j'ai le cœur navré.

Le Géometre.

C'est souvent le fruit de la science.

*Aventure avec un Carme.*

Quand j'eus bien remercié l'académicien de l'académie des sciences de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la providence, mais gromelant entre mes dents ces tristes paroles : *Vingt écus de rente seulement pour vivre, & n'avoir que vingt-deux ans à vivre !* Hélas ! puisse notre vie être encore plus courte, puisqu'elle est si malheureuse !

Je me trouvai bientôt vis-à-vis d'une maison superbe. Je sentoie déjà la faim ; je n'avois pas la cent-vingtieme partie de la somme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut appris que ce palais étoit le couvent des révérends peres carmes déchauffés, je conçus de grandes espérances ; & je dis : Puisque ces saints sont assez humbles pour marcher nu-pieds, ils seront assez charitables pour me donner à dîner.

Je sonnai ; un carme vint : Que voulez-

vous , mon fils ? Du pain , mon révérend pere , les nouveaux édits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la faisons pas. Quoi ! votre saint institut vous ordonne de n'avoir pas de souliers, & vous avez une maison de prince, & vous me refusez à manger ! Mon fils, il est vrai que nous sommes sans souliers & sans bas ; c'est une dépense de moins ; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains : & si notre saint institut nous avoit ordonné d'aller cul nu, nous n'aurions point froid au derriere. A l'égard de notre belle maison , nous l'avons aisément bâtie , parce que nous avons cent mille livres de rente en maisons dans la même rue.

Ah ! ah ! vous me laissez mourir de faim , & vous avez cent mille livres de rente : vous en rendez donc cinquante mille au nouveau gouvernement ?

Dieu nous préserve de payer une obole. Le seul produit de la terre cultivée par des mains laborieuses , endurcies de calus & mouillées de larmes , doit des tributs à la puissance législatrice & exécutive. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis

en état de faire bâtir ces maisons dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre , ayant déjà payé le tribut , elles ne doivent pas payer deux fois : elles ont sanctifié les fideles qui se sont appauvris en nous enrichissant : & nous continuons à demander l'aumône & à mettre à contribution le fauxbourg Saint-Germain pour sanctifier encore les fideles. Ayant dit ces mots , le carme me ferma la porte au nez.

Je passai par devant l'hôtel des Mousquetaires gris ; je contai la chose à un de ces Messieurs ; ils me donnerent un bon dîner & un écu. L'un d'eux proposa d'aller brûler le couvent ; mais un mousquetaire plus sage lui remontra que le tems n'étoit pas encore venu , & le pria d'attendre encore deux ou trois ans.



Audience de M. le Contrôleur-Général.

J'allai , avec mon écu , présenter un placet à monsieur le contrôleur-général , qui donnoit audience ce jour-là.

Son anti-chambre étoit remplie de gens de

toute
sages
rebon
me au
je les
Un
tenté
ses pa
la me
de pl
doit
des p
gnes
leur v
du tra
& du
Mais
droit
tance
mini
chari
Un
les a
vill
car a
née

toute espece. Il y avoit , sur-tout , des visages encore plus pleins , des ventres plus rebondis , des mines plus fieres que mon homme aux huit millions. Je n'osois approcher , je les voyois , & ils ne me voyoient pas.

Un moine , gros décimateur , avoit intenté un procès à des citoyens qu'il appelloit ses payfans. Il avoit déjà plus de revenu que la moitié de ses paroissiens ensemble ; & , de plus , il étoit seigneur de fief. Il prétendoit que ses vassaux ayant converti , avec des peines extrêmes , leurs bruyeres en vignes , ils lui devoient la dixieme partie de leur vin ; ce qui faisoit , en comptant le prix du travail & des échalas , & des futailles , & du cellier , plus d'un quart de la récolte. Mais comme les dîmes , disoit-il , sont de droit divin , je demande le quart de la substance de mes payfans au nom de Dieu. Le ministre lui dit : Je vois combien vous êtes charitable.

Un fermier-général , fort intelligent dans les aides , lui dit alors : Monseigneur , ce village ne peut rien donner à ce moine ; car ayant fait payer aux paroissiens , l'année passée , trente-deux impôts pour leur

vin, & les ayant fait condamner ensuite à payer le trop bû, ils sont entièrement ruinés. J'ai fait vendre leurs bestiaux & leurs meubles, ils sont encore mes redevables. Je m'oppose aux prétentions du révérend pere.

Vous avez raison d'être son rival, reparait le ministre; vous aimez l'un & l'autre également votre prochain, & vous m'édifiez tous deux.

Un troisieme, moine & seigneur, dont les payfans sont main-mortables, attendoit aussi un arrêt du conseil qui le mît en possession de tout le bien d'un badaud de Paris, qui, ayant par inadvertance demeuré un an & un jour dans une maison sujette à cette servitude, & enclavée dans les états de ce prêtre, y étoit mort au bout de l'année. Le moine réclamoit tout le bien du badaud, & cela de droit divin.

Le ministre trouva le cœur du moine aussi juste & aussi tendre que les deux premiers.

Un quatrieme, qui étoit contrôleur du domaine, présenta un beau mémoire, par lequel il se justifioit d'avoir réduit vingt

famille
leurs o
fins; i
mainie
qu'elles
ritages
qu'elles
les aya
les aya
prison
leurs m

Le c
un peu
bone &
delis, j
Cepend
requêtes
bien fai
& à ce
soulage
notre é
que da

(1) Je
vant à
(2) U

familles à l'aumône. Elles avoient hérité de leurs oncles ou tantes , ou freres , ou cousins ; il avoit fallu payer les droits. Le domainier leur avoit prouvé généreusement qu'elles n'avoient pas assez estimé leurs héritages , qu'elles étoient beaucoup plus riches qu'elles ne pensoient ; & , en conséquence , les ayant condamnées à l'amende du triple , les ayant ruinées en fraix , & fait mettre en prison les peres de famille , il avoit acheté leurs meilleures possessions sans bourse délier.

Le contrôleur-général lui dit , d'un ton un peu amer à la vérité : *Euge , Contrôleur bone & sapiens , quia supra pauca fuisti fidelis , fermier-général te constituam* (1). Cependant il dit tout bas à un maître des requêtes qui étoit à côté de lui : Il faudra bien faire rendre gorge à ces sangsues sacrées & à ces sangsues profanes ; il est tems de soulager le peuple , qui , sans nos soins & notre équité , n'auroit jamais de quoi vivre que dans l'autre monde (2).

(1) Je me fis expliquer ces paroles par un savant à quarante écus , elles me rejouirent.

(2) Un cas à peu près semblable est arrivé

Des hommes d'un génie profond lui présenterent des projets. L'un avoit imaginé de mettre des impôts sur l'esprit ; tout le monde , disoit-il , s'empressera de payer , personne ne voulant passer pour un sot. Le ministre lui dit : Je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre proposa d'établir l'impôt unique sur les chansons & sur le rire , attendu que la nation étoit la plus gaie du monde , & qu'une chanson la consolait de tout ; mais le ministre observa que , depuis quelque tems , on ne faisoit plus guere de chansons plaisantes ; & il craignit que , pour échaper à la taxe , on ne devînt trop sérieux.

Vint un sage & brave citoyen qui offrit de donner au roi trois fois plus , en faisant payer par la nation trois fois moins. Le ministre lui conseilla d'apprendre l'arithmétique.

Un cinquieme prouvoit au roi , par amitié , qu'il ne pouvoit recueillir que soixante

dans la Province que j'habite , & le contrôleur du domaine a été forcé à faire restitution ; mais il n'a pas été puni.

& qui
donne
rez pla
rons p
Enfi
veau q
priétai
vin , &
million
m'avoit
mes vi
monsie
mandar
rire , &
m'avoit
sans de
gement
reste d
Dieu v

Lettre

Quoi
vous ,
cents fo

Tome

aux quarante écus. 205

& quinze millions, mais qu'il alloit lui en donner deux cents vingt-cinq. Vous me ferez plaisir, dit le ministre, quand nous aurons payé les dettes de l'état.

Enfin, arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puissance législative co-propriétaire de toutes nos terres par le droit divin, & qui donnoit au roi douze cents millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avoit mis en prison pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jetai aux pieds de monsieur le contrôleur-général, & je lui demandai justice; il fit un grand éclat de rire, & me dit que c'étoit un tour qu'on m'avoit joué. Il ordonna à ces mauvais plaisans de me donner cent écus de dédommagement, & m'exempta de taille pour le reste de ma vie. Je lui dis : Monseigneur, Dieu vous bénisse.



Lettre à l'Homme aux quarante écus.

Quoique je sois trois fois aussi riche que vous, c'est-à-dire, quoique je possède trois cents soixante livres ou francs de revenu,

je vous écris cependant comme d'égal à égal, sans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'histoire de votre désastre, & de la justice que monsieur le contrôleur-général vous a rendue ; je vous en fais mon compliment ; mais, par malheur, je viens de lire le *Financier citoyen*, malgré la répugnance que m'avoit inspiré ce titre, qui paroît contradictoire à bien des gens ; ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes, & à moi soixante ; il n'accorde que cent francs à chaque individu sur la totalité des habitans ; mais, en récompense, un homme non moins illustre enfle nos rentes jusqu'à cent cinquante livres ; je vois que votre géometre a pris un juste milieu. Il n'est point de ces magnifiques seigneurs, qui d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitans, & vous font rouler quinze cent millions d'espèces sonnantes dans le royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières.

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai le *Financier citoyen* ; mais n'allez pas le croire en tout ; il cite le testament du

grand
c'est un
tien de
de Vau
Bois-G
de Ric
l'abbé
assure
une pa
viande
& la p
qui pro
preuves
dès qu
dinal m
les test
maréch
Défi
& des
vous.
se son
Tripto
moi ;
ranimé
J'ai
plus be

grand ministre Colbert , & il ne fait pas que c'est une rapsodie ridicule faite par un Gracien de Courtils. Il cite la dîme du maréchal de Vauban , & il ne fait pas qu'elle est d'un Bois-Guilbert. Il cite le testament du cardinal de Richelieu , & il ne fait pas qu'il est de l'abbé Bourzeys. Il suppose que ce cardinal assure que *quand la viande enchérit , on donne une paie plus forte au soldat.* Cependant la viande enchérit beaucoup sous son ministère , & la paie du soldat n'augmenta point ; ce qui prouve , indépendamment de cent autres preuves , que ce livre , reconnu pour supposé dès qu'il parut , & ensuite attribué au cardinal même , ne lui appartient pas plus que les testamens du cardinal Albéroni & du maréchal de Belle-Isle ne leur appartiennent.

Défiez-vous toute votre vie des testamens & des systêmes ; j'en ai été la victime comme vous. Si les Solon & les Lycurgue modernes se sont moqués de vous , les nouveaux Triptolemes se sont encore plus moqués de moi ; & , sans une petite succession qui m'a ranimé , j'étois mort de misere.

J'ai cent vingt arpens labourables dans le plus beau pays de la nature & le sol le plus

ingrat. Chaque arpent ne rend , tous frais faits , dans mon pays , qu'un écu de trois livres. Dès que j'eus lu dans les journaux qu'un célèbre agriculteur avoit inventé un nouveau semoir , qu'il labouroit sa terre par planches , afin qu'en semant moins il recueillit davantage ; j'empruntai vite de l'argent , j'achetai un semoir , je labourai par planches , je perdis ma peine & mon argent , aussi bien que l'illustre agriculteur qui ne sème plus par planches.

Mon malheur voulut que je lusse le *Journal économique* , qui se vend à Paris chez Boudet. Je tombai sur l'expérience d'un Parisien ingénieux , qui , pour se réjouir , avoit fait labourer son parterre quinze fois , & y avoit semé du froment , au lieu d'y planter des tulipes , il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encore de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours , me disois-je , j'aurai le double de la récolte de ce digne Parisien , qui s'est formé des principes d'agriculture à l'opéra , à la comédie , & me voilà enrichi par ses leçons & par son exemple.

Labourer seulement quatre fois dans mon pays est une chose impossible ; la rigueur &

les cha
permet
j'avois
l'illustre
forcé à
trente
les ch
ronde.
coûten
fallut
labour
vingt
année
à trois
trois
septien
livres
il est v
J'ét
qu'un
mond
que n
Qu
de m
det ?
juré

les changemens soudains des saisons ne le permettent pas , & d'ailleurs le malheur que j'avois eu de semer par planches , comme l'illustre agriculteur dont j'ai parlé , m'avoit forcé à vendre mon attelage. Je fis labourer trente fois mes cent vingt arpens par toutes les charrues qui sont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coûtent douze livres , c'est un prix fait : il fallut donner trente façons par arpent. Le labour de chaque arpent me coûta cent vingt livres. Ma récolte , qui se monte , année commune , dans mon maudit pays , à trois cent septiers , monta , il est vrai , à trois cent trente , qui , à vingt livres le septier , me produisirent six mille six cent livres ; je perdis sept mille huit cent livres ; il est vrai que j'eus la paille.

J'étois ruiné , abîmé , sans une vieille tante qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde , en raisonnant aussi-bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croiroit que j'eus encore la foiblesse de me laisser séduire par le Journal de Bouddet ? Cet homme là après tout n'avoit pas juré ma perte. Je lis dans son recueil qu'il

n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs , pour avoir quatre mille livres de rente en artichaux : Certainement , dis-je , Boudet me rendra en artichaux ce qu'il m'a fait perdre en bled. Voilà mes quatre mille francs dépensés , & mes artichaux mangés par les rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguiere. J'écrivis une lettre de reproche fulminante à Boudet. Pour toute réponse , le traître s'égaya dans son journal à mes dépens. Il me nia impudemment que les Caraïbes fussent nés rouges. Je fus obligé de lui envoyer une attestation d'un ancien procureur du roi à la Guadeloupe , comme quoi Dieu a fait les Caraïbes rouges , ainsi que les Negres noirs ; mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre , jusqu'au dernier sou , toute la succession de ma tante , pour avoir trop cru les nouveaux systèmes. Mon cher Monsieur , encore une fois , gardez-vous des charlatans.



*Nouvelles douleurs occasionnées par
les nouveaux systèmes.*

(Ce petit morceau est tiré des manuscrits d'un
vieux solitaire).

Je vois que si de bons citoyens se sont amusés à gouverner les états , & à se mettre à la place des rois , si d'autres se sont crus des Triptolemes & des Cerès , il y en a de plus fiers qui se sont mis sans façon à la place de Dieu , & qui ont créé l'univers avec leur plume , comme Dieu le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui se présenta à mes adorations fut un descendant de Thalès , nommé Telliamed , qui m'apprit que les montagnes & les hommes sont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins , qui ensuite devinrent amphibies. Leur belle queue fourchue se changea en cuisses & en jambes. J'étois encore tout plein des Métamorphoses d'Ovide , & d'un livre où il étoit démontré que la race des hommes étoit bâtarde d'une race de ba-

bouins. J'aimois autant descendre d'un poisson que d'un singe.

Avec le tems, j'eus quelques doutes sur cette généalogie, & même sur la formation des montagnes. Quoi ! me dit-il, vous ne savez pas que les courans de la mer, qui jettent toujours du sable à droite & à gauche, à dix ou douze pieds de hauteur tout au plus, ont produit, dans une suite infinie de siècles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, lesquelles ne sont pas de sable ? Apprenez que la mer a nécessairement couvert tout le globe. La preuve en est qu'on a vu des ancrs de vaisseau sur le mont Saint-Bernard, qui étoient là plusieurs siècles avant que les hommes eussent des vaisseaux.

Figurez-vous que la terre est un globe de verre, qui a été long-tems tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinoit, plus je devenois incrédule. Quoi donc ! me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine à trente-six lieues de la mer ? C'est un amas de coquilles avec lesquelles on engraisse la terre comme avec du fumier. Or si la mer a déposé, dans la succession des tems, une mine

entier
l'Océ
qu'à
siècles
Je l
a des
pié ;
Jene
&, q
qu'il
pou
petite
la for
il y a
& qui
& qui
roulés
de ser
& qui
de da
figuré
maiso
aient
Si l
quiles
gligé

entiere de coquilles à trente-six lieues de l'Océan , pourquoi n'aura-t-elle pas été jusqu'à trois mille lieues , pendant plusieurs siècles , sur notre globe de verre ?

Je lui répondis : Monsieur Telliamed ? il y a des gens qui font quinze lieues par jour à pié ; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin soit de verre ; & , quant à votre falun , je doute encore qu'il soit un lit de coquilles de mer. Il se pourroit bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aisément la forme des fragmens de coquilles , comme il y a des pierres qui sont figurées en langues , & qui ne sont point des langues ; en étoiles , & qui ne sont point des astres ; en serpens roulés sur eux mêmes , & qui ne sont point de serpens ; en parties naturelles du beau sexe , & qui ne sont point pourtant des dépouilles de dames. On voit des dendrites , des pierres figurées qui représentent des arbres & des maisons ; sans que jamais ces petites pierres aient été des maisons & des chênes.

Si la mer avoit déposé tant de lits de coquilles en Touraine , pourquoi auroit-elle négligé la Bretagne , la Normandie , la Picardie

& toutes les autres côtes ? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer se seroit répandue à trente - six lieues , ce n'est pas à dire qu'elle ait été jusqu'à trois mille , & même jusqu'à trois cents , & que toutes les montagnes aient été produites par les eaux. J'aimerois autant dire que le Caucaze a formé la mer , que de prétendre que la mer a fait le Caucaze.

Mais , Monsieur l'incrédule , que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées sur le sommet des Alpes ?

Je répondrai , Monsieur le créateur , que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées , que d'ancres de vaisseaux sur le haut du Mont Cenis. Je répondrai ce qu'on a déjà dit , qu'on a trouvé des écailles d'huîtres , (qui se pétrifient aisément) à de très-grandes distances de la mer , comme on a déterré des médailles Romaines à cent lieues de Rome ; & j'aime mieux croire que des pèlerins de Saint-Jacques ont laissé quelques coquilles vers Saint-Maurice , que d'imaginer que la mer a formé le mont Saint-Bernard.

Il y a des coquillages par-tout ; mais est-il

bien sûr
testacées
nos rivi
marins
Mon
ridicule
créer.

Mon
est le m
ferez ja
soit de v
des démo
Alpes &
n'y a au
d'Améri
qui ayie
vous so
monde ;

Monfi
couvert
Amérique
Monfi
son secre
abandon
pourvu q

bien sûr qu'ils ne soient pas les dépouilles des testacées & des crustacées de nos lacs & de nos rivières , aussi bien que des petits poissons marins ?

Monsieur l'incrédule , je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propose de créer.

Monsieur le créateur à vous permis ; chacun est le maître de son monde ; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous sommes soit de verre , ni que quelques coquilles soient des démonstrations que la mer a produit les Alpes & le mont Taurus. Vous savez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne soit pas vous qui ayiez créé cet hémisphère , & que vous vous soyiez contenté de former l'ancien monde ; c'est bien assez.

Monsieur , monsieur , si on n'a pas découvert de coquilles sur les montagnes d'Amérique , *on en découvrira.*

Monsieur , c'est parler en créateur qui fait son secret & qui est sûr de son fait. Je vous abandonne , si vous voulez , votre falun , pourvu que vous me laissiez mes montagnes.

Je suis d'ailleurs , le très - humble & très-obéissant serviteur de votre providence.

Dans le tems que je m'instruisois ainsi avec Telliamed , un jésuite Irlandois , déguisé en homme , d'ailleurs grand observateur , & ayant de bons microscopes , fit des anguilles avec de la farine de bled ergoté. On ne doura pas alors qu'on ne fit des hommes avec de la farine de bon froment. Aussi-tôt on créa des particules organiques qui composèrent des hommes. Pourquoi non ? Le grand géomètre Fatio avoit bien ressuscité des morts à Londres , on pouvoit tout aussi aisément en faire , à Paris , des vivans , avec des particules organiques ; mais malheureusement les anguilles de Needham ayant disparu, les nouveaux hommes disparurent aussi , & s'enfuirent au pays des monades qu'ils rencontrèrent dans le plein , au milieu de la matiere subtile , globuleuse & canelée.

Cen'est pas que ces créateurs de systèmes n'aient rendu de grands services à la physique à Dieu ne plaise que je méprise leurs travaux. On les a comparés à des alchymistes , qui en faisant de l'or (qu'ils ne faisoient point

ont tr
chose
d'un
matio
globe
Les
eaux
pas fa
je me
qu'un
toit u
pard
de son
remen
fis de
j'en to
m'end
A peir
propo
disséq
conno
ne pou
de me
trou d
droit c
caissai
Tom

ont trouvé de bons remèdes , ou du moins des choses très-curieuses. On peut être un homme d'un rare mérite , & se tromper sur la formation des animaux & sur la structure du globe.

Les poissons changés en hommes , & les eaux changées en montagnes ne m'avoient pas fait autant de mal que monsieur Boudet ; je me bernois tranquillement à douter , lorsqu'un Lapon me prit sous sa protection. C'étoit un profond philosophe , mais qui ne pardonnoit jamais aux gens qui n'étoient pas de son avis. Il me fit d'abord connoître clairement l'avenir , en exaltant mon ame. Je fis de si prodigieux efforts d'exaltation , que j'en tombai malade ; mais il me guérit en m'enduisant de poix-résine de la tête aux piés. A peine fus-je en état de marcher , qu'il me proposa un voyage aux terres australes pour y disséquer des têtes de géans , ce qui nous feroit connoître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvois supporter la mer ; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuser un grand trou dans le globe terraqué : ce trou alloit droit chez les Patagons. Nous partîmes ; je me cassai une jambe à l'entrée du trou ; on eut

beaucoup de peine à me redresser la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup soulagé.

J'ai déjà parlé de tout cela dans une de mes diatribes pour instruire l'univers , très-attentif à ces grandes choses. Je suis bien vieux, j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour lesquels je travaille depuis si long-tems.



Mariage de l'Homme aux quarante écus.

L'homme aux quarante écus s'étant beaucoup formé , & ayant fait une petite fortune , épousa une jolie fille qui possédoit cent écus de rente. Sa femme devint bientôt grosse. Il alla trouver son géometre , & lui demanda si elle lui donneroit un garçon , ou une fille ? Le géometre lui répondit que les sages-femmes, les femmes-de-chambre le savoient pour l'ordinaire , mais que les physiciens, qui prédissent les éclipses , n'étoient pas si éclairés qu'elles.

Il voulut savoir ensuite si son fils , ou sa

filles
ce n
parle
L'
l'hon
dema
Dans
entre
pater
mon
quelc
l'ame
berce
donn
Ah
pas
No
vous
giné
se fo
Pr
dans
entier
comm
cules
s'élan

filles avoit déjà une ame. Le géometre dit que ce n'étoit pas son affaire, & qu'il en falloit parler au théologien du coin.

L'homme aux quarante écus, qui étoit déjà l'homme aux deux cents écus pour le moins, demanda en quel endroit étoit son enfant ? Dans une petite poche, lui dit son ami, entre la vessie & l'intestin rectum. O Dieu paternel, s'écria-t-il, l'ame immortelle de mon fils, née & logée entre de l'urine & quelque chose de pis ! Oûi mon cher voisin, l'ame d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau ; & avec cela on fait le fier, on se donne des airs.

Ah Monsieur le savant ! ne pourriez-vous pas me dire comment les enfans se font ?

Non, mon ami ; mais si vous voulez je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire, comment les enfans ne se font point.

Premièrement, le révérend pere Sanchez, dans son excellent livre *de matrimonio*, est entièrement de l'avis d'Hippocrate ; il croit, comme un article de foi, que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'unissent ensemble, & que

dans le moment l'enfant est conçu par cette union ; & il est si persuadé de ce système physique , devenu théologique , qu'il examine , chap. 21 du livre second , *Utrum virgo Maria semen emiseric in copulatione cum Spiritu sancto*.

Eh ! Monsieur , je vous ai déjà dit que je n'entends pas le Latin ; expliquez-moi en François l'oracle du pere Sanchez. Le géomètre lui traduisit le texte , & tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié , en trouvant Sanchez prodigieusement ridicule , fut pourtant assez content d'Hippocrate ; & il se flattoit que sa femme avoit rempli toutes les conditions imposées par ce médecin pour faire un enfant.

Malheureusement , lui dit le voisin , il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur , qui même ne reçoivent qu'avec aversion les embrassemens de leurs maris , & qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre Hippocrate & Sanchez.

De plus , il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes ; or , il y a beaucoup d'especes d'animaux qui engendrent sans co-

pulation
huitres
physici
général
Le céle
montra
découv
trouv
crus ;
aussi.
pour c
ques g
leur m
toutes
qu'elle
vasser
ne ch
toute

Ma
natur
qu'el
dans
les a
Vou

aux quarante écus. 221

pulation, comme les poissons écaillés, les huitres, les pucerons. Il a donc fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convint à tous les animaux. Le célèbre Harvey, qui, le premier, démontra la circulation, & qui étoit digne de découvrir le secret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondoient aussi. Les mauvais plaisans dirent que c'est pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour appellent leur femme, ou leur maîtresse, *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes sont coquettes, parce qu'elles voudroient que les coqs les trouvassent belles. Malgré ces railleries, Harvey ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'Homme aux quarante écus.

Mais, Monsieur, vous m'avez dit que la nature est toujours semblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les jumens, les ânesses, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

Le Géometre.

Elles ne pondent point en dehors , mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires comme tous les oiseaux ; les jumens , les anguilles en ont aussi. Un œuf se détache de l'ovaire , il est couvé dans la matrice. Voyez tous les poissons écaillés , les grenouilles , ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette espece font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites , les teignes , les plus vils insectes sont visiblement formés d'un œuf : tout vient d'un œuf , & notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres .

L'Homme aux quarante écus.

Mais , vraiment , ce système porte tous les caracteres de la vérité ; il est simple , il est uniforme , il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en suis fort content , je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me sont fort chers.

aux quarante écus. 223

Le Géometre.

On s'est lassé, à la longue, de ce système ; on a fait les enfans d'un autre façon.

L'Homme aux quarante écus.

Et pourquoi, puisque celle-là est si naturelle ?

Le Géometre.

C'est qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais seulement de petites glandes.

L'Homme aux quarante écus.

Je soupçonne que des gens qui avoient un autre système à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

Le Géometre.

Cela pourroit bien être. Deux Hollandois s'aviserent d'examiner la liqueur séminale au microscope, celle de l'homme, celle de plusieurs animaux, & ils crurent y appercevoir des animaux déjà tout formés qui cou-

roient avec une vîtesse inconcevable. Ils en virent même dans le fluide séminal du coq. Alors on jugea que les mâles faisoient tout, & les femelles rien ; elles ne servirent plus qu'à porter le trésor que le mâle leur avoit confié.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà qui est bien étrange. J'ai quelques doutes sur ces petits animaux qui frétilleut si prodigieusement dans une liqueur pour être ensuite immobiles dans les œufs des oiseaux, & pour être non moins immobiles neuf mois, à quelques culebutes près, dans le ventre de la femme ; cela ne me paroît pas conséquent. Ce n'est pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment sont faits s'il vous plaît, ces petits hommes qui sont si bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez ?

Le Géometre.

Comme des vermisseaux. Il y avoit surtout un médecin nommé Andry, qui voyoit des vers par-tout, & qui vouloit absolu-

ment c
s'il l'a
sang,
Enfin,
à forc
& de
furent l
d'abor
notre
elle,
lide,
si la
nons l

L
Eh
point

On
losoph
dans u
fois le
s'oper
trice,

aux quarante écus. 225

ment détruire le système d'Harvey. Il auroit, s'il l'avoit pu, anéanti la circulation du sang, parce qu'un autre l'avoit découverte. Enfin, deux Hollandois & monsieur Andry, à force de tomber dans le péché d'Onan, & de voir les choses au microscope, réduisirent l'homme à être chenille. Nous sommes d'abord un ver comme elle; de là, dans notre enveloppe, nous devenons, comme elle, pendant neuf mois, une vraie chrysalide, que les paysans appellent *feve*. Ensuite, si la chenille devint papillon, nous devenons hommes; voilà nos métamorphoses.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien, s'en est-on tenu là? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

Le Géometre.

On s'est dégoûté d'être chenille. Un philosophe extrêmement plaisant a découvert dans une *Vénus physique* que l'attraction faisoit les enfans, & voici comment la chose s'opere. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui

arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil ; mais il en est empêché par le nez qu'il rencontre en chemin , & qui l'oblige de se placer à gauche. Il en est de même des bras, des cuisses & des jambes qui tiennent aux cuisses. Il est difficile d'expliquer dans cette hypothese la situation des mammelles & des fesses. Ce grand philosophe n'admet aucun dessein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il est bien loin de croire que le cœur soit fait pour recevoir le sang & pour le chasser , l'estomac pour digérer , les yeux pour voir , les oreilles pour entendre ; cela lui paroît trop vulgaire ; tout se fait par attraction.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà un maître fou. Je me flatte que personne n'a pu adopter une idée aussi extravagante.

Le Géometre.

On en rit beaucoup , mais ce qu'il y eut de triste , c'est que cet insensé ressembloit aux théologiens , qui persécutent , autant qu'ils le peuvent , ceux qu'ils font rire.

D'au
manier
fortune
le bras
la cuiss
petites
placem
être en
avoir p

L
J'en
toutes

Le d
entre c
munic
des ph
a couc
du me
Fallop
ou en
ment
semez
bled g

aux quarante écus. 227

D'autres philosophes ont imaginé d'autres manieres qui n'ont pas fait une plus grande fortune ; ce n'est plus le bras qui va chercher le bras ; ce n'est plus la cuisse qui court après la cuisse ; ce sont de petites molécules , de petites particules de bras & de cuisse qui se placent les unes sur les autres. On sera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs , après avoir perdu bien du tems.

L'Homme aux quarante écus.

J'en suis ravi ; mais quel a été le résultat de toutes ces disputes ?

Le Géometre.

Le doute. Si la question avoit été débattue entre des théologaux , il y auroit eu des excommunications & du sang répandu ; mais entre des physiciens la paix est bientôt faite ; chacun a couché avec sa femme sans penser le moins du monde à son ovaire , ni à ses trompes de Fallope. Les femmes sont devenues grosses , ou enceintes , sans demander seulement comment ce mystere s'opere. C'est ainsi que vous semez du bled , & vous ignorez comment le bled germe en terre.

L'Homme aux quarante écus.

Oh ! je le fais bien ; on me l'a dit il y a long-tems ; c'est par pourriture. Cependant il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

Le Géometre.

C'est une fort bonne envie. Je vous conseille de douter de tout', excepté que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même base & même hauteur sont égaux entr'eux, ou autres propositions pareilles ; comme, par exemple, que deux & deux font quatre.

L'Homme aux quarante écus.

Oui, je crois qu'il est fort sage de douter ; mais je sens que je suis curieux depuis que j'ai fait fortune, & que j'ai du loisir. Je voudrois, quand ma volonté remue mon bras, ou ma jambe, découvrir le ressort par lequel ma volonté les remue ; car sûrement il y en a un. Je suis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & abaisser les yeux, & de ne pouvoir
dresser

dresser
conn
ma p
cher
me d
dans
comm
si je
dème
creus
corps
ne m'
& sur
fois m
sens,
géom
bonté

Hél
vous ;

L'Homme

Qu
pere
Ton

dresser mes oreilles. Je pense , & je voudrois connoître un peu.... là.... toucher au doigt ma pensée. Cela doit être fort curieux. Je cherche si je pense par moi-même , si Dieu me donne mes idées , si mon ame est venue dans mon corps à six semaines ou à un jour, comment elle s'est logée dans mon cerveau ; si je pense beaucoup quand je dors profondément & quand je suis en léthargie. Je me creuse la cervelle pour savoir comment un corps en pousse un autre. Mes sensations ne m'étonnent pas moins ; j'y trouve du divin, & sur-tout dans le plaisir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau sens , & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géometres savent toutes ces choses ; ayez la bonté de m'instruire.

Le Géometre.

Hélas ! nous sommes aussi ignorans que vous ; adressez-vous à la Sorbonne.



*L'Homme aux quarante écus , devenu
pere , raisonne sur les moines.*

Quand l'homme aux quarante écus se vit pere d'un garçon , il commença à se croire

un homme de quelque poids dans l'état ; il espéra donner , au moins , dix sujets au roi qui feroient tous utiles. C'étoit l'homme du monde qui faisoit le mieux des paniers , & sa femme étoit une excellente couturiere. Elle étoit née dans le voisinage d'une grosse abbaye de cent mille livres de rente. Son mari me demanda , un jour , pourquoi ces malfaiteurs , qui étoient en petit nombre , avoient englouti tant de part de quarante écus ? Sont-ils plus utiles que moi à la patrie ? Non , mon cher voisin.... Servent-ils, comme moi , à la population du pays ? Non , au moins en apparence.... Cultivent-ils la terre , défendent-ils l'état quand il est attaqué ?... Non, ils prient Dieu pour vous.... Eh bien je prierai Dieu pour eux , & partageons.

Combien croyez-vous que les couvens renferment de ces gens utiles , soit en hommes , soit en filles , dans le royaume ?

Par les mémoires des intendans faits sur la fin du dernier siècle ; il y en avoit environ quatre-vingt-dix mille.



Par notre ancien compte, ils ne devroient, à quarante écus par tête , posséder que dix

millio
ont-il

Cel
tant l
dians
sidéra
couve
que f
de re
Vo
partis
dues
quan

C
ciété
par
car i
pour
sépar

L
quan
leme

aux quarante écus. 231

millions huit cent mille livres : combien en ont-ils ?



Cela va à cinquante millions , en comptant les messes & les quêtes des moines mendiants , qui mettent réellement un impôt considérable sur le peuple. Un frere quêteur d'un couvent de Paris , s'est vanté publiquement que sa besace valoit quatre-vingt mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions , répartis , entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues , donnent à chacune.... Cinq cent cinquante-cinq livres.



C'est une somme considérable dans une société nombreuse , où les dépenses diminuent par la quantité même des consommateurs ; car il en coûte bien moins à dix personnes pour vivre ensemble , que si chacun avoit séparément son logis & sa table.



Les ex-jésuites , à qui on donne aujourd'hui quatre cent livres de pension , ont donc réellement perdu à ce marché ?



Je ne le crois pas ; car ils sont presque tous retirés chez des parens qui les aident : plusieurs disent la messe pour de l'argent, ce qu'ils ne faisoient pas auparavant ; d'autres se sont faits précepteurs, d'autres ont été soutenus par des dévotes, chacun s'est tiré d'affaire ; & peut-être y en a-t-il peu, aujourd'hui, qui, ayant goûté du monde & de la liberté, voudroient reprendre leurs anciennes chaînes. La vie monacale, quoi qu'on en dise, n'est point du tout à envier. C'est une maxime assez connue, que les moines sont des gens qui s'unissent sans se connoître, vivent sans s'aimer, & meurent sans se regretter.



Vous pensez donc qu'on leur rendroit un très-grand service de les défroquer tous ?



Ils y gagneroient beaucoup, sans doute, & l'état encore davantage ; on rendroit à la patrie des citoyens & des citoyennes qui ont sacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les loix ne permettent pas qu'on dispose

d'un fo
ces cac
une vra
droient
écoles
manuf
grande
On pou
de ces
nombr
d'hom
C'est l
le vœu
prits s
& de t
de la
aujour
rante
rante
multi
est d
dans
qui s
fleuri
fibles
rance

d'un fonds de dix sous de rente. On tireroit ces cadavres de leurs tombeaux ; ce seroit une vraie résurrection. Leurs maisons deviendroient des hôtels-de-ville , des hôpitaux , des écoles publiques , ou seroient affectées à des manufactures. La population deviendrait plus grande , tous les arts seroient mieux cultivés. On pourroit , du moins , diminuer le nombre de ces victimes volontaires , en fixant le nombre des novices. La patrie auroit plus d'hommes utiles , & moins de malheureux. C'est le sentiment de tous les magistrats , c'est le vœu unanime du public , depuis que les esprits sont éclairés. L'exemple de l'Angleterre & de tant d'autres états est une preuve évidente de la nécessité de cette réforme. Que feroit aujourd'hui l'Angleterre , si , au lieu de quarante mille hommes de mer , elle avoit quarante mille moines ? Plus les arts se sont multipliés , plus le nombre des sujets laborieux est devenu nécessaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens ensevelis qui sont perdus pour l'état. Il faut , pour faire fleurir un royaume , le moins de prêtres possibles , & le plus d'artisans possibles. L'ignorance & la barbarie de nos peres , loin d'être

une regle pour nous, n'est qu'un avertissement de faire ce qu'ils feroient s'ils étoient à notre place avec nos lumieres.



Ce n'est donc pas par haine contre les moines que vous voulez les abolir, c'est par pitié pour eux, c'est par amour pour la patrie! Je pense comme vous. Je ne voudrois point que mon fils fût moine. Et, si je croyois que je dusse avoir des enfans pour le cloître, je ne coucherois plus avec ma femme.



Quel est, en effet, le bon pere de famille qui ne gémissé de voir son fils & sa fille perdus pour la société? Cela s'appelle *se sauver*; mais un soldat qui se sauve, quand il faut combattre, est puni. Nous sommes tous les soldats de l'état; nous sommes à la solde de la société, nous devenons des déserteurs quand nous la quittons. Que dis-je? les moines sont des parricides qui étouffent une postérité toute entiere. Quatre-vingt-dix mille cloîtres, qui braillent, ou qui nazillent du Latin, pourroient donner à l'état chacun deux sujets: cela fait cent soixante mille hommes qu'ils

iont périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte est immense ; cela est démontré.

Pourquoi donc le monachisme a-t-il prévalu ?.... Parce que le gouvernement fut presque par-tout détestable & absurde depuis Constantin ; parce que l'empire Romain eut plus de moines que de soldats ; parce qu'il y en avoit cent mille dans la seule Égypte ; parce qu'ils étoient exempts de travail & de taxe ; parce que les chefs des nations barbares qui détruisirent l'empire , s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens , exercèrent la plus horrible tyrannie ; parce qu'on se jettoit en foule dans les cloîtres pour échaper aux fureurs de ces tyrans , & qu'on se plongeoit dans un esclavage pour en éviter un autre ; parce que les papes , en instituant tant d'ordres différens de fainéans sacrés , se firent autant de sujets dans les autres états ; parce qu'un payfan aime mieux être appelé *mon révérend pere* , & donner des bénédictions , que de conduire la charrue ; parce qu'il ne fait pas que la charue est plus noble que le froc ; parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des fots , que par un travail honnête ; enfin , parce qu'il ne fait pas qu'en se

faisant moine , il se prépare des jours malheureux , tissus d'ennuis & de repentirs.



Allons , Monsieur , plus de moines pour leur bonheur & pour le nôtre. Mais je suis fâché d'entendre dire au seigneur de mon village , pere de quatre garçons & de trois filles , qu'il ne saura ou les placer s'il ne fait pas ses filles religieuses.



Cette allégation , trop souvent répétée , est inhumaine , anti-patriotique , destructive de la société.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie , quel qu'il puisse être : si tout le monde embrassoit cet état , le genre-humain seroit perdu ; il est démontré que cet état ne vaut rien , & que celui qui le prend , nuit au genre-humain autant qu'il est en lui.

Or , il est clair que si tous les garçons & toutes les filles s'encloîtroient , le monde périroit ; donc la moinerie est par cela seul l'ennemie de la nature humaine , indépendamment des maux affreux qu'elle a causés quelquefois.

Ne
soldats

Non
porte l
dans to
celle de
cultivar
bat pou
Dieu q
& mari
Mais u
bon qu
patriote
connue

Mais
vres ge
que fer

Elles
les fille
de Suif
lemag



Ne pourroit-on pas en dire autant des
soldats ?



Non , assurément : car si chaque citoyen
porte les armes à son tour , comme autrefois
dans toutes les républiques , & sur-tout dans
celle de Rome , le soldat n'en est que meilleur
cultivateur; le soldat citoyen se marie, il com-
bat pour sa femme & pour ses enfans. Plût-à-
Dieu que tous les laboureurs fussent soldats
& mariés ! Ils feroient d'excellens citoyens.
Mais un moine , en tant que moine , n'est
bon qu'à dévorer la subsistance de ses com-
patriotes. Il n'y a point de vérité plus re-
connue.



Mais les filles , Monsieur , les filles des pau-
vres gentilshommes qu'on ne peut marier ,
que feront-elles ?



Elles feront , on l'a dit mille fois , comme
les filles d'Angleterre , d'Ecosse , d'Irlande ,
de Suisse , de Hollande , de la moitié de l'Al-
lemagne , de Suede , de Norwege , du Dane-

marck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique; & de presque tout le reste de la terre. Elles feront bien meilleures épouses, bien meilleures meres, quand on se fera accoutumé, ainsi qu'en Allemagne, à prendre des femmes sans dot. Une femme ménagere & laborieuse fera plus de bien dans une maison que la fille d'un financier qui dépense plus en superfluités qu'elle n'a porté de revenu chez son mari.

Il faut qu'il y ait des maisons de retraite pour la vieillesse, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus détestable des abus, les fondations ne sont que pour la jeunesse & pour les personnes bien conformées. On commence dans le cloître par faire étaler aux novices des deux sexes leur nudité, malgré toutes les loix de la pudeur; on les examine attentivement devant & derrière. Qu'une vieille bossue aille se présenter pour entrer dans un cloître, on la chassera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immense. Que dis-je? toute religieuse doit être dotée, sans quoi elle est le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable.

Allez
mes fil
appren
la dent
Je rega
tre la
Expl
il se p
contred
les mo
d'un é
mieux
& leurs

Eh !
une pr

C'est
des mo

Il a
famille
de ren



Allez ; allez , Monsieur , je vous jure que mes filles ne seront jamais religieuses. Elles apprendront à filer , à coudre , à faire de la dentelle , à broder , à se rendre utiles. Je regarde le vœux comme un attentat contre la patrie & contre soi même.

Expliquez-moi , je vous prie , comment il se peut faire qu'un de mes amis , pour contredire le genre-humain , prétende que les moines sont très-utiles à la population d'un état , parce que leurs bâtimens sont mieux entretenus que ceux des seigneurs , & leurs terres mieux cultivées ?



Eh ! quel est donc votre ami qui avance une proposition si étrange ?



C'est l'*Ami des hommes* , ou plutôt celui des moines.



Il a voulu rire ; il fait trop bien que dix familles , qui ont chacune cinq mille livres de rente en terres , font cent fois , mille

fois plus utiles qu'un couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille livres , & qui a toujours un trésor secret. Il vante les belles maisons bâties par les moines , & c'est précisément ce qui irrite les citoyens ; c'est le sujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne les palais , comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil , & comme le vœu d'anéantir sa race contredit la nature.



Je commence à croire qu'il faut beaucoup se défier des livres.



Il faut en user avec eux comme avec les hommes , choisir les plus raisonnables , les examiner , & ne se rendre jamais qu'à l'évidence.



Des Impôts payés à l'étranger.

Il y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver , en se tenant les côtés de rire , & il rioit de si grand cœur , que je me mis à rire aussi sans savoir de quoi il étoit question ; tant l'homme est né imitateur , tant l'instinct nous maîtrise , tant les
grands

grands
gieux

Ut ridet

Qua
noit d
protor
me en
à trois
nom
un per
roit j
ne do
née

La
n'est
ce en
en m
envir
dure
quat

(1)
fient.
pour
T

grands mouvemens de l'ame sont contagieux :

Ut ridentibus arident , ita flentibus adflent (1).
Humani vultus.

Quand il eut bien ri , il me dit qu'il venoit de rencontrer un homme qui se disoit protonotaire du saint-siége , & que cet homme envoyoit une grosse somme d'argent , à trois cents lieues d'ici , à un Italien , au nom d'un François à qui le roi avoit donné un petit fief , & que ce François ne pourroit jamais jouir des bienfaits du roi , s'il ne donnoit à cet Italien la premiere année de son revenu.

La chose est très-vraie , lui dis-je , mais elle n'est pas si plaisante. Il en coûte à la France environ quatre cent mille livres par an en menus droits de cette espece ; & depuis environ deux siècles & demi que cet usage dure , nous avons déjà porté , en Italie , quatre-vingt millions.

(1) Le jésuite Sanadon a mis *adflunt* pour *adflent*. Un amateur d'Horace prétend que c'est pour cela qu'on a chassé les jésuites.

Dieu paternel ! s'écria-t-il , que de fois quarante écus ! Cet Italien-là nous subjuguâ donc il y a deux siècles & demi ! il nous imposa ce tribut ! Vraiment , répondis-je , il nous en imposoit autrefois d'une façon bien plus onéreuse. Ce n'est là qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'il leva long-tems sur notre pauvre nation , & sur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces saintes usurpations s'étoient établies ; il fait un peu d'histoire ; il a du bon sens , il comprit aisément que nous avions été des esclaves auxquels il restoit encore un petit bout de chaîne. Il parla long-tems avec énergie contre cet abus , mais avec quel respect pour la religion en général ! Comme il révéroit les évêques ! comme il leur souhaitoit beaucoup de quarante écus , afin qu'ils les dépensassent dans leurs diocèses en bonnes œuvres !

Il vouloit aussi que tous les curés de campagne eussent un nombre de quarante écus suffisant pour les faire vivre avec décence. Il est triste , disoit-il , qu'un curé soit obligé de disputer trois gerbes de bled à son ouaille , & qu'il ne soit pas largement payé par la

provi
soien
Ces
imag
confi
reux
sès so
& la
du lo
a log
infort
dixien
regard
comm
de pe
enlev
on a
nir c
faire
pour
disette
il me
étoit
folati
gardé
Ce

province. Il est honteux que ces Messieurs soient toujours en procès avec leurs seigneurs. Ces contestations éternelles pour des droits imaginaires , pour des dîmes , détruisent la considération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur , qui a déjà payé aux préposés son dixieme & les deux sous pour livre , & la taille , & la capitation , & le rachat du logement des gens de guerre après qu'il a logé des gens de guerre , &c. &c. &c. ; cet infortuné, dis-je, qui se voit encore enlever le dixieme de sa récolte par son curé , ne le regarde plus comme son pasteur , mais comme son écorcheur , qui lui arrache le peu de peau qui lui reste. Il sent bien qu'en lui enlevant la dixieme gerbe de droit divin , on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui en a coûté pour faire croître cette gerbe. Que lui reste-t-il pour lui & pour sa famille ? Les pleurs , la disette , le découragement , le désespoir , & il meurt de fatigue & de misere. Si le curé étoit payé par la province , il seroit la consolation de ses paroissiens , au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendrissoit en pro-

nonçant ces paroles ; il aimoit sa patrie ; & étoit idolâtre du bien public. Il s'écrioit quelquefois : Quelle nation que la Françoisë si on vouloit !

NOUS allâmes voir son fils , à qui sa mere bien propre & bien lavée présentoit un gros teton blanc. L'enfant étoit fort joli. Hélas ! dit le pere , te voilà donc , & tu n'as que vingt-trois ans de vie , & quarante écus à prétendre !



Des Proportions.

Le produit des extrêmes est égal au produit des moyens ; mais deux sacs de bled volés ne sont pas à ceux qui les ont pris comme la perte de leur vie l'est à l'intérêt de la personne volée.

Le prieur de ***, à qui deux de ses domestiques de campagne avoient dérobé deux setiers de bled , vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus coûté que toute sa récolte ne lui a valu , & , depuis ce tems , il ne trouve plus de valets.

Si les loix avoient ordonné que ceux qui voleroient le bled de leur maître laboure-

roient
pieds
carcan

Il f
mais
l'intin

Il y
malfa
en A

avec
gleter
regus

obten
de pe
pend

men
étran
toute

D
cun
faut

& q
Il
dan

emp
sur

roient son champ toute leur vie , les fers aux pieds & une sonnette au cou , attachée à un carcan , ce prieur auroit beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime ; oui , sans doute : mais le travail forcé & la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être transporté en Amérique pour y travailler aux sucres avec les Nègres. Tous les criminels , en Angleterre comme en bien d'autres pays , sont reçus à présenter requête au roi , soit pour obtenir grace entière , soit pour diminution de peine. Celui-ci présenta requête pour être pendu. Il alléguoit qu'il haïssoit mortellement le travail , & qu'il aimoit mieux être étranglé une minute que de faire du sucre toute sa vie.

D'autres peuvent penser autrement , chacun a son goût : mais on a déjà dit , & il faut répéter , qu'un pendu n'est bon à rien , & que les supplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna , dans la Tartarie , deux jeunes gens à être empalés , pour avoir regardé , leur bonnet sur la tête , passer une procession de lamas.

L'empereur de la Chine , qui est un homme de beaucoup d'esprit , dit qu'il les auroit condamnés à marcher nue tête à la procession pendant trois mois.

Proportionnez les peines aux délits , a dit le marquis Beccaria ; ceux qui ont fait les loix n'étoient pas géometres.

Si l'abbé Guyon , ou Cogé , ou l'ex-jésuite Nonotte , ou l'ex-jésuite Patouillet , ou le prédicant la Beaumelle , font de misérables libelles , où il n'y a ni vérité , ni raison , ni esprit , irez-vous les faire pendre , comme le prier de *** a fait pendre ses deux domestiques , & cela sous prétexte que les calomniateurs sont plus coupables que les voleurs ?

Condamnez - vous Fréron même 'aux galeres , pour avoir insulté le bon goût , & pour avoir menti toute sa vie , dans l'espérance de payer son cabaretier ?

Ferez-vous mettre au pilori le sieur Larcher , parce qu'il a été très-pesant , parce qu'il a entassé erreur sur erreur , parce qu'il n'a jamais su distinguer aucun degré de probabilité , parce qu'il veut que dans une antique & immense cité , renommée par sa

police
Babyl
dées
allasse
ment
étran
nous
bonn
mette
les p
Pa
lorsq
lorsq
sur l
en fe
cher
lorsq
fait
préc
fesse
va d
Pari
Féné
hom
sier
pas

police & par la jalousie des maris , dans Babylone enfin , où les femmes étoient gardées par des eunuques , toutes les princesses allaient , par dévotion , donner publiquement leurs faveurs , dans la cathédrale , aux étrangers pour de l'argent ? Contentons-nous de l'envoyer sur les lieux courir les bonnes fortunes ; soyons modérés en tout , mettons de la proportion entre les délits & les peines.

Pardonnons à ce pauvre Jean-Jacques , lorsqu'il n'écrit que pour se contredire , lorsqu'après avoir donné une comédie siffée sur le théâtre de Paris , il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là ; lorsqu'il cherche des protecteurs & qu'il les outrage ; lorsqu'il déclame contre les romans , & qu'il fait des romans dont le héros est un sot précepteur qui reçoit l'aumône d'une Suisse , à laquelle il a fait un enfant , & qui va dépenser son argent dans un bordel de Paris ; laissons-le croire qu'il a surpassé Fénelon & Xénophon , en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuisier : ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de prise de corps ; les petites-

maisons fussent , avec de bons bouillons , de la saignée & du régime.

Je hais les loix de Dracon , qui punissoient également les crimes & les fautes , la méchanceté & la folie. Ne traitons point le jésuite Nonotte , qui n'est coupable que d'avoir écrit des bêtises & des injures , comme on a traité les jésuites Malagrida , Oldecorn , Garnet , Guignard , Gueret , & comme on devoit traiter le jésuite le Tellier , qui trompa son roi & qui troubla la France. Distinguons principalement dans tout procès , dans toute contention , dans toute querelle , l'agresseur de l'outragé , l'oppresseur de l'opprimé. La guerre offensive est d'un tyran : celui qui se défend est un homme juste.

Comme j'étois plongé dans ces réflexions , l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai , avec émotion , si son fils , qui devoit vivre vingt-trois ans , étoit mort. Non , dit-il , le petit se porte bien , & ma femme aussi ; mais j'ai été appelé en témoignage contre un meûnier à qui on a fait subir la question ordinaire & extraordinaire , & qui s'est trouvé innocent ; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures

redoub
j'enten
ils me
je tren
& à fi
sensibl

Ma
ture ép
tueuse
fugitiv
famill
nisant
flamm
devan
venon
rouer

Je
qu'un
tagne
la pe
gnora
toute
en su
preuv
deux
la tr

redoublées ; j'ai entendu craquer ses os , j'entends encore ses cris & ses hurlemens : ils me poursuivent , je pleure de pitié , & je tremble d'horreur ; je me mis à pleurer & à frémir aussi ; car je suis extrêmement sensible.

Ma mémoire alors me représenta l'aventure épouvantable des Calas ; une mere vertueuse dans les fers , ses filles éplorées & fugitives , sa maison au pillage , un pere de famille respectable brisé par la torture , agonisant sur la roue , & expirant dans les flammes ; un fils chargé de chaînes , traîné devant les juges , dont un lui dit : *Nous venons de rouer votre pere , nous allons vous rouer aussi.*

Je me souvins de la famille des Sirven , qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces , lorsqu'elle fuyoit la persécution d'un juge aussi inique qu'ignorant. Ce juge , me dit-il , a condamné toute cette famille innocente au supplice , en supposant , sans la moindre apparence de preuve , que le pere & la mere , aidés de deux de leurs filles , avoient égorgé & noyé la troisieme , de peur qu'elle n'allât à la

messe. Je voyois à la fois , dans des jugemens de cette espece , l'excès de la bêtise , de l'injustice & de la barbarie.

Nous plaignions la nature humaine , l'homme aux quarante écus & moi. J'avois dans ma poche le discours d'un avocat-général de Dauphiné , qui rouloit en partie sur ces matieres intéressantes. Je lui en lus les endroits suivans :

» Certes , ce furent des hommes vérita-
 » blement grands , qui osèrent les premiers
 » se charger de gouverner leurs semblables ,
 » & s'imposer le fardeau de la félicité pu-
 » blique ; qui , pour le bien qu'ils vouloient
 » faire aux hommes , s'exposèrent à leur
 » ingratitude , & pour le repos d'un peuple
 » renoncèrent au leur ; qui se mirent , pour
 » ainsi dire , entre les hommes & la Pro-
 » vidence , pour leur composer , par arti-
 » fice , un bonheur qu'elle sembloit leur
 » avoir refusé.

.

» Quel magistrat , un peu sensible à ses
 » devoirs , à la seule humanité , pourroit
 » soutenir ces idées ? Dans la solitude d'un
 » cabinet , pourra-t-il , sans frémir d'hor-

» reur
 » papi
 » ou c
 » ente
 » ces
 » cide
 » d'un
 » pito
 » crim
 » vant
 » t-il
 » jour
 » égal
 » c'est
 » ferm
 » être
 » il p
 » mal
 » con
 » & d
 .
 » I
 » à-co
 » terr
 » les
 » che

» reur & de pitié , jeter les yeux sur ces
» papiers , monumens infortunés du crime
» ou de l'innocence ? Ne lui semble-t-il pas
» entendre des voix gémissantes sortir de
» ces fatales écritures , & le presser de dé-
» cider du sort d'un citoyen , d'un époux ,
» d'un pere , d'une famille ? Quel juge im-
» pitoyable (s'il est chargé d'un seul procès
» criminel) pourra passer de sang-froid de-
» vant une prison ? C'est donc moi , dira-
» t-il , qui retiens , dans ce détestable sé-
» jour , mon semblable , peut-être mon
» égal , mon concitoyen , un homme enfin :
» c'est moi qui le lie tous les jours , qui
» ferme sur lui ces odieuses portes : peut-
» être le désespoir s'est emparé de son ame ;
» il pousse vers le ciel mon nom avec des
» malédictions , & sans doute il atteste
» contre moi le grand juge qui nous observe ,
» & doit nous juger tous les deux.

.
» Ici un spectacle effrayant se présente tout-
» à-coup à mes yeux ; le juge se lasse d'in-
» terroger par la parole , il veut interroger par
» les supplices : impatient dans ses recher-
» ches , & peut-être irrité dans leur inutilité ,

» on apporte des torches , des chaînes , des
 » leviers , & tous ces instrumens inventés pour
 » aggraver la douleur. Un bourreau vient se
 » mêler aux fonctions de la magistrature , &
 » terminer , par la violence , un interroga-
 » toire commencé par la liberté.

» Douce philosophie , toi qui ne cherches
 » la vérité qu'avec l'attention & la patience ,
 » t'attendois-tu que dans ton siècle on em-
 » ployât de tels instrumens pour la découvrir.

» Est-il bien vrai que nos loix approuvent
 » cette méthode inconcevable , & que l'usage
 » la consacre ?

.....

» Les loix imitent les préjugés ; les puni-
 » tions publiques sont aussi cruelles que les
 » vengeances particulières , & les actes de
 » raison ne sont guère moins impitoyables
 » que ceux des passions. Quelle est donc la
 » cause de cette bizarre opposition ? C'est
 » que nos préjugés sont anciens , & que
 » notre morale est nouvelle , c'est que nous
 » sommes aussi pénétrés de nos sentimens
 » qu'inattentif à nos idées ; c'est que l'avi-
 » dité des plaisirs nous empêche de réfléchir
 » sur nos besoins , & que nous sommes plus

» empressés

» em
 » C'
 » do
 » c'e
 » ne

Ce
 à l'hu
 ami
 avec
 transp
 provi
 Paris

Il r
 des op
 dans
 qui
 s'exp
 les o
 de la
 docte
 Arle
 enfin
 que
 avec
 raiso

T

» empressés de vivre que de nous diriger.
» C'est , en un mot , que nos mœurs sont
» douces , & qu'elles ne sont pas bonnes ;
» c'est que nous sommes polis , & que nous
» ne sommes seulement pas humains ».

Ces fragmens que l'éloquence avoit dictés à l'humanité, remplirent le cœur de mon ami d'une douce consolation. Il admiroit avec tendresse. Quoi ! disoit-il dans son transport , on fait de ces chefs-d'œuvre en province ! On m'avoit dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris , lui dis-je , où l'on fasse des opéra-comiques ; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de magistrats qui pensent avec la même vertu , & qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la justice , ainsi que ceux de la morale , n'étoient que ridicules. Le docteur Balouard' déclamoit au bareau , & Arlequin dans la chaire. La philosophie est enfin venue , elle a dit : Ne parlez en public que pour dire des vérités neuves & utiles , avec l'éloquence du sentiment & de la raison.

Mais si nous n'avons rien de neuf à dire ! se sont écriés les parleurs : Taisez-vous alors , a répondu la philosophie : tous ces vains discours d'appareil , qui ne contiennent que des phrases , sont comme le feu de la Saint-Jean , allumé le jour de l'année où l'on a le moins besoin de se chauffer ; il ne cause aucun plaisir , & il n'en reste pas même la cendre.

Que toute la France lise les bons livres ; mais , malgré les progrès de l'esprit humain , on lit très-peu ; & , parmi ceux qui veulent quelquefois s'instruire , la plupart lisent très-mal. Mes voisins & mes voisines jouent , après dîner , au jeu Anglois que j'ai beaucoup de peine à prononcer , car on l'appelle *Wifth*. Plusieurs bons bourgeois , plusieurs grosses têtes , qui se croient de bonnes têtes , vous disent , avec un air d'importance , que les livres ne sont bons à rien. Mais , messieurs les Welches , savez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres ? savez-vous que l'ordonnance civile , le code militaire & l'évangile sont des livres dont vous dépendez continuellement ? Lisez ,

aux quarante écus. 255

éclairez - vous ; ce n'est que par la lecture qu'on fortifie son ame ; la conversation la dissipe , le jeu la resserre.

J'ai bien peu d'argent , me répondit l'homme aux quarante écus ; mais si jamais je fais une petite fortune , j'achèterai des livres chez Marc-Michel Rey.



De la Vérole.

L'homme aux quarante écus demouroit dans un petit canton où l'on n'avoit jamais mis de soldats en garnison depuis cent cinquante années. Les mœurs dans ce coin de terre inconnu étoient pures comme l'air qui l'environne. On ne savoit pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poison destructeur , que les générations pussent être attaquées dans leur germe , & que la nature , se contredisant elle-même , pût rendre la tendresse horrible , & le plaisir affreux ; on se livroit à l'amour avec la sécurité de l'innocence. Des troupes vinrent , & tout changea.

Deux lieutenans , l'aumônier du régiment , un caporal & un soldat de recrue qui sortoit

du séminaire , suffirent pour empoisonner douze villages , en moins de trois mois. Deux cousines de l'homme aux quarante écus se virent couvertes de pustules calleuses ; leurs beaux cheveux tombèrent ; leur voix devint rauque ; les paupieres de leurs yeux fixes & éteints se chargerent d'une couleur livide , & ne se fermerent plus pour laisser entrer le repos dans des membres disloqués , qu'une carie secrette commençoit à ronger comme ceux de l'Arabe Job , quoique Job n'ait jamais eu cette maladie.

Le chirurgien-major du régiment , homme d'une grande expérience , fut obligé de demander des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le ministre de la guerre , toujours porté d'inclination à soulager le beau sexe , envoya une recrue de fraters qui gâterent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus lisoit alors l'histoire philosophique de Candide , traduite de l'Allemand du docteur Ralph , qui prouve évidemment que tout est bien , & qu'il étoit absolument impossible , dans le meilleur des mondes possibles , que la vérole ,

la per
la ch
traffe
cet u
roi d
on v
gout
Il
dide
perd
oreil
mes
gues
lui d
ont
guér
& a
En
quit
ball
moi
dem
bou
P
rurg

la peste, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence & l'inquisition n'entraient dans la composition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme, roi des animaux & image de Dieu, auquel on voit bien qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau.

Il lisoit dans l'histoire véritable de *Candide*, que le fameux docteur Pangloss avoit perdu, dans le traitement un œil & une oreille. Hélas ! dit-il, mes deux cousines, mes deux pauvres cousines seront-elles borgnes, ou borgnesses, & efforillées ? Non, lui dit le major consolateur ; les Allemands ont la main lourde, mais nous autres, nous guérissons les filles promptement, sûrement & agréablement.

En effet, les deux jolies cousines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un ballon pendant six semaines, pour perdre la moitié de leurs dents en tirant la langue d'un demi-pied, & pour mourir de la poitrine au bout de six mois.

Pendant l'opération, le cousin & le chirurgien-major raisonnèrent ainsi :

L'Homme aux quarante écus.

Est-il possible, Monsieur, que la nature ait attaché de si épouvantables tourmens à un plaisir si nécessaire, tant de honte à tant de gloire, & qu'il y ait plus de risque à faire un enfant qu'à tuer un homme ? Serroit-il vrai, au moins, pour notre consolation, que ce fléau diminue un peu sur la terre, & qu'il devienne moins dangereux de jour en jour.

Le Chirurgien.

Au contraire, il se répand de plus en plus dans toute l'Europe chrétienne; il s'est étendu jusqu'en Sibérie; j'en ai vu mourir plus de cinquante personnes, & sur-tout un grand général d'armée & un ministre d'état fort sage. Peu de poitrines foibles résistent à la maladie & au remède. Les deux sœurs, la petite & la grosse, se sont liguées encore plus que les moines pour détruire le genre humain.

L'Homme aux quarante écus.

Nouvelle raison pour abolir les moines,

aux quarante écus. 259

afin que , remis au rang des hommes , ils réparent un peu le mal que font les deux sœurs. Dites-moi , je vous prie , si les bêtes ont la vérole.

Le Chirurgien.

Ni la petite , ni la grosse , ni les moines ne sont connus chez elles.

L'Homme aux quarante écus.

Il faut donc avouer qu'elles sont plus heureuses & plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

Le Chirurgien.

Je n'en ai jamais douté ; elles éprouvent bien moins de maladies que nous ; leur instinct est bien plus sûr que notre raison : jamais ni le passé ni l'avenir ne les tourmentent.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez été chirurgien d'un ambassadeur de France en Turquie : y a-t-il beaucoup de vérole à Constantinople ?

Le Chirurgien.

Les Francs l'ont apportée dans le fauxbourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un capucin qui en étoit mangé comme Pangloss; mais elle n'est point parvenue dans la ville; les Francs n'y couchent presque jamais. Il n'y a presque point de filles publiques dans cette ville immense. Chaque homme riche a des femmes ou des esclaves de Circassie, toujours gardées, toujours surveillées, dont la beauté ne peut être dangereuse. Les Turcs appellent la vérole le *mal chrétien*; & cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie; mais en récompense, ils ont la peste, maladie d'Égypte dont ils font peu de cas, & qu'ils ne se donnent jamais la peine de prévenir.

L'Homme aux quarante écus.

En quel tems croyez-vous que ce fléau commença dans l'Europe?

Le Chirurgien.

Au retour du premier voyage de Cristophe Colomb chez des peuples innocens qui ne

connois
l'an 14
étoient
morial
bes &
Égyptie
recueill
monde
promp
ne circ
raison
avoit a
lées B
verains
Les E
maison
évêque
cessain
avoit
le ser
ment
On
quell
Le pr
triffin
de H

connoissoient ni l'avarice , ni la guerre , vers l'an 1494. Ces nations , simples & justes , étoient attaquées de ce mal de tems immémorial , comme la lepre régnoit chez les Arabes & chez les Juifs , & la peste chez les Égyptiens. Le premier fruit que les Espagnols recueillirent de cette conquête du nouveau-monde , fut la vérole ; elle se répandit plus promptement que l'argent du Mexique , qui ne circula que long-tems après en Europe. La raison en est , que dans toutes les villes il y avoit alors de belles maisons publiques appelées *Bordels* , établies par l'autorité des souverains pour conserver l'honneur des dames. Les Espagnols portèrent le venin dans ces maisons privilégiées , dont les princes & les évêques tiroient les filles qui leur étoient nécessaires. On a remarqué qu'à Constance il y avoit eu sept cent dix-huit de ces filles pour le service du concile qui fit brûler si dévotement Jean Hus & Jérôme de Prague.

On peut juger , par ce seul trait , avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier seigneur qui en mourut fut l'illustrissime & révérendissime évêque & vice-roi de Hongrie , en 1499 , que Bartolomeo Mou-

tanagna , grand médecin de Padoue , ne put guérir. Gualtieri assure que l'archevêque de Mayence , Bertold de Henneberg , attaqué de la grosse vérole , rendit son ame à Dieu , en 1504. On fait que notre roi François I en mourut. Henri III la prit à Venise ; mais le jacobin Jacques Clément prévint l'effet de la maladie.

Le parlement de Paris , toujours zélé pour le bien public , fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole , en 1497. Il défendit à tous les vérolés de rester dans Paris , *sous peine de la hart*. Mais comme il n'étoit pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois & bourgeoises qu'ils étoient en délit , cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique ; & , malgré le parlement , le nombre des coupables augmenta toujours. Il est certain que si on les avoit exorcisés au lieu de les faire pendre , il n'y en auroit plus aujourd'hui sur la terre ; mais c'est à quoi , malheureusement , on ne pensa jamais.

L'Homme aux quarante écus.

Est-il bien vrai ce que j'ai lu dans *Candide*,

que , p
trente
semble
qu'il y

Il n'
dans le
vous q
nature
théolo
gardée
traité
officie

N'y
tirper
on a
vérole

Il n'
tous le
sembl
de B
contre

aux quarante écus. 263

que , parmi nous , quand deux armées , de trente mille hommes chacune , marchent ensemble en front de bandiere , on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté ?

Le Chirurgien.

Il n'est que trop vrai. Il en est de même dans les licences de Sorbonne. Que voulez-vous que fassent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut & plus ferme que la théologie ? Je puis vous jurer que , proportion gardée , mes confreres & moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'Homme aux quarante écus.

N'y auroit-il point quelque maniere d'extirper cette contagion qui désole l'Europe ? on a déjà tâché d'affoiblir le poison d'une vérole , ne pourra-t-on rien tenter sur l'autre ?

Le Chirurgien.

Il n'y auroit qu'un seul moyen , c'est que tous les princes de l'Europe se liguaissent ensemble , comme dans le tems de Godefroy de Bouillon. Certainement une croisade contre la vérole seroit beaucoup plus raison-

nable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois si malheureusement contre Saladin, Melecfa & les Albigeois. Il vaudroit bien mieux s'entendre pour repousser l'ennemi commun du genre-humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaster la terre, & de couvrir les champs de morts pour arracher à son voisin deux ou trois villes & quelques villages. Je parle contre mes intérêts, car la guerre & la vérole font ma fortune ; mais il faut être homme avant d'être chirurgien-major.

C'est ainsi que l'homme aux quarante écus se formoit, comme on dit, l'esprit & le cœur. Non-seulement il hérita de ses deux cousines, qui moururent en six mois, mais il eut encore la succession d'un parent fort éloigné, qui avoit été sous-fermier des hôpitaux des armées, & qui s'étoit fort engraisé en mettant les soldats blessés à la diete. Cet homme n'avoit jamais voulu se marier ; il avoit un assez joli sérail. Il ne reconnut aucun de ses parens, vécut dans la crapule, & mourut à Paris d'indigestion. C'étoit un homme, comme on voit, fort utile à l'état.

Notre

Notre nouveau philosophe fut obligé d'aller à Paris, pour recueillir l'héritage de son parent. D'abord les fermiers du domaine le lui disputèrent. Il eut le bonheur de gagner son procès, & la générosité de donner aux pauvres de son canton, qui n'avoient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du richard. Après quoi, il se mit à satisfaire sa grande passion d'avoir une bibliothèque.

Il lisoit tous les matins, faisoit des extraits, & le soir il consultoit les savans pour savoir en quelle langue le serpent avoit parlé à notre bonne mere; si l'ame est dans le corps calleux ou dans la glande pinéale; si saint Pierre avoit demeuré vingt-cinq ans à Rome; quelle différence spécifique est entre un trône & une domination, & pourquoi les Negres ont le nez épaté D'ailleurs il se proposa de ne jamais gouverner l'état, & de ne faire aucune brochure contre les pieces nouvelles. On l'appeloit monsieur André, c'étoit son nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent justice à sa modestie & à ses qualités, tant acquises que naturelles. Il a bâti une maison commode dans son ancien

domaine de quatre arpens. Son fils fera bientôt en âge d'aller au collège ; mais il veut qu'il aille au collège d'Harcourt , & non à celui de Mazarin , à cause du professeur Cogé qui fait des libelles , & parce qu'il ne faut pas qu'un professeur de collège fasse des libelles.

Madame André lui a donné une fille fort jolie , qu'il espère marier à un conseiller de la cour des aides , pourvu que ce magistrat n'ait pas la maladie que le chirurgien-major veut extirper dans l'Europe chrétienne.



Grande querelle.

Pendant le séjour de M. André à Paris , il y eut une querelle importante. Il s'agissoit de savoir si Marc-Antonin étoit un honnête homme , & s'il étoit en enfer , en purgatoire ou dans les limbes , en attendant qu'il resuscitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de Marc-Antonin. Ils disoient : Antonin a toujours été juste , sobre , chaste , bien-faisant. Il est vrai qu'il n'a pas en paradis une place aussi belle que saint Antoine ; car

Il faut des proportions , comme nous l'avons vu. Mais certainement l'ame de l'empereur Antonin n'est point à la broche dans l'enfer. Si elle est en purgatoire , il faut l'en tirer ; il n'y a qu'à dire des messes pour lui. Les jésuites n'ont plus rien à faire , qu'ils disent trois mille messes pour le repos de l'ame de Marc-Antonin ; ils y gagneront , à quinze sous la piece , deux mille deux cent cinquante livres : d'ailleurs on doit du respect à une tête couronnée , il ne faut pas la damner légèrement.

Les adversaires de ces bonnes gens prétendoient au contraire qu'il ne falloit accorder aucune composition à Marc-Antonin ; qu'il étoit un hérétique ; que les Carpocratien & les Aloges n'étoient pas si méchans que lui ; qu'il étoit mort sans confession ; qu'il falloit un exemple ; qu'il étoit bon de le damner pour apprendre à vivre aux empereurs de la Chine & du Japon , à ceux de Perse , de Turquie & de Maroc , aux rois d'Angleterre , de Suede , de Danemarck , de Prusse , au stathouder de Hollande , & aux avoyers du canton de Berne , qui n'alloient pas plus à confesse que l'empereur Marc-Antonin ; &

qu'enfin c'est un plaisir indicible de donner des décrets contre des souverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ses oreilles.

La querelle devint aussi sérieuse que le fut autrefois celle des ursulines & des annonciades, qui disputèrent à qui porteroit plus long tems des œufs à la coque entre les fesses sans les casser. On craignit un schisme, comme du tems des *Cent & un Contes* de ma mere l'Oie, & de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'est une chose bien épouvantable qu'un *schisme*; cela signifie *division dans les opinions*; & jusqu'à ce moment fatal, tous les hommes avoient pensé de même.

Monsieur André, qui est un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à souper. C'est un des bons convives que nous ayons; son humeur est douce & vive, sa gaieté n'est point bruyante; il est facile & ouvert; il n'a point cette sorte d'esprit qui semble vouloir étouffer celui des autres; l'autorité qu'il se concilie n'est due qu'à ses graces, à sa modération & à une physionomie ronde qui est tout-à-fait persuasive. Il

auro
Corf
Genc
chev
mier
en d
un c
les d
ils f
fit si
tonin
ne sa
nitif.
Le
dans
per :
fit u
quar
voit
lente
on d
» for
Je
faute
font

auroit fait souper gaîment ensemble un Corse & un Génois , un représentant de Geneve & un négatif , le muphti & un archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les disputans se portoient , en détournant la conversation , & en faisant un conte très-agréable qui réjouit également les damnans & les damnés. Enfin , quand ils furent un peu en pointe de vin , il leur fit signer que l'ame de l'empereur Marc-Antonin resteroit *in statu quo* , c'est-à-dire , *je ne sais où* , en attendant un jugement définitif.

Les ames des docteurs s'en retournerent dans leurs limbes paisiblement après le souper : tout fut tranquille. Cet accomodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus ; & toutes les fois qu'il s'élevoit une dispute bien acariâtre , bien virulente , entre les gens lettrés , ou non lettrés , on disoit aux deux partis : » Messieurs , allez » souper chez M. André ».

Je connois deux factions acharnées , qui , faute d'avoir été souper chez M. André , se sont attirées de grands malheurs.

*Scélérat chassé.*

La réputation qu'avoit acquise M. André d'appaiser les querelles en donnant de bons soupers , lui attira , la semaine passée , une singulière visite. Un homme noir assez mal mis , le dos voûté , la tête penchée sur une épaule , l'œil hagard , les mains fort sales , vint le conjurer de lui donner à souper avec ses ennemis.

Quels sont vos ennemis ? lui dit M. André , & qui êtes-vous ? Hélas ! dit-il , j'avoue Monsieur , qu'on me prend pour un de ces marouffes qui font des libelles pour gagner du pain , & qui crient Dieu , Dieu , Dieu , religion , religion pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accuse d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux , les plus sincères adorateurs de la divinité , les plus honnêtes gens du royaume. Il est vrai , Monsieur , que dans la chaleur de la composition il échape souvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on

pren
que
Not
affre
assur
bonn
nous
tous
M
des p
écriv
Je vi
j'ai i
que c
voul
préfe
qu'il
mais
& trè
Eh
ceux
jettez
parlé
pas p
gens
atten

prend pour des erreurs grossières , des écarts que l'on qualifie de mensonges impudens. Notre zele est regardé comme un mélange affreux de friponnerie & de fanatisme. On assure que , tandis que nous surprenons la bonne foi de quelques vieilles imbéciles , nous sommes le mépris & l'exécration de tous les honnêtes gens qui savent lire.

Mes ennemis sont les principaux membres des plus illustres académies de l'Europe , des écrivains honorés , des citoyens bienfaisans. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philosophique*. Je n'avois que de bonnes intentions , mais personne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai présenté l'ont jetté dans le feu , en me disant qu'il n'étoit pas seulement anti-philosophique, mais anti-raisonnable , mais anti-chrétien , & très-anti-honnête.

Eh bien , lui dit monsieur André , imitez ceux à qui vous avez présenté votre libelle ; jetez-le dans le feu , & qu'il n'en soit plus parlé. Je loue fort votre repentir ; mais il n'est pas possible que je vous fasse souper avec des gens d'esprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins , Monsieur , dit le cafard , me réconcilier avec les parens de feu monsieur de Montesquieu , dont j'ai outragé la mémoire , pour glorifier le révérend pere Rothe , qui vint assiéger ses derniers momens , & qui fut chassé de sa chambre.

Morbleu , lui dit monsieur André , il y a long-tems que le révérend pere Rothe est mort; allez-vous-en souper avec lui.

C'est un rude homme que monsieur André quand il a affaire à cette espece méchante & forte. Il sentit que le cafard ne vouloit souper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une dispute , pour les aller ensuite calomnier , pour écrire contre eux , pour imprimer de nouveaux mensonges. Il le chassa de sa maison , comme on avoit chassé Rothe de l'appartement du président de Montesquieu.

On ne peut guere tromper monsieur André. Plus il étoit simple & naïf quand il étoit l'homme aux quarante écus , plus il est devenu avisé quand il a connu les hommes.

Cor
tifié de
avec l
choisi
Quel p
ame p
Il f
raison
Que j
je vis
suite
doctes
tems
qui é
ristote
La
de m
leur é
mon
de ro
hom
Il



Le bon sens de M. André.

Comme le bon sens de M. André s'est fortifié depuis qu'il a une bibliothèque ! Il vit avec les livres comme avec les hommes ; il choisit , & il n'est jamais la dupe des noms. Quel plaisir de s'instruire , & d'agrandir son ame pour un écu , sans sortir de chez soi !

Il se félicite d'être né dans un tems où la raison humaine commence à se perfectionner. Que je serois malheureux , dit-il , si l'âge où je vis étoit celui du jésuite Garasse , du jésuite Guignard , ou du docteur Boucher , du docteur Aubri , du docteur Guincestre , ou du tems où l'on condamnoit aux galeres ceux qui écrivoient contre les cathégories d'Aristote !

La misere avoit affoibli les ressorts de l'ame de monsieur André , le bien-être leur a rendu leur élasticité. Il y a mille Andrés dans le monde , auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il est aujourd'hui au fait de toutes les

affaires de l'Europe , & sur-tout , des progrès de l'esprit humain.

Il me semble , me disoit-il , mardi dernier , que la Raison voyage à petites journées , du Nord au Midi , avec ses deux intimes amies , l'Expérience & la Tolérance. L'Agriculture & le Commerce l'accompagnent. Elle s'est présentée en Italie , mais la congrégation de l'*Index* l'a repoussée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer secrètement quelques-uns de ses facteurs qui ne laissent pas de faire du bien. Encore quelques années , & le pays des Scipions ne sera plus celui des Arlequins enfroqués.

Elle a de tems en tems de cruels ennemis en France ; mais elle y a tant d'amis , qu'il faudra bien à la fin qu'elle y soit premier ministre.

Quand elle s'est présentée en Baviere & en Autriche , elle a trouvé deux ou trois grosses têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux stupides & étonnés. Ils lui ont dit : Madame , nous n'avons jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connoissons pas. Messieurs , leur a-t-elle répondu , avec le tems vous me connoîtrez & vous m'aimerez.

Je suis
à Cop
que p
Trenc
tant d
lité en
jour.
de mo
Qua
l'Espa
de voi
toient
beauc
elle a
nards
tems e
Si
trer en
par s'
dans l
les liq
nent
secr
d'une
sais co

Je suis très-bien reçue à Berlin , à Moscou , à Copenhague , à Stokolm. Il y a long-tems que par le crédit de Locke , de Gordon , de Trenchard , de Mylord Shaftsbury , & de tant d'autres , j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je suis la fille du tems , & j'attends tout de mon pere.

Quand elle a passé sur les frontieres de l'Espagne & du Portugal , elle a béni Dieu de voir que les bûchers de l'inquisition n'étoient plus si souvent allumés ; elle a espéré beaucoup en voyant chasser les jésuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays de renards Inighistes, on ne le laissât encore long-tems exposé aux loups Dominghistes.

Si elle fait encore des tentatives pour entrer en Italie , on croit qu'elle commencera par s'établir à Venise , & qu'elle séjournera dans le royaume de Naples , malgré toutes les liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un secret infailible pour détacher les cordons d'une couronne qui sont embarrassés , je ne sais comment , dans ceux d'une thiare , &

pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules.

Enfin , la conversation de M. André me réjouit beaucoup ; & plus je le vois , plus je l'aime.



D'un bon souper chez M. André.

Nous soupâmes hier ensemble avec un docteur de Sorbonne, M. Pinto , célèbre Juif , le chapelain de la chapelle réformée de l'Ambassadeur Batave , le secrétaire de M. le Prince Gallitzin , du rit Grec , un capitaine Suisse calviniste , deux philosophes & trois dames d'esprit.

Le souper fut fort long , & cependant on ne disputa pas plus sur la religion que si aucun des convives n'en avoit jamais eu ; tant il faut avouer que nous sommes devenus polis ; tant on craint , à souper , de contrister ses freres. Il n'en est pas ainsi du régent Cogé , & l'ex-jésuite Nonotte , & de l'ex-jésuite Patouillet , & de l'ex-jésuite Rotalier , & de tous les animaux de cette espece.

Ces

Ces croquans-là vous disent plus de sottises dans une brochure de deux pages, que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choses agréables & instructives dans un souper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils n'oseroient dire en face à personne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La conversation roula d'abord sur une plaisanterie des lettres Persanes, dans laquelle on répète d'après plusieurs graves personages, que le monde va non-seulement en empirant, mais en se dépeuplant tous les jours; de sorte que si le proverbe : *Plus on est de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire fera incessamment banni de la terre.

Le docteur de Sorbonne assura qu'en effet le monde étoit réduit presque à rien. Il cita le pere Pétau, qui démontre qu'en moins de trois cents ans un seul des fils de Noé (je ne fais si c'est Sem ou Japhet) avoit procréé de son corps une série d'enfans, qui se montoit à six cents vingt-trois milliards, six cents douze millions, trois cents cin-

quante-huit mille fideles, l'an 285 après le déluge universel.

Monsieur André demanda pourquoi, du tems de Philippe le bel, c'est-à-dire, environ trois cents ans après Hugues-Capet, il n'y avoit pas fix cents vingt-trois milliards de princes de la maison royale ? C'est que la foi est diminuée, dit le docteur de Sorbonne.

On parla beaucoup de Thebes aux cent portes, & du million de soldats qui sortoit par ces portes, avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, serrez, disoit monsieur André, je soupçonne, depuis que je me suis mis à lire, que le même génie qui a écrit Gargantua, écrivoit autrefois toutes les histoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thebes, Memphis, Babylone, Ninive, Troie, Seleucie étoient de grandes villes, & n'existent plus. Cela est vrai, répondit le secrétaire de monsieur le prince Galitzin. Mais Moscou, Constantinople, Londres, Paris, Amsterdam, Lyon, qui vaut mieux que Troie, toutes les villes de France, d'Al-

lema
des
Le
nous
luren
cipico
son,
vit d
émigr
cents
les vi
Aujou
autan
la mo
que le
cents
natifs
pays é
vans,
seront
Enfi
geois d
plus ri
tems d
Ah
dré. J'

Allemagne , d'Espagne & du Nord étoient alors des déserts.

Le capitaine Suisse , homme très-instruit , nous avoua que quand les ancêtres voulurent quitter leurs montagnes & leurs précipices pour aller s'emparer , comme de raison , d'un pays plus agréable , César , qui vit de ses yeux le dénombrement de ces émigrans , trouva qu'il se montoit à trois cents soixante & huit mille , en comptant les vieillards , les enfans & les femmes. Aujourd'hui le seul canton de Berne possède autant d'habitans : il n'est pas tout-à-fait la moitié de la Suisse ; & je puis vous assurer que les treize cantons ont au-delà de dix-sept cents vingt mille ames , en comptant les natifs qui servent , ou qui négocient en pays étranger. Après cela , Messieurs les savans , faites des calculs & des systèmes , ils seront aussi faux les uns que les autres.

Ensuite on agita la question si les bourgeois de Rome , du tems des Césars , étoient plus riches que les bourgeois de Paris du tems de monsieur Silhouette.

Ah ! ceci me regarde , dit monsieur André. J'ai été long-tems l'homme aux qua-

rante écus ; je crois bien que les citoyens Romains en avoient davantage. Ces illustres voleurs de grand chemin avoient pillé les plus beaux pays de l'Asie , de l'Afrique & de l'Europe. Ils vivoient fort splendidement du fruit de leurs rapines ; mais enfin il y avoit des gueux à Rome. Et je suis persuadé que parmi ces vainqueurs du monde il y avoit beaucoup de gens réduits à quarante écus de rente , comme je l'ai été.

Savez-vous bien , lui dit un savant de l'académie des inscriptions & belles-lettres , que Lucullus dépensoit , à chaque souper qu'il donnoit dans le fallon d'Apollon , trente-neuf mille trois cents soixante & douze livres treize sols de notre monnoie courante ? Mais qu'Atticus , le célèbre épicurien Atticus , ne dépensoit pas , par mois , pour sa table , au delà de deux cents trente-cinq livres tournois ?

Si cela est , dis-je , il étoit digne de présider à la confrairie de la lézine , établie depuis peu en Italie. J'ai lu , comme vous , dans Florus , cette incroyable anecdote ; mais apparemment que Florus n'avoit jamais soupé chez Atticus , ou que le texte a été

corrompu
copiste
l'ami
& d'A
lui , e
dix lo

Et

Ma
au sav
pour
plaisir

Je
sieur
Et de
de Ro
Paris.
qu'un
des m
de l'
La
On
truit

corrompu , comme tant d'autres , par les copistes. Jamais Florus ne me fera croire que l'ami de César & de Pompée , de Cicéron & d'Antoine , qui mangeoient souvent chez lui , en fût quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois ,

*Et voilà justement comme on écrit
l'Histoire.*

Madame André , prenant la parole , dit au savant que s'il vouloit défrayer sa table pour dix fois autant , il lui feroit grand plaisir.

Je suis persuadé que cette soirée de monsieur André valoit bien un mois d'Atticus. Et des dames doutèrent fort que les soupers de Rome fussent plus agréables que ceux de Paris. La conversation fut très-gaie , quoiqu'un peu savante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles , ni des ridicules d'autrui , ni de l'histoire scandaleuse du jour.

La question du luxe fut traitée à fond. On demanda si c'étoit le luxe qui avoit détruit l'empire Romain , & il fut prouvé que

les deux empires d'Occident & d'Orient n'avoient été détruits que par la controverse & par les moines. En effet, quand Alaric prit Rome, on n'étoit occupé que de disputes théologiques; & quand Mahomet II prit Constantinople, les moines défendoient beaucoup plus l'éternité de la lumière du Thabor qu'ils voyoient à leur nombril, qu'ils ne défendoient la ville contre les Turcs.

Un de nos savans fit une réflexion qui me frappa beaucoup. C'est que ces deux grands empires sont anéantis, & que les ouvrages de Virgile, d'Horace & d'Ovide subsistent.

On ne fit qu'un faut du siècle d'Auguste au siècle de Louis XIV. Une dame demanda pourquoi, avec beaucoup d'esprit, on ne faisoit plus guere aujourd'hui d'ouvrages de génie ?

Monsieur André répondit que c'est parce qu'on en avoit fait dans le siècle passé. Cette idée étoit fine & pourtant vraie; elle fut approfondie. Ensuite on tomba rudement sur un Ecoffois, qui s'est avisé de donner des regles de goût, & de critiquer les

plus ac
savoir

(1) C
enseigne
tragédi
quable
où le d
chef d
le chev
au roi.

» Si
» votr
» parn
» dieu
» mon
» baiss
» ne r
» piec
» rez
» votr
» les c
» ne p
» têtes

C'est
très-fr
sieur J
goût
compe
la Phe

plus admirables endroits de Racine , sans
savoir le François (1). On traita encore

(1) Ce monsieur Home , grand juge d'Ecosse ,
enseigne la maniere de faire parler les héros d'une
tragédie avec esprit ; & voici un exemple remar-
quable qu'il rapporte de la tragédie de Henri IV,
où le divin Shakespear introduit mylord Falstaf ,
chef de justice , qui vient de prendre prisonnier
le chevalier Jean Coleville , & qui le présente
au roi.

» Sire , le voilà , je vous le livre , je supplie
» votre grace de faire enrégistrer ce fait d'armes
» parmi les autres de cette journée , ou , par-
» dieu , je le ferai mettre dans une balade avec
» mon portrait à la tête ; on verra Coleville me
» baissant les pieds. Voilà ce que je ferai , si vous
» ne rendez pas ma gloire aussi brillante qu'une
» piece de deux sous dorée. Et alors vous me ver-
» rez , dans le clair ciel de la renommée , ternir
» votre splendeur comme la plaine lune efface
» les charbons éteints de l'élément de l'air , qui
» ne paroissent autour d'elle que comme des
» têtes d'épingle ».

C'est cet absurde & abominable galimathias ,
très-fréquent dans le divin Shakespear , que mon-
sieur Jean Home propose pour le modele du bon
goût & de l'esprit dans la tragédie ; mais en ré-
compense , monsieur Home trouve l'*Iphigénie*, &
la *Phedre* de Racine extrêmement ridicules.

plus sévèrement un Italien , nommé Dénina , qui a dénigré l'Esprit des loix sans le comprendre , & qui , sur-tout , a censuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit souvenir du mépris affecté que Boileau étaloit pour le Tasse. Quelqu'un des convives avança que le Tasse , avec ses défauts , étoit autant au dessus d'Homere , que Montesquieu , avec ses défauts encore plus grands , est au dessus du fatras de Grotius. On s'éleva contre ces mauvaises critiques , dictées par la haine nationale & le préjugé.

Le signor Dénina fut traité comme il le méritoit , & comme les pédans le font par les gens d'esprit.

On remarqua sur-tout , avec beaucoup de sagacité , que la plupart des ouvrages littéraires du siècle présent , ainsi que les conversations , roulent sur l'examen des chefs-d'œuvres du dernier siècle. Notre mérite est de discuter leur mérite. Nous sommes comme des enfans deshérités qui font le compte du bien de leurs peres. On avoua que la philosophie avoit fait de très-grands progrès , mais que la langue & le style s'étoient un peu corrompus.

C'e
passer
de cu
rurent
l'impé
donne
l'hum
consci
coup p
Roma
cet ex
croien
voit l'
du roi
on leu
docteu
ily a
comm
les Bé
Le
de tou
en Ru
mieux
passé
grand
conclu
la car

C'est le sort de toutes les conversations de passer d'un sujet à un autre. Tous ces objets de curiosité, de science & de goût, disparurent bientôt devant le grand spectacle que l'impératrice de Russie & le roi de Pologne donnoient au monde. Ils venoient de relever l'humanité écrasée, & d'établir la liberté de conscience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaste que ne le fut jamais l'empire Romain. Ce service, rendu au genre-humain, cet exemple donné à tant de cours qui se croient politiques, fut célébré comme il devoit l'être. On but à la santé de l'impératrice, du roi philosophe, du primat philosophe, & on leur souhaita beaucoup d'imitateurs. Le docteur de Sorbonne même les admira ; car il y a quelques gens de bon sens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'esprit chez les Béotiens.

Le secrétaire Russe nous étonna par le récit de tous les grands établissemens qu'on faisoit en Russie. On demanda pourquoi on aimoit mieux lire l'histoire de Charles XII, qui a passé sa vie à détruire, que celle de Pierre le grand qui a consumé la sienne à créer. Nous conclûmes que la foiblesse & la frivolité sont la cause de cette préférence ; que Charles XII

286 *L'Homme , &c.*

fut le Don Quichote du Nord , & que Pierre I en fut le Solon ; que les esprits superficiels préfèrent l'héroïsme extravagant aux grandes vues d'un législateur ; que les détails de la fondation d'une ville leur plaisent moins que la témérité d'un homme qui brave dix mille Turcs avec ses seuls domestiques ; & qu'enfin la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuser que s'instruire. De là vient que cent femmes lisent les Mille & une nuit contre une qui lit deux chapitres de Locke.

De quoi ne parla-t-on pas dans ce repas , dont je me souviendrai long-tems ! Il fallut bien enfin dire un mot des acteurs & des actrices , sujet éternel des entretiens de table de Versailles & de Paris. On convint qu'un bon déclamateur étoit aussi rare qu'un bon poète. Le souper finit par une chanson très-jolie qu'un des convives fit pour les dames. Pour moi , j'avoue que le banquet de Platon ne m'auroit pas fait plus de plaisir que celui de monsieur & de madame André.

Nos petits-mâîtres & nos petites-mâîtresses s'y feroient ennuyés sans doute ; ils prétendent être la bonne compagnie ; mais ni monsieur André ni moi ne soupçons jamais avec cette bonne compagnie-là.

TA

T

Par

roi

ori

CH

Comm

LA

roi de

chemi

Elle ét

les lar

quel

bien e

par sa

brès, a

étant

jamai

L E

TAUREAU BLANC,

TRADUIT DU SYRIAQUE,

*Par M. MAMAKI, interprete du
roi d'Angleterre pour les langues
orientales.*

CHAPITRE PREMIER.

*Comment la princesse Amaside rencontre
un bœuf.*

LA jeune princesse Amaside, fille d'Amasis, roi de Tanis en Egypte, se promenoit sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite. Elle étoit plongée dans une tristesse profonde, les larmes couloient de ses beaux yeux. On fait quel étoit le sujet de sa douleur, & combien elle craignoit de déplaire au roi son pere par sa douleur même. Le vieillard Mambres, ancien mage & eunuque des Pharaons, étant auprès d'elle, & ne la quittoit presque jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui

enseigna tout ce qu'il est permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Egypte. L'esprit d'Amaside égalait sa beauté ; elle étoit aussi sensible , aussi tendre que charmante , & c'étoit cette sensibilité qui lui coûtoit tant de pleurs.

La princesse étoit âgée de vingt-quatre ans ; le mage Mambres en avoit environ treize cents ; c'étoit lui , comme on fait , qui avoit eu , avec le grand Moïse , cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut long-tems balancée entre ces deux profonds philosophes. Si Mambres succomba , ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival. Il fallut des dieux pour vaincre Mambres.

Amasis le fit sur-intendant de la maison de sa fille , & il s'acquittoit de cette charge avec sa sagesse ordinaire : la belle Amaside l'attendrissoit par ses soupirs. » O mon
 » amant , mon jeune & cher amant (s'écrioit-
 » elle quelquefois) ! ô le plus grand des
 » vainqueurs , le plus accompli , le plus
 » beau des hommes ! quoi , depuis près de
 » sept ans , tu as disparu de la terre ! quel
 » dieu t'a enlevé à ta tendre Amaside ? tu

» n'es

» n'e
 » l'E
 » po
 » est
 » ab
 » trê
 » c'e
 » ô r
 ver. -
 fatal
 eunuq
 peut
 dame
 vouée
 sans
 passio
 il peu
 toute
 roi ve
 juré
 nonc
 vous
 Cette
 pas é
 ne fa
 songe

T

Le Taureau blanc 289

» n'es point mort , les savans prophetes de
» l'Egypte en conviennent ; mais tu es mort
» pour moi , je suis seule sur la terre , elle
» est déserte ; par quel étrange prodige as-tu
» abandonné ton trône & ta maîtresse ! ton
» trône ! il étoit le premier du monde , &
» c'est peu de chose , mais moi qui t'adore ,
» ô mon cher Na. . . . ». Elle alloit ache-
ver. — Tremblez de prononcer ce nom
fatal , lui dit le sage Mambres , ancien
eunuque & mage des Pharaons ; vous seriez
peut-être décelée par quelqu'une de vos
dames du palais ; elles vous font toutes dé-
vouées , & toutes les belles dames se font
sans doute un mérite de servir les nobles
passions des belles princesses ; mais enfin ,
il peut se trouver une indiscrete , & même à
toute force une perfide ; vous savez que le
roi votre pere , qui d'ailleurs vous aime , a
juré de vous faire couper le cou si vous pro-
nonciez ce nom terrible , toujours prêt à
vous échaper ; pleurez , mais taisez-vous.
Cette loi est bien dure , mais vous n'avez
pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour
ne savoir pas commander à votre langue ;
songez qu'Harpocrate , l'un de nos plus

grands dieux , a toujours le doigt sur sa bouche. — La belle Amaside pleura & ne parla plus. Comme elle avançoit en silence vers les bords du Nil , elle aperçut de loin dans un bocage , baigné par le fleuve , une vieille femme couverte de lambeaux gris , assise sur un tertre , elle avoit auprès d'elle une ânesse , un chien , un bouc ; vis-à-vis d'elle étoit un serpent qui n'étoit pas comme les serpens ordinaires , car ses yeux étoient aussi tendres qu'animés : sa physionomie étoit noble & intéressante , sa peau brilloit des couleurs les plus vives & les plus douces , un énorme poisson , à moitié plongé dans le fleuve , n'étoit pas la moins étonnante personne de la compagnie ; il y avoit sur une branche un corbeau & un pigeon ; toutes ces créatures sembloient avoir ensemble une conversation assez animée. Hélas ! dit la princesse tout bas , ces gens-là parlent , sans doute , de leurs amours ; & il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime ! La vieille tenoit à la main une chaîne légère d'acier , longue de cent brasses , à laquelle étoit attaché un taureau qui païssoit dans la prairie. Ce taureau étoit blanc , fait au tour ,

potel
Ses c
vit j
celui
figure
pas c
général
peine

Dès
elle a
qui fr
l'antic
brillan
& qui
soit f
sembl
chien
jambe
lui dé
ner ;
s'élan
dévot
de cra
la tête
s'effor

Le Taureau blanc. 291

potelé , léger même , ce qui est bien rare. Ses cornes étoient d'ivoire ; c'étoit ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espece ; celui de Pasiphaé , celui dont Jupiter prit la figure pour enlever Europe , n'approchoient pas de ce superbe animal. La charmante génisse en laquelle Isis fut changée , auroit à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse , il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines & les fleuves de l'antique Saana , pour s'approcher de la brillante cavale qui regne dans son cœur , & qui fait dresser ses oreilles. La vieille faisoit ses efforts pour le retenir ; le serpent sembloit l'épouvanter par ses sifflemens , le chien le suivoit & lui mordait ses belles jambes , l'ânesse traversoit son chemin & lui détachoit des ruades pour le faire retourner ; le gros poisson remontoit le Nil , & s'élançant hors de l'eau , menaçoit de le dévorer , le bouc restoit immobile & faisoit de crainte , le corbeau voltigeoit autour de la tête du taureau , & comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux ; la colombe

seule l'accompagnoit par curiosité, & lui applaudissoit par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire jetta Mambres dans des sérieuses pensées. Cependant le beau taureau blanc tirant après lui sa chaîne & la vieille étoit déjà parvenu auprès de la princesse qui étoit saisie d'étonnement & de peur ; il se jette à ses pieds , il les baise , il verse des larmes , il la regarde avec des yeux où régnoit un mélange inoui de douleur & de joie ; il n'osoit mugir , de peur d'effaroucher la belle Amaside , il ne pouvoit parler : un foible usage de la voix , accordé par le ciel à quelques animaux , lui étoit interdit ; mais toutes ses actions étoient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse , elle sentit qu'un léger amusement pouvoit suspendre pour quelques momens les chagrins les plus douloureux ; voilà , disoit-elle , un animal bien aimable , je voudrois l'avoir dans mon écurie. A ces mots le taureau plia les quatre genoux & baisa la terre. — Il m'entend , s'écria la princesse ! il me témoigne qu'il veut m'appartenir ; ah divin mage , divin eunuque ! donnez-moi cette consola-

tion ,
faites
tient
soit à
cente
palais
de la p
& alla

Comme
sor
vie
par

M
filles
se div
taurea
serez p

(1)
un bo

Le Taureau blanc. 293

tion, achetez-moi ce beau chérubin (1) ; faites le prix avec la vieille à laquelle il appartient sans doute ; je veux que cet animal soit à moi , ne me refusez pas cette innocente consolation. — Toutes les dames du palais joignirent leurs prières aux instances de la princesse , *Mambrès se laissa toucher , & alla parler à la vieille.*

CHAPITRE II.

Comment le sage Mambrès ci-devant sorcier de Pharaon reconnut une vieille , & comment il fut reconnu par elle.

MADAME , lui dit-il , vous savez que les filles & sur-tout les princesses , ont besoin de se divertir : la fille du roi est folle de votre taureau , je vous prie de nous le vendre ; vous serez payée argent comptant. Seigneur , lui ré-

(1) Cherub en Caldéen & en Syriaque signifie un bœuf.

294 *Le Taureau blanc.*

pondit la vieille, ce précieux animal n'est point à moi, je suis chargée, moi & toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches & d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable.

Mambres à ce discours, se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêloit pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention. — Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. — Je ne me trompe pas, répondit la vieille, je vous ai vu, seigneur, il y a sept cents ans, dans un voyage que je fis de Syrie en Égypte, quelques mois après la destruction de Troie, lorsque Hiram régnoit à Tyr & Nephel Keres sur l'antique Égypte.

Ah ! madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste Pythonisse d'Endor. — Et vous, seigneur, lui dit la Pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand Mambres d'Égypte. O rencontre imprévue ! jour mémorable ! décrets éternels, dit Mambres ! ce n'est pas, sans doute, sans un ordre de la providence universelle que nous nous retrouvons dans cette

prairi
perbe
dame
votre
sonne
bres !
fame
le jou
Oui,
une p
ce : j
blanc
avec v
cueill
en ces
somm
expres
ce tau
tres an
aux m
pent
une p
mari
chem
le poi
est cel

Le Taureau blanc. 295

prairie sur les rivages du Nil , près de la superbe ville de Tanis ; quoi , c'est vous , madame , qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit jourdain , & la première personne du monde pour faire venir des ombres ! quoi , c'est vous , seigneur , qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpens , le jour en ténèbres & les rivières en sang ? — Oui , madame , mais mon grand âge affoiblit une partie de mes lumières & de ma puissance : j'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc , & qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. — La vieille se recueillit , leva les yeux au ciel , puis répondit en ces termes : Mon cher Mambres , nous sommes de la même profession ; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau ; je puis vous satisfaire sur les autres animaux ; vous les reconnoîtrez aisément aux marques qui les caractérisent. — Le serpent est celui qui persuada Ève de manger une pomme , & d'en faire manger à son mari ; l'âne est celle qui parla dans un chemin creux à Balaam votre contemporain ; le poisson qui a toujours sa tête hors de l'eau , est celui qui avala Jonas , il y a quelques an-

nées ; ce chien est celui qui suivit l'ange Raphaël & le jeune Tobie dans le voyage qu'ils firent du tems du grand Salmanasar à Ragès en Médie. Ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation ; ce corbeau & ce pigeon sont ceux qui étoient dans l'arche de Noé , grand événement , catastrophe universelle , que presque toute la terre ignore encore. Vous voilà au fait , mais pour le taureau , vous n'en saurez rien. Mambres écouloit avec respect , puis il dit : L'éternel révèle ce qu'il veut , & à qui il veut ; illustre Pytho-nisse , toutes ces bêtes qui sont commises avec vous , à la garde du taureau blanc , ne sont connues que de votre généreuse & agréable nation , qui est elle-même inconnue à presque tout le monde ; les merveilles que vous & les vôtres , & moi & les miens nous avons opérées , seront un jour un grand sujet de doute & de scandale pour les faux sages ; heureusement elles trouveront croyance chez les sages véritables , qui seront soumis aux voyans dans une petite partie du monde , & c'est tout ce qu'il faut. Comme il prononçoit ces paroles , la princesse le tira par la manche , & lui dit : Mambres , est-ce que vous ne m'acheterez

pas m
réverie
fide ,
elle-m
je vou
plus c
votre n
vivent
votre
lui par
bêtes ,
à tom
vendez
douceu
tueuse
lui dit
vendre
Tout c
vice ce
près de
lui don
aise ; r
sous les
pagnen
ne veu
point d

Le Taureau blanc. 297

pas mon taureau ? Le mage plongé dans une rêverie profonde , ne répondit rien , & Amaside , versa des larmes. Elle s'adressa alors elle-même à la vieille , & lui dit : Ma bonne , je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde , par votre pere , par votre mere , par votre nourrice qui , sans doute , vivent encore , de me vendre non-seulement votre taureau , mais aussi votre pigeon qui lui paroît fort affectionné ; pour vos autres bêtes , je n'en veux point ; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs , si vous ne me vendez ce charmant taureau qui fera toute la douceur de ma vie. La vieille lui baïsa respectueusement les franges de sa robe de gaze , & lui dit : Princesse , mon taureau n'est point à vendre. Votre illustre mage en est instruit. Tout ce que je pourrois faire pour votre service ce seroit de le mener paître tous les jours près de votre palais ; vous pourriez le caresser , lui donner des biscuits , le faire danser à votre aise ; mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent & qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper , elles ne lui feront point de mal ; mais s'il essaie encore de rom-

pre sa chaîne comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui ! je ne répondrois pas de sa vie ; ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement & le garderoit plus de trois jours dans son ventre, ou bien ce serpent qui vous a paru peut-être assez doux & assez aimable, lui pourroit faire une piquure mortelle.

Le taureau blanc qui entendoit à merveille, tout ce que disoit la vieille, mais qui ne pouvoit point parler, accepta toutes ses propositions d'un air soumis ; il se coucha à ses pieds, mugit doucement, & regardant Amaside avec tendresse, il sembloit lui dire : Venez me voir quelquefois sur l'herbe. Le serpent prit alors la parole & dit : Princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que mademoiselle d'Endor vient de vous dire, l'ânesse dit aussi son mot & fut de l'avis du serpent. Amaside étoit affligée que ce serpent & cette ânesse parlassent si bien, & qu'un beau taureau qui avoit les sentimens si nobles & si tendres ne pût les exprimer. Hélas ! rien n'est plus commun à la cour, disoit-elle tout bas ! on y voit tous les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation, &

Le Taureau blanc. 199

des malotrus qui parlent avec assurance. Ce serpent n'est point un malotru, dit Mambres ; ne vous y trompez pas , c'est peut-être la personne de la plus grande considération. Le jour baissoit , la princesse fut obligée de s'en retourner , après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure ; ses dames du palais étoient émerveillées & ne comprennoient rien à ce qu'elles avoient vu & entendu ; Mambres faisoit ses réflexions ; la princesse songeant que le serpent avoit appelé la vieille *mademoiselle*, conclut au hasard qu'elle étoit pucelle & sentit quelque affliction de l'être encore ; affliction respectable qu'elle cachoit avec autant de scrupule que le nom de son amant.

CHAPITRE III.

*Comment la belle Amaside eut un secret
entretien avec un beau serpent.*

LA belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avoient vu ; elles le promirent toutes , & en effet le garderent un jour entier. On peut croire qu'Amaside dormit peu cette nuit : un charme inexplicable lui rappeloit sans cesse l'idée de son beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec son sage Mambres , elle lui dit : O sage ! cet animal me tourne la tête. — Il occupe beaucoup la mienne , dit Mambres. Je vois clairement que ce chérubin est fort au-dessus de son espece : je vois qu'il y a là un grand mystere ; mais je crains un événement funeste : votre pere Amasis est violent & soupçonneux ; toute cette affaire exige que vous vous conduisiez avec la plus grande prudence. Ah ! dit la princesse , j'ai trop de curiosité pour être prudente ; c'est la seule passion qui puisse se joindre dans mon cœur

à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu : quoi ! ne pourrai-je savoir ce que c'est que ce beau taureau qui excite dans moi un trouble si inoui ? Madame , lui répondit Mambrès , je vous ai avoué déjà que ma science baisse à mesure que mon âge avance ; mais je me trompe fort , ou le serpent est instruit de ce que vous avez tant d'envie de savoir ; il a de l'esprit , il s'explique en bons termes , il est accoutumé depuis long-tems à se mêler des affaires des dames. — Ah ! sans doute , dit Amaside , c'est ce beau serpent de l'Egypte , qui , en se mettant la queue dans la bouche , est le symbole de l'éternité , qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux , & qui l'obscurcit dès qu'il les ferme. — Non , madame. — C'est donc le serpent d'Esculape ? — Encore moins. — C'est peut-être Jupiter sous la forme d'un serpent ? — Point du tout. — Ah je vois , c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent ? — Non , vous dis-je , madame ; mais tous ces serpens là sont de la même famille : celui-ci a beaucoup de réputation dans son pays ; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais

vu ; adressez-vous à lui : toutefois je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse ; si j'étois à votre place , je laisserois là le taureau , l'ânesse , le serpent , le poisson , le chien , le bouc , le corbeau & la colombe. Mais la passion vous emporte ; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié & de trembler.

La princesse le conjura de lui procurer un tête-à-tête avec le serpent : Mambres , qui étoit bon , y consentit , & en réfléchissant toujours profondément , alla trouver sa Pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation , qu'il la persuada. La vieille lui dit donc qu'Amaside étoit la maîtresse ; que le serpent savoit très-bien vivre , qu'il étoit fort poli avec les dames , qu'il ne demandoit pas mieux que de les obliger , & qu'il se trouveroit au rendez-vous. Le vieux mage revint porter à la princesse cette bonne nouvelle ; mais il craignoit encore quelque malheur , & faisoit toujours ses réflexions. — Vous voulez parler au serpent , madame , ce sera quand il plaira à votre altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter , car tout animal est

Le Taureau blanc. 303

pêtri d'amour-propre , & sur-tout lui : on dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu pour son excès d'orgueil. — Je ne l'ai jamais ouï dire , repartit la princesse.

— Je le crois bien , reprit le vieillard. Alors il lui apprit tous les bruits qui avoient couru sur ce serpent si fameux. Mais , madame , quelqu'aventure singulière qui lui soit arrivée , vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir autrefois joué un tour pendable aux femmes ; il est juste qu'à son tour une femme le séduise. J'y ferai mon possible , dit la princesse. Elle partit donc avec ses dames du palais & son mage eunuque.

La vieille alors faisoit paître le taureau blanc assez loin. Mambres laissa Amaside en liberté , & alla entretenir sa Pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse ; les dames de compagnie s'amuserent avec la bouc , le chien , le corbeau & la colombe ; pour le gros poisson qui faisoit peur à tout le monde , il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille. Le serpent alla aussi-tôt au-devant de la belle Amaside dans le bo-

304 *Le Taureau blanc.*

cage , & ils eurent ensemble cette conversation.

Le Serpent.

Vous ne sauriez croire combien je suis flatté , madame , de l'honneur que votre altesse daigne me faire.

La Princesse.

Monsieur , votre grande réputation , la finesse de votre physionomie , & le brillant de vos yeux , m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête-à-tête. Je fais , par la voix publique , (si elle n'est point trompeuse) que vous avez été un grand seigneur dans le ciel empirée.

Le Serpent.

Il est vrai , madame , que j'y avois une place assez distinguée ; on prétend que je suis un favori disgracié , c'est un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde (1) ; les brac-

(1) Les bracmanes furent en effet les premiers qui imaginèrent une révolte dans le ciel , & cette fable servit long-tems après de canevas à l'histoire de la guerre des géants contre les dieux & à quelques autres histoires.

Le Taureau blanc. 305

manes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures : je ne doute pas que des poètes du Nord n'en fassent un jour un poème épique bien bizarre ; car en vérité , c'est tout ce qu'on en peut faire. Mais je ne suis pas tellement déchu , que je n'aie encore dans ce globe-ci un domaine très - considérable : j'oserois presque dire que toute la terre m'appartient.

La Princesse.

Je crois , monsieur , car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez , & c'est régner que de plaire.

Le Serpent.

J'éprouve , madame , en vous voyant & en vous écoutant , que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres ames.

La Princesse.

Vous êtes , & je le crois , un animal vainqueur : on prétend que vous avez subjugué bien des dames , & que vous commençâtes par notre mere commune dont j'ai oublié le nom.

Le Serpent.

On me fait tort , je lui donnai le meilleur conseil du monde , elle m'honorait de sa confiance ; mon avis fut qu'elle & son mari devoient se gorger du fruit de l'arbre de la science. Je crus plaire en cela au maître des choses. Un arbre si nécessaire au genre-humain , ne me paroissoit pas planté pour être inutile. Le maître auroit-il voulu être servi par des ignorans & des idiots ? L'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer , pour se perfectionner ? Ne faut-il pas connoître le bien & le mal , pour faire l'un & pour éviter l'autre ? Certainement on me devoit des remerciemens.

La Princesse.

Cependant on dit qu'il vous en arriva mal. C'est , apparemment , depuis ce tems-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils , & que tant de vrais savans & de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre humain.

Le Serpent.

Ce sont apparemment mes ennemis , ma-

Le Taureau blanc. 307

dame , qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour ; une preuve que j'y ai un très-grand crédit , c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrâi dans le conseil , quand il fut question d'éprouver le bon homme Job , & que j'y fus encore appelé , quand on y résolut de tromper un certain roitelet nommé Achab (1) , ce fut moi seul qu'on chargea de cette noble commission.

La Princesse.

Ah ! monsieur , je ne crois pas que vous foyez fait pour tromper ; mais puisque vous êtes toujours dans le ministère , puis-je vous demander une grace ? j'espère qu'un seigneur si aimable ne me la refusera pas.

Le Serpent.

Madame , vos prières sont des loix : qu'ordonnez-vous ?

(1) Troisième liv. des rois, ch. 22 , V. 21 & 22. Le Seigneur dit qu'il trompera Achab roi d'Israël afin qu'il marche en Ramoth de Galaad & qu'il y tombe ; & un esprit s'avança & se présenta devant le seigneur & lui dit : c'est moi qui le tromperai , & le seigneur lui dit : comment ? Oui tu le tromperas & tu prévaudras, Va , & fais ainsi.

308 *Le Taureau blanc :*

La Princesse.

Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des sentimens incompréhensibles qui m'attendrissent & qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.

Le Serpent.

La curiosité, madame, est nécessaire à la nature humaine, & sur-tout à votre aimable sexe; sans elle on croupiroit dans la plus honteuse ignorance. J'ai toujours satisfait, autant que je l'ai pu, la curiosité des dames; on m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses; je vous jure que mon seul but seroit de vous obliger; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

La Princesse.

Ah ! c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

Le Serpent.

Je reconnois là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service.

Le Taureau blanc. 309

La Princesse.

Si vous êtes sensible , si tous les êtres se doivent des secours mutuels , si vous avez pitié d'une infortunée , ne me refusez pas.

Le Serpent.

Vous me fendez le cœur : il faut vous satisfaire ; mais ne m'interrompez pas.

La Princesse.

Je vous le promets.

Le Serpent.

Il y avoit un jeune roi , beau , fait à peindre , amoureux , aimé.

La Princesse.

Un jeune roi ! beau , fait à peindre , amoureux , aimé ! Et de qui ? & quel étoit ce roi ? quel âge avoit-il ? qu'est-il devenu ? où est-il ? où est son royaume ? quel est son nom ?

Le Serpent.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez quand j'ai commencé à peindre. Prenez garde , si vous n'avez pas plus de pouvoir sur vous-même , vous êtes perdue.

La Princesse.

Ah ! pardon , monsieur , cette indiscretion ne m'arrivera plus ; continuez de grace.

Le Serpent.

Ce grand roi , le plus aimable & le plus valeureux des hommes , victorieux partout où il avoit porté ses armes , rêvoit souvent en dormant ; & quand il oublioit ses rêves , il vouloit que ses mages s'en ressouvinsent , & qu'ils lui apprissent ce qu'il avoit rêvé : sans quoi , il les faisoit tous pendre , car , rien n'est plus juste. Or , il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant , & un jeune Juif , plein d'expérience , lui ayant expliqué son rêve , cet aimable roi fut soudain changé en bœuf , (1) . . .

La Princesse.

Ah ! c'est mon cher Nabu . . . Elle ne put achever , elle tomba évanouie ; Mambres qui écoutoit de loin , la vit tomber & la crut morte.

(1) Toute l'antiquité employoit indifféremment les termes de bœuf & de taureau.

CHAPITRE V.

*Comment on a voulu sacrifier le bœuf
& exorciser la Princesse.*

MAMBRÈS court à elle en pleurant. Le serpent est attendri , il ne peut pleurer , mais il siffle d'un ton lugubre ; il crie : elle est morte. L'ânesse répète , elle est morte ; le corbeau le redit ; tous les animaux paroissent saisis de douleur , excepté le poisson de Jonas qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur , les dames du palais arrivent & s'arrachent les cheveux ; le taureau blanc qui païssoit au loin & qui entend leurs clameurs , court au bosquet , & entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissemens dont les échos retentissent ; en vain toutes les dames versoient sur Amaside expirante , leurs flacons d'eau rose , de myrthe , d'œillet , de benjoin , de baume de la Mecque , de cannelle , d'amomon , de gérosle , de muscade , d'ambre gris ; elle n'avoit donné aucun signe de vie ; mais dès qu'elle sentit

le beau taureau blanc à ses côtés , elle revint à elle plus fraîche , plus belle , plus animée que jamais. Elle donna cent baisers à cet animal charmant qui penchoit languissamment la tête sur son sein d'albâtre. Elle l'appelle mon maître , mon roi , mon cœur , ma vie ; elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige ; la paille légère s'attache moins fortement à l'ambre , la vigne à l'ormeau , le lierre au chêne , on entendoit le doux murmure de ses soupirs , on voyoit ses yeux tantôt étincelans , d'une tendre flamme , tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre ; on peut juger dans quelles surprises la dame d'honneur d'Amaside & les dames de compagnie étoient plongées ; dès qu'elles furent entrées au palais , elles raconterent toutes à leurs amans , cette aventure étrange , & chacune avec des circonstances différentes qui en augmentoient la singularité , & qui contribuent toujours à la variété de toutes les histoires. Dès qu'Amasis roi de Tamis en fut informé , son cœur royal fut saisi d'une juste colere ; tel fut le courroux de Minos quand il fut que sa fille Pasiphaé prodi-

guoir

Le Taureau blanc. 213

guoit ses tendres faveurs au pere du Minotaure ; ainsi frémit Junon lorsqu'elle vit Jupiter son époux caresser la belle vache Io , fille du fleuve Inachus ; Amasis fit enfermer la belle Amaside dans sa chambre , & mit une garde d'eunuques noirs à sa porte , puis il assembla son conseil secret.

Le grand mage Manbrès y présidoit ; mais il n'avoit plus le même crédit qu'autrefois ; tous les ministres d'état conclurent que le taureau blanc étoit un forcier ; c'étoit tout le contraire , il étoit enforcélé ; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates. On conclut à la pluralité des voix , qu'il falloit exorciser la princesse & sacrifier la vieille avec son taureau. Le sage Mambres ne voulut point choquer l'opinion du roi & du conseil ; c'étoit à lui qu'appartenoit le droit de faire les exorcismes , il pouvoit les différer sous un prétexte très-plausible. Le dieu Apis venoit de mourir à Memphis. Un dieu bœuf meurt comme un autre. Il n'étoit permis d'exorciser personne en Egypte , jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf pour remplacer le défunt. Il fut donc arrêté dans le conseil , qu'on attendroit la nomination qu'on

314 *Le Taureau blanc.*

devoit faire du nouveau dieu à Memphis. Le bon vieillard Mambres sentoit à quel péril sa chère princesse étoit exposée , il voyoit quel étoit son amant , les syllabes *Nabu* , qui lui étoient échappées , avoient décélé tout le mystère aux yeux de ce sage. Sa dynastie (a) de Memphis appartenoit alors aux Babylo-niens , ils conservoient ce reste de leurs conquêtes passées , qu'ils avoient faites sous le plus grand roi du monde , dont Amasis étoit l'ennemi mortel. Mambres avoit besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés ; si le roi Amasis découvroit l'amant de sa fille , elle étoit morte , il l'avoit juré ; le grand , le jeune , le beau roi dont elle étoit éprise , avoit détrôné son pere qui n'avoit repris son royaume de Tanis qu'il depuis près de sept ans qu'on ne savoit ce qu'étoit devenu l'adorable monarque , le vainqueur & l'idole des nations , le tendre &

(1) Dynastie , signifie proprement puissance. Ainsi on peut se servir de ce mot , malgré les cavillations de Larchet. Dynastie vient du phénicien *dunast*. Et Larchet est un ignorant , qui ne fait ni le siriaque , ni le copie.

Le Taureau blanc. 315

généreux amant de la charmante Amaside ; mais aussi en sacrifiant le taureau blanc , on faisoit mourir infailliblement la belle Amaside de douleur. Que pouvoit faire Mambres dans des circonstances si épineuses ? Il va trouver sa chere nourrissonne au fortir du conseil , & lui dit : Ma belle enfant , je vous servirai ; mais je vous le répète , on vous coupera le cou , si vous prononcez jamais le nom de votre amant.

Ah ! qu'importe mon cou , dit la belle Amaside , si je ne puis embrasser celui de Nabuco ! . . . Mon pere est un bien méchant homme ! non - seulement il refusa de me donner un beau prince que j'idolâtre , mais il lui déclara la guerre , & quand il a été vaincu par mon amant , il a trouvé le secret de le changer en bœuf. Vit-on jamais une malice plus effroyable ! si mon pere n'étoit pas mon pere , je ne fais pas ce que je lui ferois. Ce n'est pas votre pere qui lui a joué ce cruel tour , dit le sage Mambres ; c'est un Palestin , un de nos anciens ennemis , un habitant d'un petit pays compris dans la foule des états que votre auguste amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoses ne doi-

vent point vous surprendre ; vous savez que j'en faisois autrefois de plus belles ; rien n'étoit plus commun alors que ces changemens qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons lue ensemble , nous a enseigné que Lycaon , roi d'Arcadie , fut changé en loup , la belle Calisto sa fille fut changée en ourse , Io , fille d'Inachus , notre vénérable Isis , en vache ; Daphné en laurier ; Syrinx en flûte ; la belle Edith , femme de Loth , le meilleur , le plus tendre pere qu'on ait jamais vu , n'est-elle pas devenue dans notre voisinage , une grande statue de sel très-belle & très-piquante , qui a conservé toutes les marques de son sexe , & qui a régulièrement ses ordinaires (1) chaque mois , comme l'attestent les grands hommes qui l'ont vue. J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse ; j'ai vu cinq puissantes villes

(1) Tertullien dans son poëme de Sodome dit :

*Dicitur & vivens alio sub corpore sexus
Munificos solito dispungere sanguine menses.*

St. Irénée, liv. IV, dit : *per naturalia ea quæ sunt
consuetudinis faciemina ostendens.*

Le Taureau blanc. 317

dans le séjour du monde le plus sec & le plus aride transformés tout-à-coup en un beau lac. On ne marchoit dans mon jeune tems que sur des métamorphoses.

Enfin , Madame , si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que Vénus a changé les Céraïstes en bœufs. Je le fais , dit la malheureuse princesse , mais les exemples consolent-ils ? Si mon amant étoit mort , me consolerois-je par l'idée que tous les hommes meurent ? — Votre peine peut finir , dit le sage ; & puisque votre tendre amant est devenu bœuf , vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme. Pour moi , il faudroit que je fusse changé en tigre ou en crocodile , si je n'employois pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre , pour la belle Amaside que j'ai élevée sur mes genoux , & que la fatale destinée met à des épreuves si cruelles.

CHAPITRE V.

*Comment le sage Mambres se conduisit
sagement.*

LE divin Mambres ayant dit à la princesse tout ce qu'il falloit pour la consoler , & ne l'ayant point consolée , courut aussi-tôt à la vieille.—Ma camarade , lui dit-il , notre métier est beau , mais il est bien dangereux ; vous courez risque d'être pendue , & votre bœuf d'être brûlé , ou noyé , ou mangé. Je ne fais pas ce qu'on fera de vos autres bêtes , car tout prophete que je suis , je fais bien peu de choses ; mais cachez soigneusement le poisson & le serpent ; que l'un ne mette pas la tête hors de l'eau , & que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne ; vous y serez avec lui , puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner ; le bouc émissaire pourra , dans l'occasion , servir d'expiatoire , nous l'enverrons dans le désert , chargé des péchés de la troupe ; il est accou-

tum
mal
bou
de n
qui
laan
corb
très
baff
dern

La
pouv
de l'
pige
mais
écuri
chaîn
rosée
que f
Il m'
de n
confi
mém

(1)

Le Taureau blanc. 319

rumé à cette cérémonie qui ne lui fait aucun mal , & l'on fait que tout s'expie avec un bouc qui se promene. Je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de Tobie, qui est un levier fort agile , l'ânesse de Balaam , qui court mieux qu'un dromadaire , le corbeau & le pigeon de l'arche qui volent très-rapidement ; je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la dernière conséquence.

La vieille répartit au mage : Seigneur , vous pouvez disposer à votre gré du chien de Tobie, de l'ânesse de Balaam , du corbeau & du pigeon de l'arche , & du bouc émissaire ; mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il est dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier , être mouillé toujours de la rosée , brouter l'herbe sur la terre (1) , & que sa portion sera avec les bêtes sauvages. Il m'est confié , je dois obéir ; que penseroient de moi Daniel , Ezéchiel & Jérémie , si je confiois mon bœuf à d'autres qu'à moi-même ? Je vois que vous savez le secret de

(1) Daniel , chap. V.

320 *Le Taureau blanc.*

cet étrange animal ; je n'ai point à me reprocher de vous l'avoir révélé ; je vais le conduire loin de cette terre impure , vers le lac Sirbon , loin des cruautés du roi de Tanis ; mon poisson & mon serpent me défendront ; je ne crains personne , quand je sers mon maître.

Le sage Mambrès repartit ainsi : Ma bonne, la volonté de Dieu soit faite ! pourvu que je retrouve notre taureau blanc , il ne m'importe ni du lac de Sirbon , ni du lac de Mœris , ni du lac de Sodome ; je ne veux que lui faire du bien & à vous aussi. Mais pourquoi m'avez - vous parlé de Daniel , d'Ezéchiël & de Jérémie ? — Ah ! seigneur , reprit la vieille , vous savez aussi-bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire ; mais je n'ai point de tems à perdre ; je ne veux point être pendue , je ne veux point que mon taureau soit brûlé , ou noyé , ou mangé ; je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope , avec mon serpent & mon poisson. Adieu.

Le taureau blanc la suivit tout pensif , après avoir témoigné au bienfaisant Mambrès la reconnoissance qu'il lui devoit.

Le
inqu
fespé
anim
suivr
qu'il
de fo
ou li
servi
que
princ
Il
Mem
du p
en us
» I
» d'C
» vou
» rai
» pre
» mo
» vité
» l'ac
» voi
» aie

Le Taureau blanc. 321

Le sage Mambres étoit dans une cruelle inquiétude ; il voyoit bien qu'Amasis , désespéré de la folle passion de sa fille pour cet animal & la croyant enforcélée , feroit poursuivre par-tout le malheureux taureau , & qu'il seroit infailliblement brûlé en qualité de forcier dans la place publique de Tanis , ou livré au poisson de Jonas , ou rôti , ou servi sur table ; il vouloit , à quelque prix que ce fût , épargner ce désagrément à la princesse.

Il écrivit une lettre au grand-prêtre de Memphis son ami , en caracteres sacrés , sur du papier d'Egypte , qui n'étoit pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre :

» Lumiere du monde , lieutenant d'Isis ,
» d'Osiris & d'Orus , chef des circoncis ,
» vous , dont l'autel est élevé , comme de
» raison , au-dessus de tous les trônes , j'ap-
» prends que votre dieu le bœuf Apis est
» mort : j'en ai un à votre service ; venez
» vite avec vos prêtres , le reconnoître ,
» l'adorer , & le conduire dans l'écurie de
» votre temple. Qu'Isis , Osiris & Orus vous
» aient en leur sainte & digne garde ; &

» vous, messieurs les prêtres de Memphis ;
 » en leur sainte garde ! »

Votre affectionné ami.

M A M B R È S.

Il fit quatre duplicata de cette lettre , de crainte d'accident , & les enferma dans des étuis de bois d'ébene le plus dur , & puis appelant à lui les quatre couriers qu'il destinoit à ce message , (c'étoit l'âneffe , le chien , le corbeau & le pigeon) il dit à l'âneffe : Je fais avec quelle fidélité vous avez servi Balaâm mon confrere , servez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotale qui vous égale à la course ; allez , ma chere amie , rendez ma lettre en main propre & revenez. L'âneffe lui répondit : Comme j'ai servi Balaam , je servirai monseigneur , j'irai & je reviendrai. Le sage lui mit le bâton d'ébene dans la bouche , & elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de Tobie , & lui dit : Chien fidele , & plus prompt à la course qu'Achille aux pieds légers , je fais ce que vous avez fait pour Tobie , fils de Tobie , lorsque vous & l'ange Raphaël vous l'ac-

comp
 & de
 son c
 Tobie
 car c
 à son
 cieuse
 répon
 messa
 faire
 lettre
 colon
 rappo
 appor
 la let
 trois c

Pui
 avez
 lorsqu
 Carith
 lui ap
 des p
 que d

(1)
 cours
 (2)

Le Taureau blanc. 323

compagnâtes de Ninive à Ragès en Médie , & de Ragès à Ninive , & qu'il rapporta à son cher pere dix talens (1) que l'esclave Tobie pere avoit prêtés à l'esclave Gabelus ; car ces esclaves étoient fort riches ; portez à son adresse cette lettre , qui est plus précieuse que dix talens d'argent. Le chien lui répondit : Seigneur , si j'ai suivi autrefois le messager Raphaël , je puis tout aussi-bien faire votre commission. Mambres lui mit la lettre dans la gueule ; il en dit autant à la colombe ; elle lui répondit : Seigneur , si j'ai rapporté un rameau dans l'arche , je vous apporterai de même votre réponse ; elle prit la lettre dans son bec , on les perdit tous trois de vue en un instant.

Puis il dit au corbeau : Je fais que vous avez nourri le grand prophete Elie (1) ; lorsqu'il étoit couché auprès du torrent Carith , si fameux dans toute la terre ; vous lui apportiez tous les jours de bon pain & des poulardes grasses ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis.

(1) Vingt mille écus argent de France , au cours de ce jour.

(2) III, Liv, des rois , chap. XVII,

Le corbeau répondit en ces mots : Il est vrai , seigneur , que je portois tous les jours à dîner au grand prophete Elie le Thesbite , que j'ai vu monter dans l'athmosphere sur un char de feu , traîné par quatre chevaux de feu , quoique ce ne soit pas la coutume ; mais je prenois toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien vous porter votre lettre , pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas par jour , & que je sois payé d'avance en argent comptant pour ma commission.

Mambrès en colere dit à cet animal : Gourmand & malin , je ne suis pas étonné qu'Apollon , de blanc que tu étois comme un cigne , t'ait rendu noir comme une taupe , lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle Coronis , malheureuse mere d'Esculape ; & dis-moi donc , mangeois-tu tous les jours des aloyaux & des poulardes , quand tu fus dix mois entiers dans l'arche ? — Monsieur , nous y faisons très-bonne chere , repartit le corbeau ; on y servoit du rôti , deux fois par jour , à toutes les volatilles de mon espece , qui ne vivent que de chair , comme à vautours , milans ,

aigles

aig
fau
des
pro
lion
ther
des
foui
vore
de
dans
du
robe
voier
fils 8
de v
nos h
mille
comp
dix à
l'élep
& au
c'est c
à tout
je ne
Ton

Le Taureau blanc. 325

aigles , buses , éperviers , ducs , émouchets , faucons , hiboux , & à la foule innombrable des oiseaux de proie. On garnissoit avec une profusion bien plus grande , les tables des lions , des léopards , des tigres , des pantheres , des onces , des hyenes , des loups , des ours , des renards , des putois , des fouines , & de tous les quadrupedes carnivores ; il y avoit dans l'arche huit personnes de marque , & les seules qui fussent alors dans le monde , continuellement occupées du soin de notre table & de notre garde-robe ; savoir , Noé & sa femme , qui n'avoient guere plus de six cents ans , leurs trois fils & leurs trois épouses. C'étoit un plaisir de voir avec quel soin , quelle propreté , nos huit domestiques servoient plus de quatre mille convives du plus grand appétit , sans compter les peines prodigieuses qu'exigeoient dix à douze mille autres personnes depuis l'éléphant & la girafe , jusqu'au ver à soie & aux mouches ; tout ce qui m'étonne , c'est que notre pourvoyeur Noé soit inconnu à toutes les nations dont il est la tige ; mais je ne m'en soucie guere. Je m'étois déjà

326 *Le Taureau blanc.*

trouvé à une pareille fête (1) chez le roi du Thrace Xissutre. Ces choses là arrivent de tems en tems pour l'instruction des corbeaux. En un mot , je veux faire bonne chere , & être très-bien payé en argent comptant.

Le sage Mambres se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile & si bavarde. Ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Il falloit cependant savoir ce que devien-droit le beau taureau , & ne pas perdre la piste de la vieille & du serpent. Mambres ordonna à des domestiques intelligens & affidés de les suivre , & pour lui , il s'avança en litiere sur le bord du Nil , toujours faisant des réflexions.

Comment se peut-il , disoit-il en lui-même, que ce serpent soit le maître de presque toute

(1) Bérose auteur Caldéen , rapporte en effet que la même aventure advint au roi de Thrace Xissutre : elle étoit même encore plus merveilleuse , car son arche avoit cinq stades de long sur deux de large. Il s'est élevé une grande dispute entre les savans pour démêler lequel est le plus ancien du roi Xissutre ou de Noé.

Le Taureau blanc. 327

la terre , comme il s'en vante & comme tant de doctes l'avouent , & que cependant il obéisse à une vieille ! Comment est-il quelquefois appelé au conseil de là-haut , tandis qu'il rampe sur la terre ? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu , & que tant de sages prétendent l'en déloger par des paroles ? Enfin comment passe-t-il chez un petit peuple du voisinage pour avoir perdu le gente-humain , & comment le genre-humain n'en fait-il rien ? Je suis bien vieux , j'ai étudié toute ma vie , mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier ; je ne saurois expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même , ni les grandes choses que j'ai faites autrefois , ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien pesé , je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions *rerum concordia discors* , comme disoit autrefois mon maître Zoroastre dans sa langue.

Tandis qu'il étoit plongé dans cette métaphysique obscure , comme l'est toute métaphysique , un batelier , en chantant une chanson à boire , amarra un petit bateau près de la rive ; on en vit sortir trois graves person-

nages à demi vêtus de lambeaux déchirés & crasseux , mais conservant sous ces livrées de la pauvreté, l'air le plus majestueux & le plus auguste. C'étoient, Daniel, Ézéchiél & Jérémie.

CHAPITRE VI.

Comment Mambres rencontra trois Prophetes , & leur donna un bon dîner.

CES trois grands hommes qui avoient la lumière prophétique sur le visage , reconnurent le sage Mambres pour un de leurs confreres , à quelques traits de cette même lumière qui lui restoit encore , & se prosternerent devant son Palanquin. Mambres les reconnut aussi pour prophetes , encore plus à leurs habits , qu'aux traits de feu qui partoient de leurs têtes augustes. Il se douta bien qu'ils venoient savoir des nouvelles du taureau blanc : & usant de sa prudence ordinaire , il descendit de sa voiture & avança quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de di-

Le Taureau blanc. 329

gnité. Il les releva , fit dresser des tentes & apprêter un dîner dont il jugea que les trois prophetes avoient grand besoin.

Il fit inviter la vieille qui n'étoit encore qu'à cinq cents pas ; elle se rendit à l'invitation & arriva , menant toujours le taureau blanc en lesse.

On servit deux potages , l'un de bisque , & l'autre à la reine ; les entrées furent une tourte de langues de carpes, de foies de lottes & de brochets , des poulets aux pistaches , des innocens aux truffes & aux olives , deux dindonneaux au coulis d'écrevisses, de mousserons de morilles , & un chipolata. Le rôti fut composé de perdreaux , de faisandeaux , de gelinottes , de cailles & d'ortolans avec quatre salades. Au milieu étoit un furtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets. Rien de plus magnifique , de plus brillant & de plus ingénieux que le dessert.

Au reste , le discret Mambrès avoit eu grand soin que , dans ce repas , on ne vît ni piece de bouilli , ni alloyau , ni langue , ni palais de bœuf , ni tétines de vache , de peur que l'in-

330 *Le Taureau blanc.*

fortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultoit. •

Ce grand & malheureux prince broûtoit l'herbe auprès de la tente; il ne ressentit jamais plus cruellement la fatale révolution qui l'avoit privé du trône pour sept années entières. Hélas ! disoit-il en lui-même, ce Daniel qui m'a changé en taureau & cette forcieri de Pythonisse qui me garde, sont la meilleure chere du monde; & moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin & à boire de l'eau.

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor & de Shiras; quand les prophetes & la Pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'au premier service. J'avoue, dit Daniel, que je ne faisois pas si bonne chere, quand j'étois dans la fosse aux lions. — Quoi, monsieur, on vous a mis dans la fosse aux lions, dit Mambres? & comment n'avez-vous pas été mangé? — Monsieur, dit Daniel, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophetes. — Pour moi, dit Jérémie, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim, je n'ai jamais

fai
à
j'ai
me
lon
de
fuit
tou
vesc
je n
ce fu
j'av
est p
phet
gens
A
ce q
votr
chev
ce fo
Ap
parla

Le Taureau blanc. 331

fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avois à renaître & si je pouvois choisir mon état , j'aimerois cent fois mieux être tout simplement contrôleur général ou évêque à Babylone , que prophete à Jérusalem.

Ézéchiél dit : Il me fut ordonné une fois de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche , de manger pendant tout ce tems du pain d'orge , de miller , de vesce , de fèves & de froment , couvert de (1).... je n'ose pas dire. Tout ce que je pus obtenir , ce fut de ne le couvrir que de bouze de vache ; j'avoue que la cuisine du seigneur Mambres est plus délicate ; cependant le métier de prophete a du bon , & la preuve en est que mille gens s'en mêlent.

A propos , dit Mambres , expliquez-moi ce que vous entendez par votre Oola & par votre Ooliba , qui faisoient tant de cas des chevaux & des ânes ? Ah ! répondit Ézéchiél , ce sont des fleurs de rhétorique.

Après ces ouvertures de cœur , Mambres parla d'affaires ; il demanda aux trois péle-

(1) Ezéchiél , chap. IV.

332 *Le Taureau blanc.*

rins pourquoi ils étoient venus dans les états du roi de Tanis ; Daniel prit la parole ; il dit que le royaume de Babylone avoit été en combustion , depuis que Nabucodonosor avoit disparu ; qu'on avoit persécuté tous les prophètes , selon l'usage de la cour ; qu'ils passoient leur vie tantôt à voir des rois à leurs pieds , tantôt à recevoir cent coups d'étrivières ; qu'enfin ils avoient été obligés de se réfugier en Égypte de peur d'être lapidés. Ézéchiël & Jérémie parlerent aussi très-long-tems dans un fort beau style qu'on pouvoit à peine comprendre ; pour la Pythonisse , elle avoit toujours l'œil sur son animal. Le poisson de Jonas se tenoit dans le Nil vis-à-vis de la tente & le serpent se jouoit sur l'herbe.

Après le café , on alla se promener sur le bord du Nil ; alors le taureau blanc appercevant les trois prophètes ses ennemis , poussa des mugissemens épouvantables ; il se jeta impétueusement sur eux ; il les frappa de ses cornes ; & comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os , il les auroit percés d'outre en outre , & leur auroit ôté la vie ; mais le maître des choses qui voit tout & qui remédie à tout , les changea sur le champ

en p
aup
aux
l'hif
C
réfle
Voil
en p
trop
conv
mieu
men
terril

Le

D
du m
tamb
psalte
& pl
lons

Le Taureau blanc. 333

en pies , & ils continuerent à parler comme auparavant. La même chose arriva depuis aux Piérides ; tant la fable a toujours imité l'histoire.

Ce nouvel incident produisoit de nouvelles réflexions dans l'esprit du sage Mambres. Voilà, disoit-il, trois grands prophètes changés en pies ; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler & à garder toujours une discrétion convenable. Il concluoit que sagesse vaut mieux qu'éloquence , & pensoit profondément selon sa coutume , lorsqu'un grand & terrible spectacle vint frapper ses regards.

C H A P I T R E VII.

Le roi de Tanis arrive. Sa fille & le Taureau vont être sacrifiés.

DES tourbillons de poussière s'élevoient du midi au nord. On entendoit le bruit des tambours , des trompettes , des fifres , des psaltérions , des cythares , des sambuques : & plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançoient , & Amasis , roi de Tanis ,

334 *Le Taureau blanc.*

étoit à leur tête sur un cheval caparaçonné d'une housse écarlate brochée d'or, & les hérauts crioient : Qu'on prenne le taureau blanc, qu'on le jette dans le Nil, & qu'on le donne à manger au poisson de Jonas ; car le roi monseigneur qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a enforcélé sa fille.

Le bon vieillard Mambrès fit plus de réflexions que jamais, il vit bien que le malin corbeau étoit allé tout dire au roi, & que la princesse couroit grand risque d'avoir le cou coupé. Il dit au serpent : Mon cher ami, allez vite consoler la belle Amaside ma nourrissonne ; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive, & faites lui des contes pour charmer son inquiétude, car les contes amusent toujours les filles, & ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde.

Puis il se prosterna devant Amasis, & lui dit ? O roi ! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être sacrifié, car votre majesté a toujours raison. Mais le maître des choses a dit :
» Ce taureau ne doit être mangé par le poisson de Jonas, qu'après que Memphis

Le Taureau blanc. 335

« aura trouvé un dieu , pour mettre à la place de son dieu qui est mort ». Alors vous serez vengé , & votre fille sera exorcisée , car elle est possédée ; vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du maître des choses.

Amasis , roi de Tanis , resta tout pensif , puis il dit : Le bœuf Apis est mort , dieu veuille avoir son ame ! Quand croyez - vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte ? — Sire , dit Mambres , je ne vous demande que huit jours. Le roi qui étoit très-dévôt , dit : Je les accorde , & je veux rester ici huit jours , après quoi je sacrifierai le séducteur de ma fille ; il fit venir ses tentes , ses cuisiniers , ses musiciens , & il resta huit jours dans ce lieu , comme il est dit dans Manethon.

La vieille étoit au désespoir de voir que le taureau qu'elle avoit en garde n'avoit plus que huit jours à vivre ; elle faisoit apparaître toutes les nuits , des ombres au roi pour le détourner de sa cruelle résolution ; mais le roi ne se souvenoit plus le matin des ombres qu'il avoit vues la nuit , de même que Nabucodonosor avoit oublié ses songes.

CHAPITRE VIII.

Comment le serpent fit des contes à la princesse , pour la consoler.

C E P E N D A N T le serpent contoit des histoires à la belle Amaside pour calmer ses douleurs ; il lui disoit comme il avoit guéri autrefois tout un peuple de la morsure de certains petits serpens , en se montrant seulement au bout d'un bâton. Il lui apprenoit les conquêtes d'un héros qui fit un si beau contraste avec Amphion , architecte de Thebes en Béotie. Cet Amphion faisoit venir les pierres de taille au son du violon , un rigodon & un menuet suffisoient pour bâtir une ville , mais l'autre les détruisoit au son du cornet à bouquin , il fit pendre trente-un rois très-puissans , dans un canton de quatre lieues de long & de large ; il fit pleuvoir de grosses pierres du haut du ciel sur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui , & les ayant ainsi exterminés , il arrêta le soleil & la lune en plein midi , pour les exterminer encore entre

Gabaon

Ga
ron
le f
I
ne l
du
à f
taill
cœur
les
mille
qui
par
d'un
fidell
Il
Siche
fix an
de Ru
ceux
loient
ham
de Ru
de Be
enfin
d'une
Tor

Le Taureau blanc. 337

Gabaon & Aïalon , sur le chemin de Bethoron , à l'exemple de Bacchus qui avoit arrêté le soleil & la lune dans son voyage aux Indes.

La prudence que tout serpent doit avoir , ne lui permit pas de parler à la belle Amaside du puissant batard Jephté , qui coupa le cou à sa fille , parce qu'il avoit gagné une bataille ; il auroit jetté trop de terreur dans le cœur de la belle princesse ; mais il lui conta les aventures du grand Samson , qui tuoit mille Philistins avec une mâchoire d'âne , qui attachoit ensemble trois cents renards par la queue , & qui tomba dans les filets d'une fille moins belle , moins tendre , moins fidelle que la charmante Amaside.

Il lui racontoit les amours malheureux de Sichem & de l'agréable Dina , âgée de vingt-six ans ; les amours plus fortunés de Booz & de Ruth , ceux de Juda avec sa bru Thamar , ceux de Loth avec ses deux filles qui ne vouloient pas que le monde finît , ceux d'Abraham & de Jacob avec leurs servantes , ceux de Ruben avec sa mere , ceux de David & de Bethsabée , ceux du grand roi Salomon ; enfin tout ce qui pouvoit dissiper la douleur d'une belle princesse.

CHAPITRE IX.

Comment le serpent ne la consola point.

Tous ces contes là m'ennuient , répondit la belle Amaside , qui avoit de l'esprit & du goût. Ils ne sont bons que pour être commentés chez les Irlandois par ce fou d'Abadie , ou chez les Velches par ce phrasier d'Houteville. Les contes qu'on pouvoit faire à la quadrifaëule de la quadrifaëule de ma grand-mere ne sont plus bons pour moi qui ai été élevée par le sage Mambrès , & qui ai lu l'entendement humain du philosophe Egyptien nommé Locke , & la matrone d'Ephese. Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance , & qu'il ne ressemble pas toujours à un rêve ; je desire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant ; je voudrois , sur-tout, que, sous le voile de la fable, il laissât entrevoir aux yeux exercés quel que vérité fine qui échappe au vulgaire ; je suis lasse du soleil & de la lune dont une vieille dispose à son gré , des montagues qui dansent , des

Le Taureau blanc. 339

fleuves qui remontent à leurs sources , & de^s morts qui ressuscitent ; mais sur-tout quand ces fadaïses sont écrites dans un style ampoulé & inintelligible , cela me dégoûte horriblement. Vous sentez qu'une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson , & d'avoir elle-même le cou coupé par son propre pere , a besoin d'être amusée ; mais tâchez de m'amuser selon mon goût.

Vous m'imposez là une tâche bien difficile , répondit le serpent , j'aurois pu autrefois vous faire passer quelques quarts d'heure assez agréables ; mais j'ai perdu l'imagination depuis quelque tems & la mémoire ; hélas ! où est le tems où j'amusais les filles ! voyons cependant si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire.

Il y a vingt-cinq mille ans que le roi Gnaof & la reine Patra étoient sur le trône de Thebes aux cent portes ; le roi Gnaof étoit fort beau & la reine encore plus belle ; mais ils ne pouvoient avoir d'enfans. Le roi proposa un prix pour celui qui enseigneroit la meilleure méthode de perpétuer la race royale.

La faculté de médecine & l'académie de

chirurgie firent d'excellens traités sur cette importante question. Pas un ne réussit ; on envoya la reine aux eaux ; elle fit des nevaines ; elle donna beaucoup d'argent au temple du Jupiter Ammon dont vient le sel ammoniac , tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans se présenta au roi , & lui dit : Sire , je crois savoir faire la conjuration qui opere ce que votre majesté desire avec tant d'ardeur ; il faut que je parle en secret à l'oreille de madame votre femme , & si elle ne devient pas féconde , je consens d'être pendu. — J'accepte votre proposition , dit le roi. On ne laissa la reine & le prêtre qu'un quart d'heure ensemble ; la reine devint grosse & le roi voulut faire pendre le prêtre.

Mon dieu ! dit la princesse Amaside , je vois où cela mene ; ce conte est trop commun ; je vous dirai même qu'il alarme ma pudeur. Conte-moi quelque fable bien avérée & bien morale dont je n'aie jamais entendu parler , pour me former l'esprit & le cœur comme dit le professeur égyptien Linro.

En voici une , madame , dit le serpent , qui est des plus authentiques.

Le Taureau blanc. 341

Il y avoit trois prophetes , tous trois également ambitieux & dégoûtés de leur état ; leur folie étoit de vouloir être rois ; car il n'y a qu'un pas du rang de prophete à celui de monarque , & l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs , leurs goûts , leurs plaisirs étoient absolument différens ; le premier prêchoit admirablement ses freres assemblés qui lui battoient des mains. Le second étoit fou de la musique , & le troisieme aimoit passionnément les filles. L'ange Ithuriel vint se présenter à eux un jour qu'ils étoient à table & qu'ils s'entretenoient des douceurs de la royauté.

Le maître des choses , leur dit l'ange , m'envoie vers vous pour récompenser votre vertu. Non-seulement vous serez rois , mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes. Vous , premier prophete , je vous fais roi d'Egypte & vous tiendrez sans cesse votre conseil qui applaudira toujours à votre éloquence & à votre sagesse. Vous , second prophete , vous régnerez sur la Perse , & vous entendrez continuellement une musique divine. Vous , troisieme prophete , je

342 *Le Taureau blanc.*

vous fais roi de l'Inde, & je vous donne une maîtresse charmante qui ne vous quittera jamais.

Celui qui eut l'Egypte en partage commença par assembler son conseil privé, qui n'étoit composé que de deux cents sages. Il leur fit, selon l'étiquette, un long discours qui fut très-applaudi; le monarque goûta la douce satisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étoient corrompues par aucune flatterie.

Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé; il fut beaucoup plus nombreux, & un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même aux autres conseils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs & à la gloire du prophète roi d'Egypte. Le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

Le prophète, roi de Perse, commença par se faire donner un opéra italien, dont les chœurs étoient chantés par quinze cents châtrés. Leurs voix lui remuoient l'ame jusqu'à la moëlle des os où elle réside. A cet opéra en succédoit un autre; à ce second, un troisième, sans interruption.

Le Taureau blanc. 343

Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse & goûta une volupté parfaite avec elle. Il regardoit comme le souverain bonheur, la nécessité de la caresser toujours, & plaignoit le triste sort de ses deux confreres, dont l'un étoit réduit à tenir toujours dans son conseil & l'autre à être toujours à l'opéra.

Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre, des bûcherons qui sortoient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voisine, & qui tenoient sous le bras leurs douces amies dont ils pouvoient changer à volonté. Nos rois prièrent l'ange Ithuriel de vouloir bien intercéder pour eux auprès du maître des choses & de les faire bûcherons.

Je ne fais pas, interrompit alors la tendre Amaside, si le maître des choses leur accorda leur requête, & je ne m'en soucie guere; mais je fais bien que je ne demanderois rien à personne si j'étois enfermée tête à tête avec mon amant, avec mon cher Nabucodonosor.

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom; d'abord Amaside n'avoit prononcé

344 *Le Taureau blanc.*

que Na , ensuite Nabu , puis Nabuco , mais à la fin la passion l'emporta , elle prononça le nom fatal tout entier , malgré le serment qu'elle avoit fait au roi son pere. Toutes les dames du palais répéterent Nabuconosor , & le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le visage d'Amasis roi de Tanis fut troublé , parce que son cœur étoit plein de trouble , & voilà comment le serpent qui étoit le plus prudent & le plus subtil des animaux , faisoit toujours du mal aux femmes , en croyant bien faire.

Or , Amasis en courroux envoya , sur le champ , chercher sa fille Amaside par douze de ses alguasils qui sont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande , & qui disent pour raison : Nous sommes payés pour cela.

Com
pr
co

D
È
blante
Ma fi
tes le
leurs
roit èt
du de
Nabuc
m'av
& qu
choisi
avez
vous
La p
fait s
du tem
est ju

C H A P I T R E X.

Comment on voulut couper le cou à la princesse , & comment on ne le lui coupa point.

DÈS que la princesse fut arrivée toute tremblante au camp du roi son pere , il lui dit : Ma fille , vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui défobéissent aux rois leurs peres , sans quoi un royaume ne pourroit être bien gouverné. Je vous avois défendu de prononcer le nom de votre amant Nabucodonosor , mon ennemi mortel , qui m'avoit détrôné , il y a bientôt sept ans , & qui a disparu de la terre , vous avez choisi en sa place un taureau blanc & vous avez crié Nabucodonosor ; il est juste que je vous coupe le cou.

La princesse lui répondit : Mon pere , soit fait selon votre volonté , mais donnez-moi du tems pour pleurer ma virginité. — Cela est juste , dit le roi Amasis , c'est une loi

établie chez tous les princes éclairés & prudents ; je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité , puisque vous dites que vous l'avez ; demain qui est le huitieme jour de mon campement , je ferai avaler le taureau blanc par le gros poisson , & je vous couperai le cou à neuf heures du matin.

La belle Amaside alla donc pleurer le long du Nil avec les dames du palais , tout ce qui lui restoit de virginité. Le sage Mambres , réfléchissoit à côté d'elle & comptoit les heures & les momens. — Eh bien ! mon cher Mambres , lui dit-elle , vous avez changé les eaux du Nil en sang , selon la coutume , & vous ne pouvez changer le cœur d'Amasis mon pere roi de Tanis ! vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin ? — Cela dépendra , répondit le réfléchissant Mambres , de la diligence de mes couriers.

Le lendemain , dès que les ombres des obélisques & des pyramides marquerent sur la terre la neuvieme heure du jour , on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de Jonas , & on apporta au roi son grand sabre

Héla
fond
depu
ma r
poiss
Jan
flexio
ses tr
ce qu
appro
& d'C
sur un
sénate
filles j
prêtres
étoient
Plus lo
la breb
chat de
bouc de
de l'Eg
grand b
sant qu
Au n
rante p
remplie

Le Taureau blanc. 347

Hélas ! hélas ! disoit Nabucodonosor dans le fond de son cœur , moi , le roi , je suis bœuf depuis près de sept ans , & à peine je trouve ma maîtresse qu'on me fait manger par un poisson.

Jamais le sage Mambres n'avoit fait des réflexions si profondes ; il étoit absorbé dans ses tristes pensées , lorsqu'il vit de loin tout ce qu'il attendoit. Une foule innombrable approchoit ; les trois figures d'Isis , d'Osiris & d'Orus unies ensemble , avançaient portées sur un brancard d'or & de pierreries , par cent sénateurs de Memphis , & précédées de cent filles jouant du sistre sacré ; quatre mille prêtres , la tête rasée , couronnée de fleurs , étoient montés chacun sur un hippopotame. Plus loin , paroissoient dans la même pompe la brebis de Thebes , le chien de Bubaste , le chat de Phœbis , le crocodile d'Arfinoé , le chat de Phœbis , le crocodile d'Arfinoé , le bouc de Mendès ; & tous les dieux inférieurs de l'Egypte qui venoient rendre hommage au grand bœuf , au grand dieu Apis aussi puissant qu'Isis , Osiris & Orus réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux , quarante prêtres portoient une énorme corbeille remplie d'oignons sacrés qui n'étoient pas tout-

348 *Le Taureau blanc.*

à-fait des dieux , mais qui leur ressembloient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux suivie d'un peuple innombrable , marchaient quarante mille guerriers le casque en tête , le cimenterre sur la cuisse gauche , le carquois sur l'épaule & l'arc à la main.

Tous les prêtres chantoient en chœur avec une harmonie qui élevoit l'ame & qui l'attendrissoit :

Notre bœuf est au tombeau ,
Nous en aurons un plus beau.

A chaque pause , on entendoit résonner les sistres , les castagnettes , les tambours de basque , les psaltériens , les cornemuses , les harpes & les sambuques.

CHAPITRE XI.

Comment la Princesse épousa son bœuf.

AMASIS , roi de Tanis , surpris de ce spectacle , ne coupa point le cou à sa fille ; il remit son cimenterre dans son fourreau. Mambres lui dit : Grand roi , l'ordre des choses est changé. Il faut que votre majesté donne l'exemple. O roi , déliez vous-même promptement le taureau blanc , & soyez le premier à l'adorer. Amasis obéit & se prosterna avec tout son peuple. Le grand prêtre de Memphis présenta au nouveau bœuf Apis , la première poignée de foin ; la princesse Amaside attachoit à ses belles cornes des festons de roses , d'anémones , de renoncules , de tulipes , d'œillets & d'hyacinthes. Elle prenoit la liberté de le baiser , mais avec un profond respect. Les prêtres jonchoient de palmes & de fleurs le chemin par lequel on le conduisoit à Memphis , & le sage Mambres faisant toujours des réflexions , disoit tout bas à son

350 *Le Taureau blanc.*

ami le serpent : Daniel a changé cet homme en bœuf , & j'ai changé ce bœuf en dieu.

On s'en retournoit à Memphis dans le même ordre ; le roi de Tanis , tout confus , suivoit la marche ; Mambres , l'air serein & recueilli étoit à son côté , la vieille suivoit route émerveillée ; elle étoit accompagnée du serpent , de l'ânesse , du chien , du corbeau , de la colombe & du bouc émissaire. Le grand poisson remontoit le Nil. Daniel , Ezéchiel & Jérémie , transformés en pies , fermoient a marche.

Quand on fut arrivé aux frontieres du royaume , qui n'étoient pas fort loin , le roi Amasis prit congé du bœuf Apis , & dit à sa fille : ma fille retournons dans nos états : afin que je vous y coupe le cou , ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal , parce que vous avez prononcé le nom de Nabucodonosor , mon ennemi qui m'avoit détrôné , il y a sept ans. Lorsqu'un pere a juré de couper le cou à sa fille , il faut qu'il accomplisse son serment , sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers , & je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. La belle princesse répondit en ces mots au roi Amasis : Mon cher

Le Taureau blanc. 351

pere , allez couper le cou à qui vous voudrez , mais ce ne fera pas à moi. Je suis sur les terres d'Isis , d'Orisis , d'Orus & d'Apis ; je ne quitterai point mon beau taureau blanc , je le baiserais tout le long du chemin jusqu'à ce que j'aie vu son apothéose dans son écurie de la sainte ville de Memphis ; c'est une foiblesse pardonnable à une fille bien née. A peine eut-elle prononcé ces paroles , que le bœuf Apis s'écria : ma chere Amaside , je t'aimerai toute ma vie. C'étoit pour la première fois qu'on avoit entendu parler Apis en Egypte , depuis quarante mille ans qu'on l'adoroit. Le serpent & l'ânesse s'écrierent : *Les sept années sont accomplies.* Les trois pies répétèrent : *Les sept années sont accomplies.* Tous les prêtres d'Egypte leverent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ses deux jambes de derriere. Celles de devant se changerent en deux jambes humaines ; deux beaux bras charnus , musculeux & blancs sortirent de ses épaules ; son muffle de taureau fit place au visage d'un héros charmant. Il redevint le plus bel homme de la terre , & dit : J'aime mieux être l'amant d'Amaside que dieu ; je suis Nabucodonosor , roi des rois.

Cette nouvelle métamorphose étonna tout le monde hors le réfléchissant Mambres ; mais ce qui ne surprit personne , c'est que Nabucodonosor épousa sur le champ la belle Amaside en présence de cette grande assemblée.

Il conserva le royaume de Tanis à son beau-pere , & fit de belles fondations pour l'ânesse , le serpent , le chien , la colombe & même pour le corbeau , les trois pies & le gros poisson montrant à tout l'univers qu'il savoit pardonner comme triompher. La vieille eut une grosse pension , le bouc fut envoyé , pour un jour , dans le désert , afin que tous les péchés passés fussent expiés , car c'étoit le bouc émissaire : après quoi on lui donna douze chevres pour sa récompense. Le sage Mambres retourna dans son palais faire des réflexions. Nabucodonosor , après l'avoir embrassé , gouverna tranquillement le royaume de Memphis , celui de Babylone , de Damas , de Balbec , de Tyr , la Syrie , l'Asie mineure , la Scythie , les contrées de Thiras , de Mosok ; de Tubal , de Madaï , de Gog , Magog , de Javan , la Sogdiane , la Bactriane , les Indes & les Isles.

Les peuples de cette vaste monarchie ,

Le Taureau blanc. 353

crioient tous les matins : Vive le grand Nabucodonosor , roi des rois , qui n'est plus bœuf ! & depuis ce fut une coutume dans Babylone que toutes les fois que le souverain , ayant été grossièrement trompé par ses satellites , ou par ses mages , ou par ses trésoriers , ou par ses femmes , reconnoissoit enfin ses erreurs , & corrigeoit sa mauvaise conduite , tout le peuple crioit à sa porte :
Vive notre grand roi qui n'est plus bœuf.

Fin du troisieme Volume,

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le troisieme Volume.

- J**ENNI, OU LE SAGE ET L'ATHÉE.
- Chap. I. *Introduction.* Page 1
- Chap. II. *Suite des aventures du jeune Anglois Jenni & de celles de Monsieur son Pere, Docteur en Théologie, Membre du Parlement & de la Société Royale.* 8
- Chap. III. *Précis de la controverse des Mais, entre M. Freind & Don Inigo y-Medroso y-Comodios y-Palapamiendos, Bachelier de Salamanque.* 14
- Chap. IV. *Retour à Londres. Jenni commence à se corrompre.* 30
- Chap. V. *On veut marier Jenni.* 38
- Chap. VI. *Aventure épouvantable.* 44
- Chap. VII. *Ce qui arriva en Amé-*

ri
Cha
B
Cha
Chap
Chap
Chap
ria
JEAN
HIST
CONT
LE D
VOY
LE P
L'H
LE T
Chap
ren
Chap
dev
une
nu p
Chap
eut

T A B L E. 355

rique.	Page 52
Chap. VIII. <i>Dialogue de Freind & de Birton sur l'Athéisme.</i>	68
Chap. IX. <i>Sur l'Athéisme.</i>	80
Chap. X. <i>Sur l'Athéisme.</i>	102
Chap. XI. <i>Sur l'Athéisme.</i>	112
Chap. XII. <i>Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.</i>	119
JEANNOT ET COLIN.	123
HISTOIRE D'UN BON BRAMIN.	140
CONTES ARABES ET INDIENS.	145
LE DANGER D'AVOIR RAISON.	151
VOYAGE AU CIEL.	156
LE HIBOU ET LES OISEAUX.	161
L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.	163
LE TAUREAU BLANC.	
Chap. I. <i>Comment la princesse Amaside rencontre un bœuf.</i>	287
Chap. II. <i>Comment le sage Mambres ci-devant sorcier de Pharaon reconnu une vieille, & comment il fut reconnu par elle.</i>	293
Chap. III. <i>Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau</i>	

<i>Serpent.</i>	Page 300
Chap. IV. <i>Comment on a voulu sacrifier le bœuf & exorciser la Princesse.</i>	311
Chap. V. <i>Comment le sage Mambres se conduisit sagement.</i>	318
Chap. VI. <i>Comment Mambres rencontra trois prophetes , & leur donna un bon dîner.</i>	328
Chap. VII. <i>Le roi de Tanis arrive. Sa fille & le taureau vont être sacrifiés.</i>	333
Chap. VIII. <i>Comment le serpent fit des contes à la Princesse , pour la consoler.</i>	336
Chap. IX. <i>Comment le serpent ne la consola point.</i>	338
Chap. X. <i>Comment on voulut couper le cou à la Princesse , & comment on ne le lui coupa point.</i>	345
Chap. XI. <i>Comment la Princesse épousa son bœuf.</i>	349

Fin de la Table du troisieme & dernier
Volume.



0
A
I
e
8
n-
n
8
a
s.
33
les
n-
36
la
38
ber
on
45
usa
349
nier